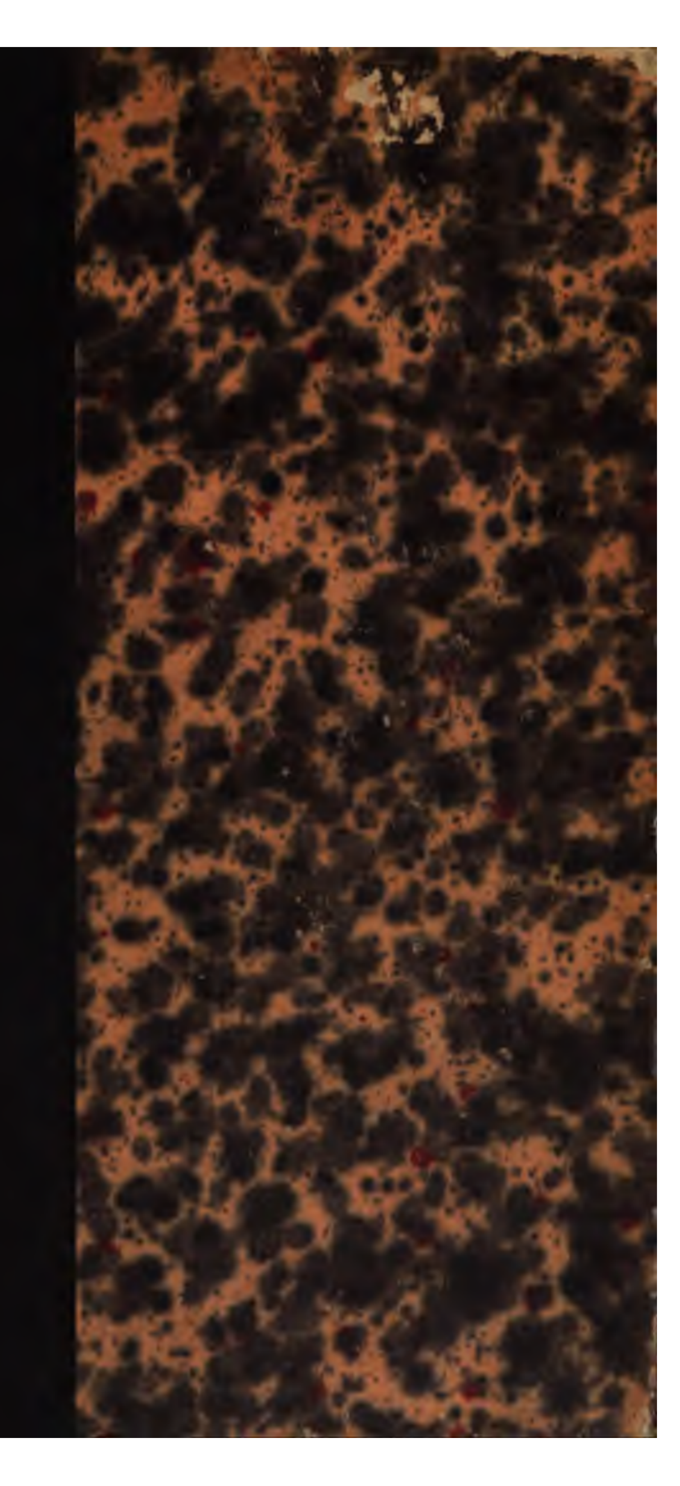
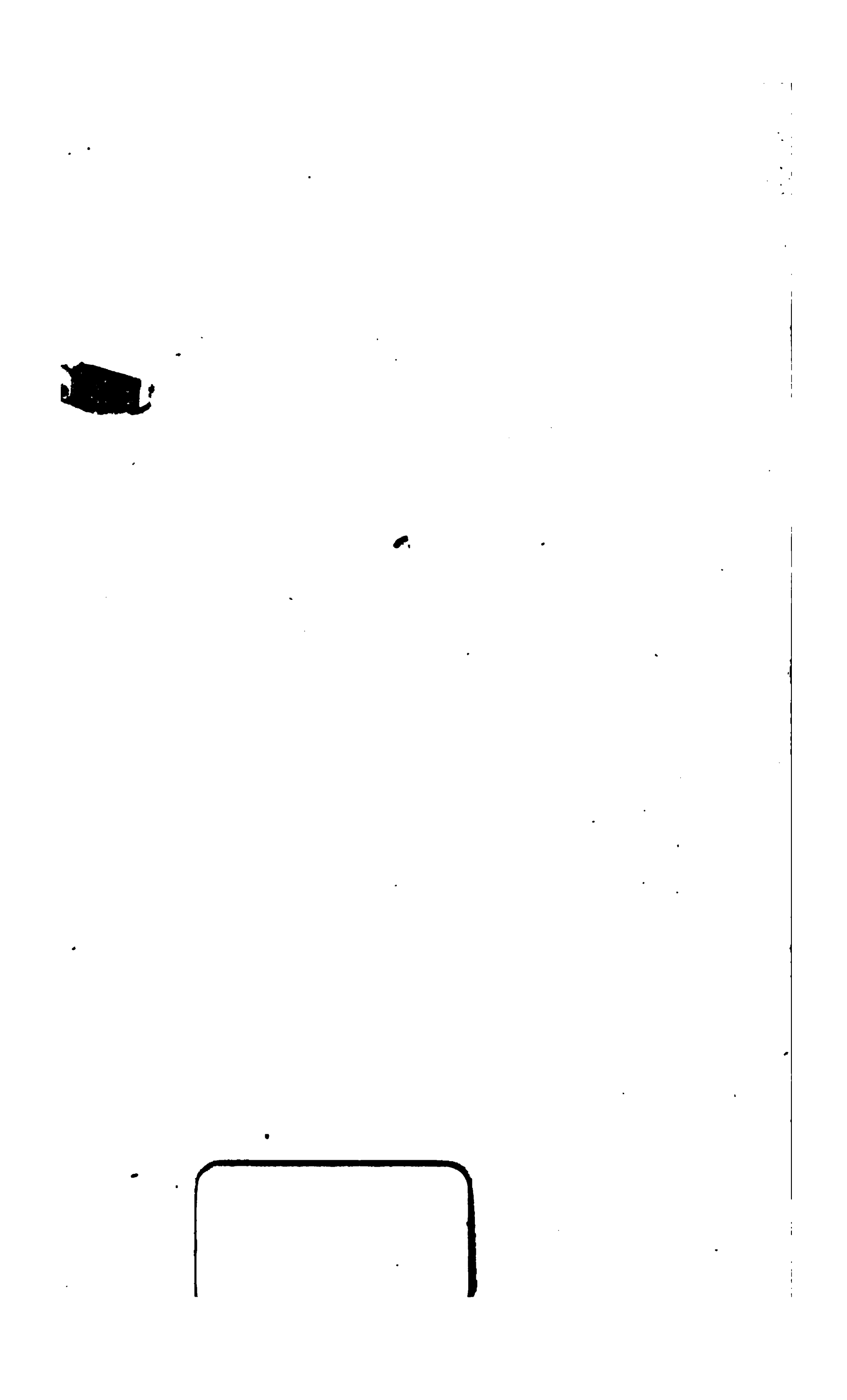
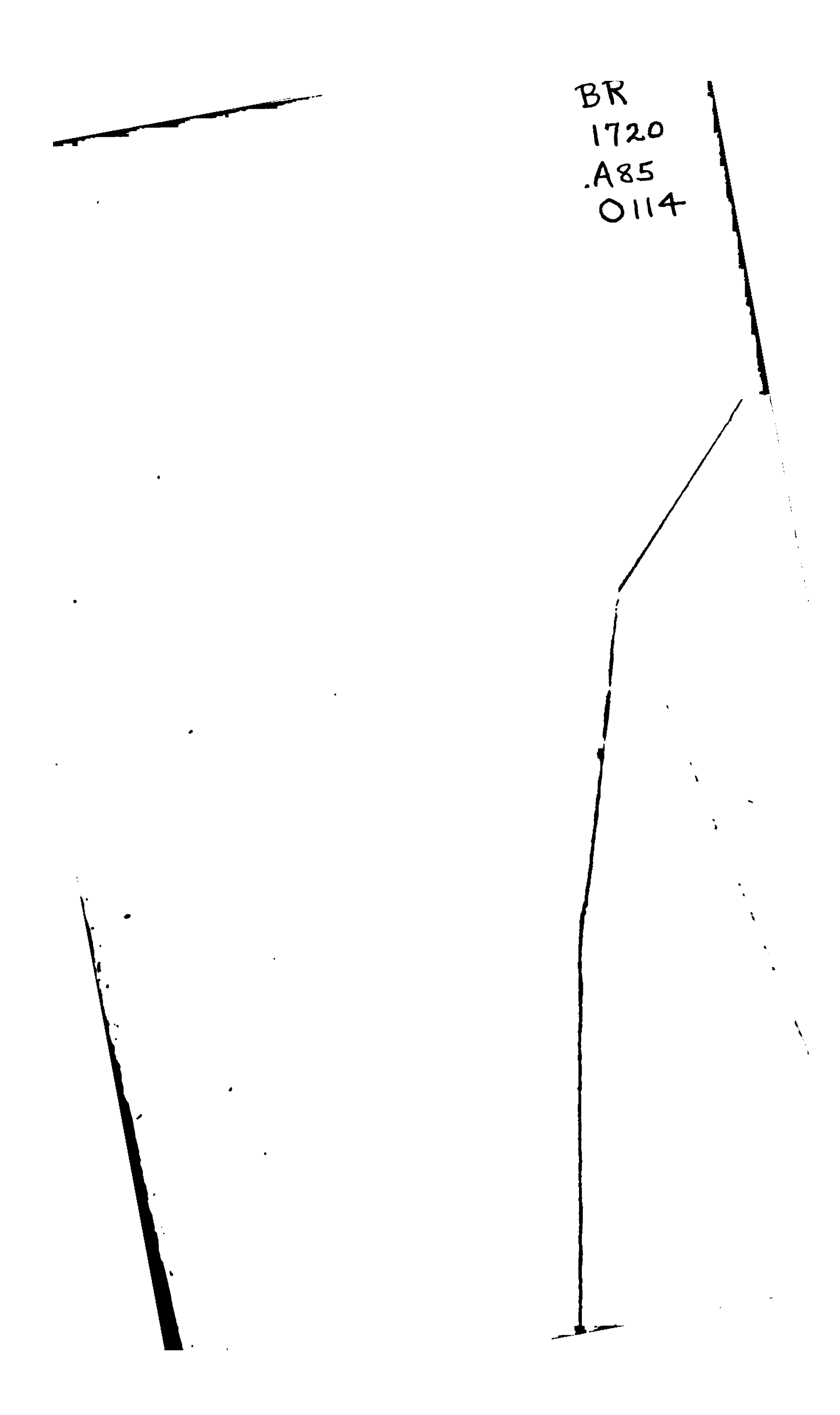
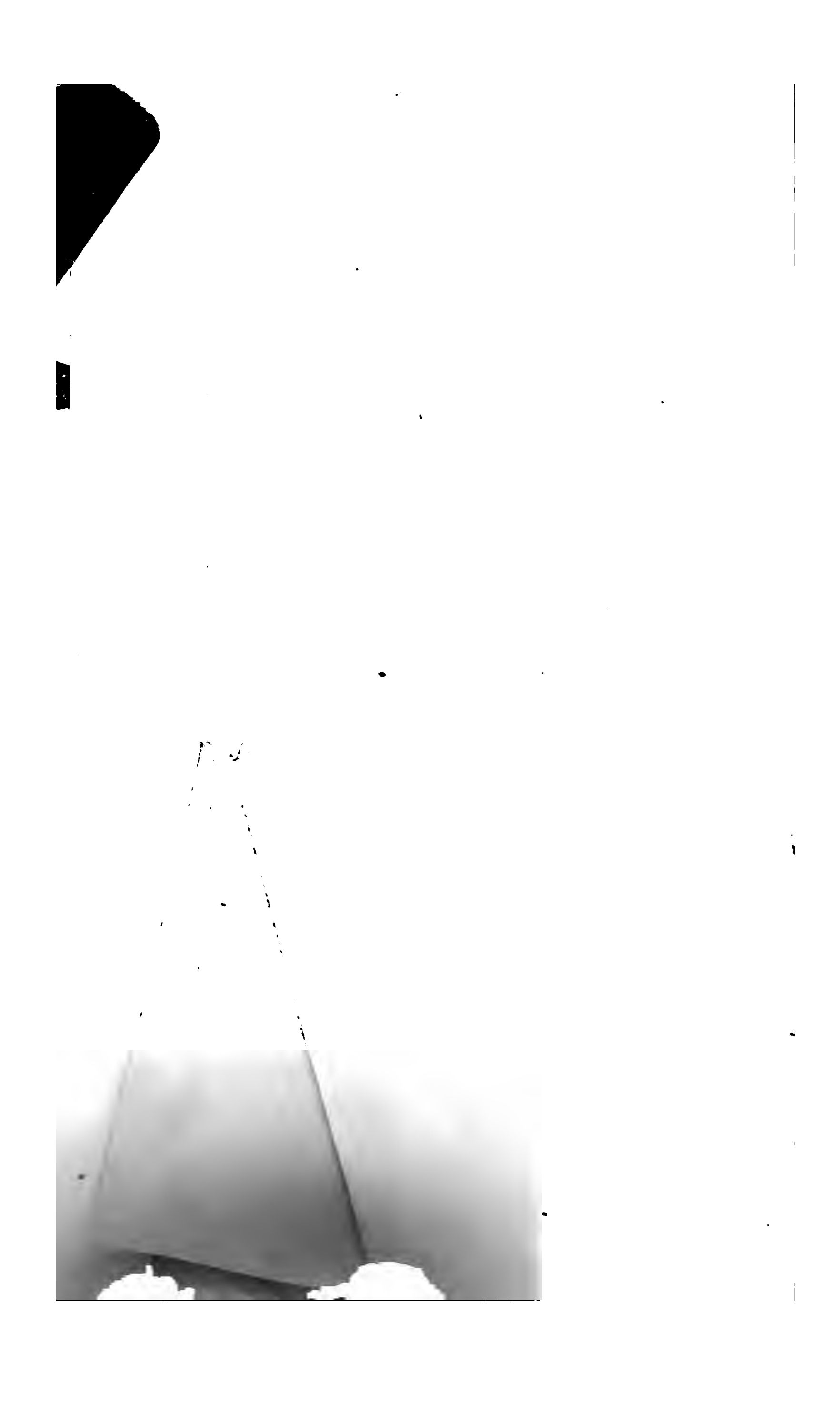








HISTOIRE

DE

SAINT AUGUSTIN

(DE CANTORBÉRY).

Imprimerie d'A. SIROU, rue des Noyers, 37.

HISTOIRE

DE

SAINT AUGUSTIN

(Apôtre des Anglais, Archevêque de Cantorbéry,)

ET DU PREMIER

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

En Angleterre,

Par le R. Fréd. OAKELEY, (de l'Université d'Oxford);

ouvrage traduit de l'anglais,

PAR

JULES GONDON,

Auteur du *Mouvement religieux en Angleterre.*

AVEC APPROBATION

De NN. SS. les Évêques de Langres, de Châlons et de Marseille.

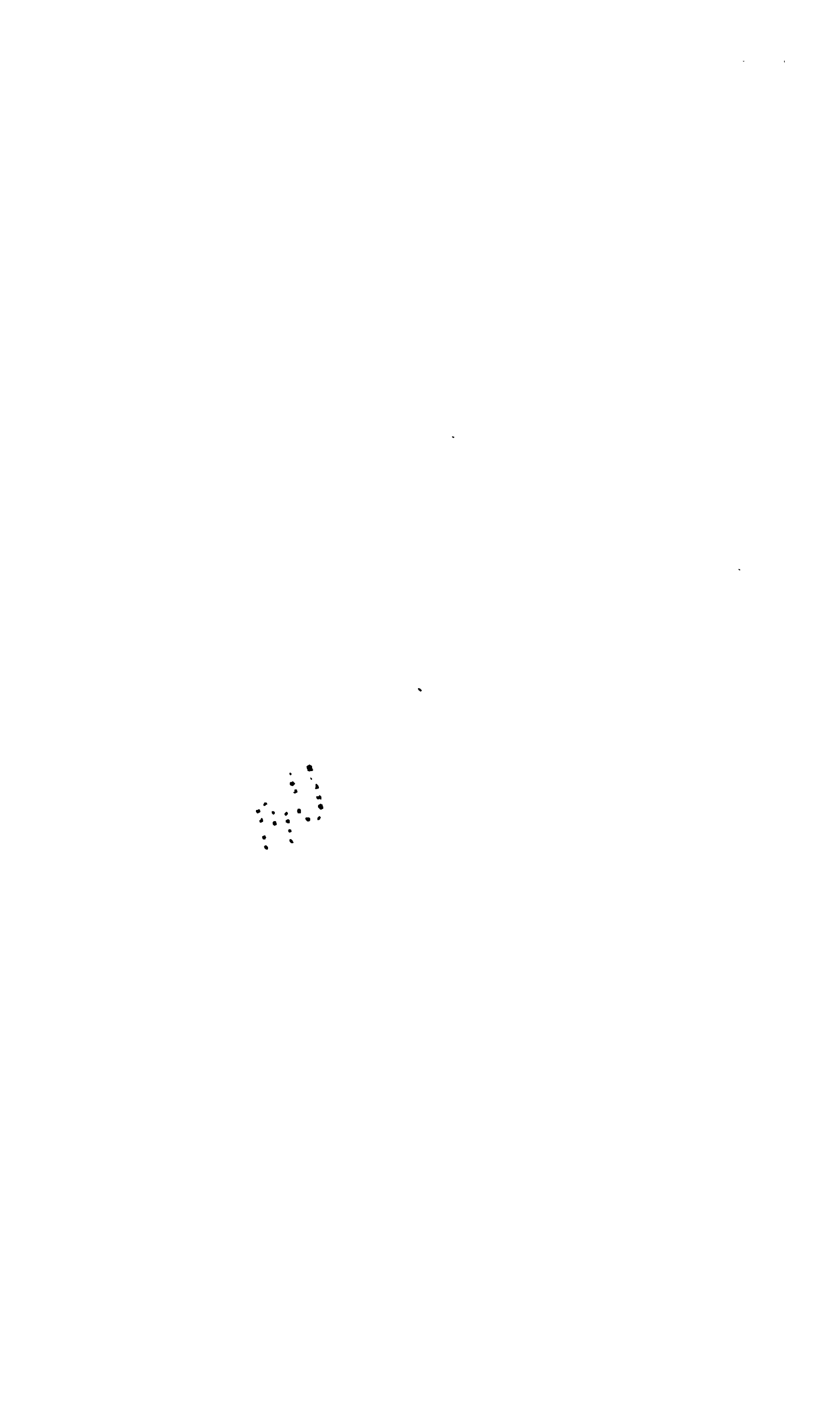


PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET CIE, ÉDITEURS,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

1846



AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Cette histoire de saint Augustin et de l'établissement du christianisme en Angleterre fait partie de la collection : *Lives of the english Saints*, publiée à Londres par divers membres de l'Université d'Oxford, et ministres anglicans, appartenant tous à l'école désignée sous le nom d'anglo-catholique ou puseyiste.

Le célèbre théologien Mr J.-H. Newman avait d'abord donné à cet ouvrage la garantie de son nom; mais il a été ensuite jugé plus convenable de laisser à chacun l'honneur

et la responsabilité de son travail. Il n'en existe pas moins, entre les auteurs de ces pieux écrits, une solidarité morale, car aucune protestation ne s'est élevée contre les doctrines émises dans tel ou tel volume de la collection, et l'autorité ecclésiastique a gardé sur l'ensemble un silence approbateur. Les auteurs de la *Vie des Saints anglais* forment en réalité le noyau du parti puseyiste; de là le vif intérêt qui s'attache à cette publication, peut-être plus propre que toute autre, par sa nature même, à mettre en relief les véritables sentiments d'une école qui grandit, se fortifie et menace dans son essence le *protestantisme anglican.*

Des circonstances indépendantes de notre volonté ont retardé l'apparition de ce volume, annoncé depuis plusieurs mois. Nous avons dû attendre que l'original, publié en deux parties, à une année d'intervalle, fût entièrement achevé, afin de réunir les deux volumes anglais en un seul.

La *Vie des Saints de l'Angleterre* a commencé à paraître à Londres en janvier 1844,

et l'ouvrage se continue depuis cette époque avec un succès croissant chaque jour. La publication ne suit pas un ordre chronologique; l'éditeur fait paraître les Vies par petits volumes in-18, à mesure que les auteurs ont achevé leur travail; ainsi, la Vie de saint Augustin forme les numéros III et XII de la collection.

L'ordre et la disposition de ce volume appartiennent exclusivement à l'auteur, dont nous avons reproduit avec exactitude les notes au bas des pages, en ayant soin d'indiquer celles que nous-même avons cru devoir ajouter. Nous avons placé un sommaire en tête des chapitres, afin de permettre au lecteur d'embrasser d'un seul coup d'œil tout ce qu'ils renferment.

Nous constatons avec bonheur que les auteurs de ces Vies des Saints se sont attachés, quoique placés en dehors du giron de la vérité, à se conformer aux doctrines de l'Eglise catholique sur toutes les questions que devaient nécessairement soulever l'histoire des grands saints de leur pays, saints, dont ils viennent,

après trois siècles d'oubli, revendiquer la gloire et proclamer les vertus. A de très-rares exceptions près, ils ont triomphé des difficultés de leur tâche; mais leur style trahit souvent les embarras de leur position, placés comme ils le sont entre les doctrines invariables de l'Eglise et les erreurs du public pour lequel ils écrivent, public qu'ils désirent éclairer sans fronder ses préjugés d'une manière trop violente. Cette situation critique les fait recourir fréquemment au style nébuleux des réticences et des insinuations. Notre auteur n'a pas échappé à ce défaut général, quoi qu'il ait eu plus de hardiesse que certains de ses collaborateurs. Les passages de son livre qui manquent de précision, nous paraissent d'ailleurs suffisamment éclairés par les hommages qu'il rend à la vérité, dans le cours de l'ouvrage, et quelques notes, nous ont suffi pour rectifier les points qui pouvaient donner lieu à de fausses interprétations[1].

1 Nous nous apercevons cependant que, pour suivre trop fidèlement notre auteur, nous avons laissé échapper, en parlant des choses de l'Eglise, quelques expressions étrangères

Ajoutons que le révérend Mr F. Oakeley remercie, dans un avertissement de quelques lignes, les amis qui l'ont aidé à recueillir les matériaux de son ouvrage; il nomme en particulier le révérend Charles Mariott. M. A., du collége d'Oriel, à Oxford.

Si ce volume, comme nous n'en doutons pas, est goûté du public catholique de la France, nous le ferons suivre de l'histoire des autres grands Saints de l'Angleterre, écrite par les puseyistes; mais nous aurons soin que les volumes soient, comme celui-ci, parfaitement détachés les uns des autres, de manière à former chacun une œuvre complète et indépendante des volumes que nous pourrons publier ultérieurement.

Le but de notre travail serait atteint si, en familiarisant la France avec l'histoire reli-

à son langage, et qui peuvent ne pas rendre avec toute la rigueur désirable ce qu'elles ont pour but d'exprimer. Nous nous bornons, comme ces expressions ne renferment d'ailleurs aucune inexactitude grave, à solliciter l'indulgence dulecteur. On pourra nous reprocher, par exemple, d'avoir souvent désigné l'historien Béde comme saint, quoique l'Eglise ne lui donne que le titre de vénérable. Ces légères inexactitudes seront d'autant plus facilement excusées, que notre auteur est protestant.

gieuse de l'Angleterre, nous arrivions à éveiller dans les cœurs quelques sympathies pour les hommes qui marchent à la tête du mouvement, dont ce volume est une des moindres productions.

P. S. Les lignes qui précèdent étaient imprimées quand nous avons appris que plusieurs des écrivains qui ont concouru à la rédaction de la *Vie des Saints anglais* venaient d'embrasser le catholicisme, avec le chef de leur école, le révérend John-Henry Newman. Cet événement ne fait qu'augmenter l'intérêt qu'offrait déjà cette instructive et pieuse publication.



INTRODUCTION.

Nous avions préparé un travail de quelque étendue dans lequel nous avions groupé les témoignages que l'auteur de l'*Histoire de saint Augustin* rend à la vérité catholique en divers passages de son livre. Armé de ces aveux, nous nous étions attaché à faire ressortir les inconséquences de M. Oakeley en ce qu'il persistait à rester dans l'Établissement anglican, alors même que l'Église romaine avait seule à ses yeux les caractères de la véritable Église. Ce travail s'adressait surtout à notre auteur, que nous combattions avec ses [illegible]pres armes : la franchise de ses sentiments [illegible]roiture [illegible] esprit nous faisaient es[illegible] rév[illegible] lui quelques réflexions

utiles. Mais depuis que nous avons traduit ce volume et écrit notre introduction, la position de l'auteur a changé. Tandis que nous cherchions à l'attirer à nous par la logique de l'argumentation, la logique de la grâce devançait nos faibles efforts, et l'historien anglican de saint Augustin de Cantorbéry était admis parmi nos frères; l'Église le recevait au nombre de ses fils. Ce fait est à lui seul plus éloquent que nos paroles; aussi avons-nous pensé que sa simple mention serait substituée avec avantage aux pages dont nous devions faire précéder ce volume. La conversion de M. Oakeley, qui a fait sa profession de foi catholique dans la chapelle de Saint-Clément, à Oxford, vers les derniers jours d'octobre, est un événement qui ne nous a point surpris, car son ouvrage est d'une orthodoxie irréprochable ; si nous nous sommes étonnés d'une chose, c'est qu'il n'ait pas pris cette résolution plus tôt. Il était douloureux de voir des hommes catholiques dans leurs principes demeurer hors la voie de la vérité. Les espérances que nous conçûmes en voyant les amis de M. Newman s'associer pour publier la vie des saints de l'Angleterre, sont aujourd'hui réalisées. Nous

écrivions, il y a un an, dans un article sur cette publication :

« Nous ne saurions exprimer la joie que « nous a causée la lecture des premiers vo- « lumes de cet ouvrage, en pensant que nous « les devions à des écrivains encore séparés « de nous. L'Église peut accepter cette œuvre « comme monument de la piété des enfants « de l'anglicanisme ; c'est un point de contact « qu'elle aura désormais avec eux. Les Saints « dont M. Newman et ses amis se sonts faits « les historiens prieront pour que leus savants « apologistes se rendent aux enseignements « de la tendre mère qui les a conduits au sa- « lut éternel[1]. »

Ces paroles ont été justifiées de tous points, et la joie que nous avions éprouvée a été partagée non-seulement par de nombreux fidèles, mais par plusieurs prélats de la sainte Église auxquels nous avons communiqué la pieuse *Histoire de saint Augustin*. Ils se sont réjouis de l'orthodoxie de l'auteur et ils y ont vu le gage d'un rapprochement non éloigné. Ces vénérables évêques ont pensé avec nous,

[1] *Univers* du 7 novembre 1844.

que l'Église peut accepter cette œuvre comme un monument de la piété des enfants de l'anglicanisme. Pour convaincre M. Oakeley du vif intérêt que sa position et celle des amis dont il s'est séparé inspire aux évêques de France, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de mettre ici sous ses yeux les lettres que nous avons reçues de trois de nos prélats à l'occasion de son ouvrage. Nous reproduisons avec d'autant plus de satisfaction ces témoignages de sympathie, qu'ils étaient donnés à M. Oakeley avant sa conversion et qu'ils s'adressent conséquemment aux frères qu'il a laissés dans l'Église, dont il fut un des ministres les plus exemplaires. Monseigneur l'évêque de Marseille nous a fait l'honneur de nous écrire les lignes suivantes, qui nous sont arrivées à Paris le jour même où nous recevions la nouvelle de l'abjuration de M. Oakeley :

« A MONSIEUR JULES GONDON.

« Marseille, 31 octobre 1845.

« J'ai lu, Monsieur, avec un vif intérêt l'*Histoire de saint Augustin, Apôtre des Anglais*, etc., *par le révérend Frédéric Oakeley, de l'Université d'Oxford*, dans la traduction que vous avez bien voulu m'envoyer. J'y ai trouvé, presque à toutes les pages, une preuve de l'esprit de justice et d'impartialité qui anime un certain nombre de membres de cette célèbre Université envers l'Eglise romaine. On reconnaît que l'auteur n'est pas loin de la vérité, vers laquelle le ramène l'étude des monuments de la tradition. En remontant les siècles, il ne peut manquer de venir enfin se rattacher au centre de l'unité catholique. On voit qu'il fait de nobles efforts pour atteindre ce but si désirable; j'ai la confiance que Dieu récompensera son zèle par la grâce de son entière conversion à la véritable Eglise de Jésus-Christ.

« L'*Histoire de saint Augustin*, jugée d'après

votre traduction, peut être regardée comme le récit édifiant de l'établissement du christianisme en Angleterre. A l'exception d'un seul passage, où l'expression inexacte est corrigée par une note de vous, ce qui ferait dissonance avec le langage précis et rigoureux d'un théologien catholique, n'offre nulle part rien de bien frappant, et il est évident que l'intention de l'auteur, dirigée par une bonne foi touchante, n'est pas vraiment hostile à nos dogmes.

« Je ne doute pas que des ouvrages de cette sorte ne puissent faire une impression salutaire sur les bons esprits, parmi ceux que les préjugés de l'éducation éloignent de nous. Le Rév. Fréd. Oakeley, en les faisant assister à la naissance du christianisme en Angleterre, ne leur montre pas seulement que l'Eglise de ce pays est issue de l'Eglise de Rome, mais il leur fait encore sentir que l'Eglise de Rome, mère et maîtresse de toutes les autres, est issue elle-même de Jésus-Christ, de qui elle reçoit la vie véritable pour la transmettre à tous les enfants de Dieu.

« Je viens donc, Monsieur, donner volontiers, sur votre demande, un témoignage de sympathie pour des travaux qui semblent être dans les desseins de Dieu une préparation à la vérité

catholique. Daigne le Seigneur bénir ces travaux, et leur accorder les grands résultats qu'il est déjà permis d'espérer et même d'entrevoir! Ces vœux sont d'autant plus ardents dans mon cœur, que j'aime à me rappeler que des liens de fraternité unissent depuis le commencement l'Église de Marseille avec l'Angleterre catholique. D'après Baronius et toute notre tradition de Provence, Joseph d'Arimathie arriva sur nos côtes avec saint Lazare, premier évêque de Marseille, avant de porter la foi chez les Bretons. Saint Augustin passa par Marseille, et fut, comme ledit son histoire, recommandé par saint Grégoire à saint Sérène mon prédécesseur, en allant remplir sa mission. Aujourd'hui un nombre assez considérable de sujets de la Grande-Bretagne ont passé la Manche pour venir étudier la théologie dans le séminaire de notre ville, et j'ai pu envoyer en Angleterre plusieurs de mes prêtres y travailler à l'œuvre de Dieu, sous la juridiction de cet épiscopat anglais, si digne de réunir autour de sa houlette tant de brebis égarées. Ainsi, à trois grandes époques de l'Eglise d'Angleterre se forment ou se renouvellent les liens spirituels de ce pays avec Marseille. Puissent les communications de la foi et de la charité devenir

comme les relations commerciales qui sont si fréquentes et si importantes entre notre port et les États britanniques!

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de la considération distinguée, avec laquelle je suis,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« ✝ C.-J. EUGÈNE, *Ev. de Marseille.* »

Monseigneur l'évêque de Châlons a bien voulu nous exprimer aussi les espérances que lui fait concevoir le mouvement religieux de l'Angleterre:

« Châlons, 8 novembre 1845.

« Monsieur,

« Après avoir lu l'*Histoire de saint Augustin* (de Cantorbéry), par le Rév. Fréd. Oakeley, dont vous avez bien voulu m'envoyer un exem-

plaire, je n'ai pu qu'admirer les vues de la divine providence sur l'Angleterre, et faire des vœux pour ce pays, jadis si heureux lorsqu'il était catholique et qu'on l'appelait l'*Ile des Saints*. J'ai la ferme confiance qu'il méritera de nouveau ce nom. Déjà, en effet, s'ouvrent devant lui les voies qui mènent à la vérité; il n'a plus qu'à marcher, qu'à suivre l'exemple de tant d'honorables personnages qui lui en montrent le chemin.

« Courage donc, courage, dirons-nous à nos frères les Anglais; ici point de rivalité entre nous, point d'intérêts différents; nous marchons sous le même drapeau, et notre couleur est la même! Courage, nation généreuse, qui fûtes la gloire de l'Eglise et qui avez peuplé le ciel de vos saints! Tous les yeux de la grande famille catholique sont tournés vers vous, et elle bénit le Seigneur en admirant les nobles conquêtes que la foi fait chaque jour dans vos rangs. Que d'encouragements vous fournit votre histoire! quels noms que ceux de Lucius, de saint Alban, d'Ethelbert, de Berthe, d'Augustin et du grand saint Grégoire! quels précieux témoignages d'amour vous a donnés ce dernier, lui qui a tant prié pour l'Angleterre et qui ne voulait pas que

orthodoxes et pieux qu'il y exprime, et faisons des vœux ardents pour que cet excellent travail attire de plus en plus sur lui, sur ses savants collègues d'Oxford, et sur toute l'Angleterre des grâces de lumière et de foi.

« Donné à Langres, en la fête de saint Luc, évangéliste, le 18 octobre 1845. »

Ce sont là des témoignages auxquels l'historien de saint Augustin devra être d'autant plus sensible, que les vœux formés par les vénérables prélats dont nous avons rapporté les paroles, se sont réalisés avant que l'expression en fût arrivée jusqu'à lui. Comme nous le disions en novembre 1844, les saints dont MM. Newman, Dalgirns, Oakeley se sont faits les pieux historiens, ont prié pour leurs apologistes; l'intercession de saint Augustin et de ses compagnons a été bénie de Dieu. La pieuse entreprise d'écrire la vie des saints de l'Angleterre a attiré, selon l'expression de Monseigneur de Langres, *des grâces de lumière et de foi* sur les auteurs de ces écrits, sur leurs savants collègues de l'université, et sur toute l'Angle-

terre. Les circonstances, en effet, justifient les espérances émises il y a deux ans sur le retour de l'Église anglicane à l'unité[1]. Ce grand événement semble recevoir à cette heure un commencement d'exécution, car l'on peut dire avec vérité que l'Église anglicane a reconnu, dans la personne de ses plus savants théologiens, de ses intelligences les plus élevées, de ses enfants les plus pieux et les plus savants, la suprématie du Vicaire de Jésus-Christ. Il semble que nous touchions au moment où se réalisera cette prévision du grand Bossuet ; « Une nation si savante ne demeurera pas dans cet Établissement ; le respect qu'elle conserve pour les Pères et ses curieuses et continuelles recherches sur l'antiquité la ramenèrent à la doctrine des premiers siècles. Je ne puis croire qu'elle persiste dans la haine qu'elle a conçue contre la chaire de saint Pierre d'où elle a reçu le christianisme...» Oui, ce changement s'opère, et il

[1] Dans notre ouvrage intitulé : *Du Mouvement religieux en Angleterre, ou les Progrès du catholicisme et le retour de l'église anglicane à l'unité.* Ce volume offre l'histoire complète de la réaction remarquable dont nous sommes témoins, et présente le tableau fidèle de la situation religieuse de l'Angleterre ; 1 vol. in-8°.

s'opère, selon l'expression d'un spirituel écrivain anglican, comme toutes les révolutions morales, c'est-à-dire graduellement. La persuasion, les arguments, l'exemple de vies saintes agissent simultanément, et l'influence du temps vient adoucir les préjugés et accoutumer les oreilles à entendre certaines vérités. En effet, l'Angleterre protestante consent à écouter des vérités auxquelles elle eût fermé l'oreille, il y a peu d'années. Les idées se sont modifiées à mesure que quarante des membres les plus éminents des Universités anglaises ou du Clergé anglican sont successivement venus rendre hommage à l'autorité de l'Église et donner au monde un spectacle que le docteur Pusey a appelé *le plus grand événement arrivé depuis la réforme*[1].

Vous tous qui lirez ces pages, secondez,

[1] Nous donnerons l'énumération des ministres anglicans et des membres des Universités qui ont embrassé la foi catholique, dans un petit volume que nous allons publier sous ce titre : *Conversion de MM. J. H. Newmann, G. Ward, F. Oakeley* et de *quarante membres des Universités d'Oxford et de Cambridge*. 1 vol. in-18. On y trouvera aussi deux lettres très-remarquables du Dr Pusey.

par vos prières, ce mouvement de retour à l'unité de la foi, en demandant au ciel de répandre ses bénédictions sur l'île de Saint-Édouard. Répondez à l'appel qu'un des prélats de l'Angleterre adresse à la France catholique[1]. Tandis que la politique humaine s'épuise en vains efforts pour établir entre deux nations voisines la bonne intelligence et l'harmonie que des intérêts divergents tendent à troubler, il appartient à la religion d'obtenir ce que la sagesse humaine est impuissante à produire. Si la France et l'Angleterre sont appelées à agir concurremment dans les éventualités que l'avenir prépare à l'Europe; si la cause générale de la civilisation et de la paix demande que ces deux grands peuples fassent de part et d'autre le sacrifice de rivalités mesquines pour fonder une alliance basée sur des intérêts d'une ordre supérieur à de prétendues

1 Mgr Wiseman, évêque *in partibus* de Mélipotame, coadjuteur du district central, a adressé, au mois d'octobre 1845, une lettre à tous les Évêques de la France, sur le mouvement religieux de l'Angleterre. On trouvera le texte de cette lettre dans le volume : *Conversion de MM. Newmann, Ward, Oakeley et de quarante membres*, etc.

susceptibilités nationales, il appartient à la religion de cimenter cette alliance d'une manière solide et durable. Qu'une foi commune rapproche les deux peuples, que l'Église, comme l'a dit M. de Maistre, parle en Europe, anglais et français, et il n'est rien qu'on ne puisse imaginer, rien que nous ne puissions attendre. C'est là un beau champ à l'ambition de la France catholique, car c'est le monde entier qui serait éclairé du flambeau de la foi ! Nos ingénieux hommes d'État pourront bien s'apercevoir un jour que l'humble prière du simple fidèle, adressée au ciel en vue de cette grande pensée, leur a été d'un secours plus efficace que les protocoles et les ultimatums. Nous répéterons avec Monseigneur de Châlons : ici point de rivalité, point d'intérêt différent; nous marchons sous le même drapeau, et alors que la France politique vous faisait la guerre, la France religieuse vous envoyait des prêtres pour semer chez vous les germes de la vérité. Les relations des Églises de France et d'Angleterre ont d'ailleurs toujours été celles de deux sœurs amies, et ces rapports, ainsi que nous l'a rappelé Monseigneur de Marseille, datent des premiers

siècles de l'Église. Sans remonter à l'arrivée de Joseph d'Arimathie dans les Gaules, et en nous bornant à ouvrir les annales du quatrième siècle, nous voyons que ces relations amicales se raffermirent au concile d'Arles, en 314, où l'Episcopat breton délégua trois représentants. Un siècle après, quand le Pélagianisme fut importé en Angleterre, les évêques sollicitèrent le secours des prélats voisins pour combattre l'hérésie, qui se levait menaçante et leur inspirait de justes craintes. La Gaule catholique répondit avec empressement à cet appel, en envoyant au-delà du détroit le grand saint Germain, évêque d'Auxerre, qui choisit pour compagnon de voyage saint Loup, évêque de Troyes. La mission des deux saints fut bénie de Dieu; leurs prédications, leurs miracles triomphèrent des hérétiques; ils neutralisèrent par leur sainteté l'effet délétère du venin que Pélage ou Agricola avait déjà répandu dans l'Église bretonne. Nous pourrions suivre ainsi dans ses intéressants détails la touchante histoire des rap-des deux Églises, raconter le second voyage de saint Germain en Angleterre et les succès de la mission qu'il y remplit avec l'arche-

vêque de Trêves. Plus tard, lorsqu'un siècle de ténèbres eut passé sur la Bretagne, et que cette île, jadis arrosée du sang des martyres, dût être reconquise à la foi de Jésus-Christ, nous trouvons encore les évêques et les prêtres des Gaules empressés de donner assistance et appui aux apôtres que saint Grégoire-le-Grand envoyait en Angleterre, où saint Augustin avait été précédé par saint Luidhard, évêque de Senlis, qui semblait providentiellement destiné à lui préparer les voies. Rien n'est plus touchant que de parcourir, dans les chroniques du septième siècle, les détails de la cordiale hospitalité que saint Augustin et ses compagnons reçurent des évêques qui occupaient alors les siéges épiscopaux des diocèses par lesquels les pieux missionnaires durent passer. L'intérêt de la mission confiée à Augustin par saint Grégoire s'accrut ensuite en raison des prodiges que Dieu opéra par son serviteur, et des succès qu'eurent, au milieu des Saxons idolâtres, les travaux apostoliques des envoyés du successeur de saint Pierre. Quelques années après, c'est l'archevêque d'Arles qui consacre au premier siège épiscopal de l'Angle-

terre saint Augustin, qui devait devenir auprès de Dieu l'un des plus puissants protecteurs de ce pays.

Si ces douces relations des deux Églises ont été interrompues par la brutale révolution qui a séparé l'Angleterre de la communion catholique, la France n'a jamais cessé d'assister, par ses prières et par le zèle de ses missionnaires, les chrétiens restés fidèles au culte de leurs ancêtres, et qui ont bravé les menaces et les persécutions pour conserver leur foi. Entre mille exemples du vif intérêt que l'Angleterre a toujours inspiré à la France catholique, nous reproduirons celui de l'aigle de Meaux dont nous avons déjà cité quelques paroles; il écrivait à lord Perth, en 1685.

« J'espère que Dieu qui a opéré de si grandes choses dans un homme de votre élévation et de votre mérite, les fera servir au salut de plusieurs, et, en cette heureuse occasion, je renouvelle les vœux que j'ai faits depuis si longtemps pour la conversion de la Grande-Bretagne. Je vous avoue que quand je considère la piété admirable qui a si longtemps fleuri dans cette île, autrefois l'exemple du monde, je sens, s'il m'est permis de le dire,

mon esprit ému en moi-même, à l'exemple de saint Paul, en la voyant attachée à l'hérésie ; et je frémis de voir que, quittant la foi de tant de saints qu'elle a portés, elle soit obligée de condamner leur conduite et de perdre en même temps de si beaux exemples qui lui étaient donnés pour l'éclairer. Mais j'espère plus que jamais que Dieu la regardera en pitié..... »

Quatre années plus tard, Bossuet écrivait au même personnage :

« Vous avez pu connaître, par toutes mes lettres, le tendre amour que je ressens pour l'Angleterre et pour l'Écosse, à cause de tant de saints qui ont fleuri dans ces royaumes, et de la foi qui y a produit de si beaux fruits. Cent et cent fois, j'ai désiré avoir l'occasion de travailler à la réunion de cette grande île pour laquelle mes vœux ne cesseront jamais de monter au ciel. Mon désir ne se ralentit pas, et mes espérances ne sont pas anéanties. J'ose même me confier en Notre Seigneur que l'excès de l'égarement deviendra un moyen pour en sortir. »

La sollicitude qu'éprouvait Bossuet à la fin du dix-septième siècle, nos évêques la parta-

geaient un siècle et demi plus tard, quand notre révolution, dans un de ses accès de rage, força les membres de notre Episcopat et de notre Clergé à chercher un refuge sur la terre étrangère; on sait avec quelle noblesse ils payèrent l'hospitalité qui leur fut offerte. Tout en ranimant le courage des catholiques, ils déposèrent au sein de la société protestante les premiers germes des événements auxquels nous assistons. Il semble que Dieu veuille, en réveillant l'île des saints à la foi de ses pères, la récompenser d'une bonne action, et il est digne de remarque que ce sont les hommes qui ont entrepris la réhabilitation des saints, jadis la gloire de l'Angleterre, qui sont les premiers appelés à la lumière de la vérité.

En présence de ces éclatantes preuves de la grâce, et alors qu'il s'agit de reconquérir une troisième fois l'Angleterre à la foi, les évêques anglais, à l'exemple des anciens prélats, viennent demander à la France les secours spirituels dont leur Église a besoin. Les évêques français, fidèles aux traditions, ont répondu à cet appel comme des frères répondent toujours à l'appel d'un frère. L'An-

gleterre retrouverait au besoin un saint Germain dans chaque membre de notre Episcopat, si les circonstances exigeaient qu'ils payassent de leur personne. Mais la mission d'Angleterre, plus heureuse aujourd'hui qu'au cinquième siècle, ne demande que des prières à sa sœur de France; elle est favorisée, dans la personne de ses Vicaires Apostoliques, de plusieurs Augustins dont les lumières suffiront à dissiper les ténèbres de l'erreur, si le reste de la chrétienté leur accorde avec ferveur le secours de ses prières.

Pendant que nous écrivons ces lignes, nos seigneurs les archevêques et évêques donnent de touchantes preuves de la sollicitude que leur inspire la situation religieuse de l'Angleterre dans les mandements et lettres pastorales qu'ils adressent au clergé et aux fidèles de leurs diocèses.

« Ce que la prière a commencé, nous dit l'archevêque de Cambrai, il faut que la prière le continue et l'achève, c'est le cri de tout ce qu'il y a de catholique dans la Grande-Bretagne, c'est l'appel qui nous est fait par ses évêques, nos frères, c'est le vœu secret de tant d'esprits ébranlés, mais encore hésitants

et incertains, qui n'attendent que ce secours pour rompre les derniers obstacles qui les empêchent de venir à nous! Voyez toutes ces mains tendues vers vous, entendez toutes ces voix qui vous supplient! Et que vous demandent-elles? Des aumônes? Non. De longues et doctes controverses? Non. Quoi donc? Des prières, des prières ferventes, des prières répétées, des prières universelles!

« Prions donc et faisons prier pour une fin si profitable à l'avancement du royaume de Dieu. Nous avons prié naguère pour l'Église d'Espagne et l'Espagne s'est arrêtée devant le schisme. Prions pour l'Église d'Angleterre, et nous la verrons sortir des ténèbres de l'hérésie, brillante et pure comme aux plus beaux jours de son ancienne gloire[1]. » Les supplications des fidèles de tous les diocèses de la France adressées au ciel dans ce saint temps de l'année promettent à l'Angleterre des fruits abondants de salut.

Puissent ces prières, par l'intercession

[1] *Lettre pastorale de Mgr l'Archevêque de Cambrai, à l'occasion du mouvement catholique qui s'opère en Angleterre.*

d'Augustin, renouveler le prodige qui s'opéra la première année de l'apostolat de ce grand saint en Angleterre, où il baptisa, le jour de la fête de Noël, dix mille personnes qui rendirent ensemble hommage à la vérité que venait leur prêcher le fils spirituel de saint Grégoire.

JULES GONDON.

Paris, 15 décembre 1845.

HISTOIRE

DE

SAINT AUGUSTIN

(DE CANTORBÉRY).

CHAPITRE PREMIER.

Considérations préliminaires. — L'origine du christianisme en Angleterre remonte à l'an 51 de J.-C. — Comment s'établissent les premières relations de l'Angleterre avec Rome. — Les apôtres saint Pierre et saint Paul sont-ils allés en Angleterre? — Plusieurs autres saints visitent les Anglais dans le premier siècle de l'Église. — Témoignages historiques et traditions jusqu'à l'année 182 de N.-S. J.-C.

La physionomie d'un pays n'a peut-être jamais été modifiée d'une manière plus rapide et plus profonde que ne le fut celle de l'Angleterre, par suite des incursions de ses conquérants saxons, aux cinquième et sixième siècles de l'ère chrétienne. D'anciens historiens nous ont raconté com-

ment ces barbares entraînaient, avec la violence d'un torrent, tout ce qui leur faisait obstacle, poussant les habitants du pays dans les retraites les moins accessibles, ou les forçant à chercher un refuge au delà des barrières qu'offraient naturellement les montagnes. Les vainqueurs s'établissaient ensuite dans les lieux qu'ils avaient dévastés, renversant d'une main impitoyable le bel édifice de civilisation et d'ordre social qui s'était graduellement et péniblement élevé dans la Bretagne depuis qu'elle avait été subjuguée par la puissance romaine.

Les lecteurs, cependant, qui parcourent l'histoire d'un œil chrétien et catholique, suivront avec un intérêt que ne saurait inspirer le simple récit de changements et de bouleversements politiques, l'effet de cette révolution soudaine dans la situation religieuse et les destinées de la Bretagne. Pour cette classe de lecteurs, la lutte entre les habitants indigènes et leurs impétueux vainqueurs (s'il est permis d'appeler lutte un conteste où les forces et les ressources étaient en proportions si disparates), pour ces lecteurs, disons-nous, la lutte offre un autre intérêt; elle sera moins remarquable par le déploiement de forces brutales mises en jeu pour arriver à la suprématie nationale, que par le spectacle d'une guerre d'extermination poursuivie par un peuple païen

contre un autre peuple qui, quoique tristement déchu en pratique, n'en avait pas moins le privilége de porter le nom de chrétien. L'Eglise, qui avait peu à peu renversé un vaste système d'idolâtrie, se trouvait à son tour déplacée par un autre culte moins fort et moins imposant que le premier, mais qui n'était pas moins criminel.

Notre vénérable historien, saint Bède, en décrivant les conséquences de cette désolation nationale, parle de « bâtiments publics et privés « rasés jusqu'à fleur de terre, de prêtres partout « massacrés aux pieds des autels, et de prélats « pourchassés avec leurs troupeaux par le feu et « le glaive [1]. » Ce semblait être un nouvel accomplissement des paroles du prophète : *Ascendit contra eam gens ab aquilone, quæ ponet terram ejus in solitudinem; et non erit qui habitet in eâ, ab homine usque ad pecus, et moti sunt, et abierunt*[2]. L'athéisme prédomina une fois encore dans le pays qui avait été foulé par les pieds des saints et arrosé du sang des martyrs.

Notre-Seigneur ne resta cependant pas, même dans ce sombre intervalle, sans adorateurs dans la Bretagne; il voulut montrer qu'il veillait sur elle

[1] Saint Bède, *Hist. Eccl. gent. Angl.*, l. I, c. 15.
[2] *Jer.*, L. 3.

et qu'il viendrait un jour à son secours. L'avenir de l'Église bretonne, à l'époque qui nous occupe, apparaissait aux yeux de l'homme sous de bien sombres couleurs. Les ténèbres couvraient le pays dans toute son étendue. Cependant la lumière de l'Agneau de Dieu n'était pas éteinte ; elle était seulement cachée où personne ne pouvait l'apercevoir. L'Église, dont la place est partout, se trouvait, en Angleterre, retenue dans des barrières fixes et en apparence insurmontables : elle ne s'étendait pas au delà des limites étroites où était connu l'ancien nom breton. A mesure que la guerre touchait à sa fin, les insulaires indigènes abandonnaient leurs possessions aux mains d'un ennemi auquel ils ne pouvaient plus résister ; des jalousies et des haines qu'il est pénible de se rappeler, succédèrent alors à des hostilités plus actives et plus sanguinaires. La Bretagne offrait une nation divisée contre elle-même ; l'orgueil et les ressentiments s'interposaient entre les vainqueurs et les vaincus, comme un obstacle à leur réconciliation dans le troupeau universel, « où il n'y a ni Scythes, ni « barbares, ni esclaves, ni hommes libres, » où toutes les distinctions mondaines sont neutralisées, où tous les préjugés s'évanouissent.

Dans ces circonstances critiques, le Tout-Puissant toucha le cœur de son serviteur, saint Grégoire, le premier de ce nom qui occupa la chaire

de saint Pierre, et qui fut surnommé le Grand pour ses éminentes vertus. Dieu lui inspira un sentiment de compassion pour notre malheureux pays, et il dirigea vers nous les pas du Saint à jamais béni, dont la vie forme le sujet de ces pages.

Heureusement pour l'Angleterre, elle s'était acquis, pour l'heure du péril, un titre à ces faveurs spéciales, toujours réservées à une Eglise de martyrs. La semence dont les riches produits ne sont jamais perdus, quel que soit le retard de sa végétation, avait été jetée à profusion sur notre sol. Après bien du temps, le sang de saint Alban et de ses compagnons, sang qui criait miséricorde pour l'Angleterre désolée, allait recevoir une réponse dans la mission du nouvel apôtre envoyé à nos rivages. De même que le sang de saint Etienne, premier héritier de la croix de son maître, avait eu son abondante moisson dans la conversion et l'apostolat de saint Paul, de même les souffrances de notre glorieux proto-martyr valurent à l'Angleterre la commisération de saint Grégoire et les travaux apostoliques d'Augustin, son fils béni dans la foi. Saint Alban a été, pendant plusieurs siècles, regardé comme le patron de l'Angleterre, et des hommes pieux ont attribué à sa mort, ou regardé comme le fruit de ses prières [1], les

[1] Voir sa Vie, par le rév. A. Butler (le 22 juin).

grandes bénédictions nationales. Nous ne pourrions douter qu'au nombre des principales faveurs que nous ont values ses souffrances et son intercession, ne se trouve l'intervention de Notre-Seigneur en faveur de son Église, intervention qui a arraché une seconde fois cette île des mains de ses ennemis, pour la placer de nouveau sous l'ombre bienfaisante de la véritable vigne.

Quoique l'ancienne Église de Bretagne n'offrît aucun signe apparent de vie aux yeux de notre Saint lorsqu'il mit le pied sur le sol anglais, il est indubitable que la voie lui avait été secrètement, mais efficacement préparée par la puissance de la grâce divine, se manifestant en vertu des mérites et des souffrances de ceux qui l'avaient précédé sur le théâtre de ses travaux. Aussi pensons-nous qu'un résumé historique de l'origine, des développements et de la décadence de l'antique Église d'Angleterre, est une introduction convenable, sinon nécessaire, à l'histoire d'un saint dont le titre à notre vénération, comme second fondateur de notre Église, éveille le souvenir des bénédictions accordées à l'Angleterre dans les siècles qui l'ont précédé. S'il est dû à la mémoire d'Augustin de constater que les traces du christianisme avaient entièrement disparu de la partie de l'île où il fut d'abord appelé, et que ses travaux de missionnaire eurent un caractère tout

à fait apostolique, il semble que la justice demande qu'on parle d'abord de ceux qui vinrent avant lui. Nous commencerons donc notre récit par les triomphes de la foi qui préparèrent la voie à saint Augustin, avant de parler de la décadence qui rendit sa mission nécessaire.

On pense que la lumière de l'Évangile a répandu ses premiers rayons sur l'Angleterre dès le siècle des apôtres. Il est vrai que saint Bède ne mentionne notre Église qu'au temps du roi Lucius, ou vers la fin du deuxième siècle ; mais un historien plus ancien, dont le nom, comme le sien, est entouré des honneurs de la sainteté, saint Gildas, fait remonter l'origine du christianisme en Bretagne à une époque antérieure à une grande révolte des habitants, révolte qui correspond évidemment à celle qui éclata sous Boadicé, l'an 61[1] de l'ère chrétienne.

Le même historien fixe l'origine du christianisme en Angleterre à une époque qu'il place entre une grande convulsion nationale et la révolte rappelée plus haut. On a pensé que le premier des événements auxquels saint Gildas fait allusion est la victoire remportée sur Caractacus par l'empereur Claude, en l'an 51[2] de Notre-Sei-

1 Saint Gildas, *de Excid. Brit.*, § 8 comparé avec les § 6 et 7.

2 Cf. Bp. Burgess' *Tracts on the British church.* (*Traités de Burgess sur l'Eglise anglaise.*)

gneur, victoire suivie de la captivité du roi breton, qui fut conduit avec sa famille à Rome où ils furent détenus. Le récit de saint Gildas est confirmé par des traditions antiques qui sont corroborées par plusieurs autres preuves. Il en résulte, d'après toutes les probabilités, que l'établissement du christianisme en Angleterre correspond à peu près à la défaite de Caractacus, et qu'il a pris naissance au milieu des circonstances que fit naître cet événement [1].

Parmi les captifs amenés à Rome à la suite du roi anglais, on dit qu'il se trouvait une jeune personne, nommée Claudia Ruffina, que l'on suppose être la fille de Caractacus. Elle fut forcée, ainsi que cela se pratiquait souvent, pour flatter l'empereur son maître, de prendre le nom de Claudia. Il paraît que la jeune Claudia devint à Rome l'épouse d'un sénateur nommé Pudens, chez qui l'on dit que saint Pierre a logé lors de sa

[1] « Il est certain, dit Lingard, qu'il y a eu de très-bonne heure des chrétiens en Bretagne, et cette circonstance s'explique aisément par les relations qui existaient depuis longtemps entre cette île et Rome. Peu d'années après l'ascension de J.-C., l'Eglise de Rome était parvenue à une grande célébrité ; bientôt elle attira l'attention et fut honorée de l'inimitié de Claude et de Néron. Parmi les Romains que le choix ou la nécessité conduisit en Bretagne à cette époque, et parmi les Bretons qui se décidèrent à aller voir Rome, quelques-uns naturellement furent en rapport avec les prédicateurs de l'Évangile, et cédèrent aux efforts de leur zèle. » Liv. I. (*Note du traducteur.*)

première arrivée dans cette ville. Le poëte Martial a célébré en deux endroits la beauté et les charmes d'une certaine Claudia, femme de Pudens [1]. On trouve encore dans les saluts de la seconde Épître de saint Paul, écrite de Rome à Timothée : « Eubule, Pudens, Linus et Claudia te « saluent [2]. » Il a été supposé de là, avec de fortes apparences de probabilité, que la même Claudia qui figure dans l'histoire d'Angleterre, devint à Rome disciple des apôtres saint Pierre et saint Paul, intercéda auprès d'eux en faveur de son pays natal, et fut l'instrument de la conversion de la Bretagne. Si l'on comprend bien saint Gildas, quand on lui attribue de faire remonter cet événement à la période qui s'écoula de l'année 51 à 61 après J.-C., son récit viendrait corroborer d'une manière remarquable la tradition qui regarde le séjour de Caractacus à Rome, comme la première occasion des rapports religieux qui s'établirent entre cette ville et la Bretagne. Car l'année 58, qui vit retourner plusieurs membres de la famille du roi anglais dans leur pays, est la date précise assignée par Baronius à l'arrivée de saint Paul à Rome, et au voyage de saint Pierre dans l'Europe occidentale.

1 Martial., l. II, ep. 54, et l. IV, ep. 13.
2 II *Tim.*, IV, 21.

Les noms de ces deux grands apôtres sont associés par les théologiens et les antiquaires aux annales les plus reculées de l'Église anglaise. Il est généralement admis par les autorités catholiques et protestantes que saint Paul a visité l'Angleterre. Il est néanmoins nécessaire de reconnaître que les témoignages écrits en faveur de cette tradition sont loin d'être concluants. Il est certain toutefois, d'après les chroniques des premiers historiens, que l'apôtre des Gentils a pénétré jusqu'*aux limites de l'ouest* [1]. Quelques critiques ont pensé que ce passage s'applique à sa visite en Espagne dont il parle dans son Épître aux Romains.

La preuve historique du voyage de saint Pierre en Angleterre est encore plus difficile à produire, car on la tire uniquement d'un passage d'Eusèbe, cité par Métaphraste (écrivain du deuxième siècle, dont Baronius traite avec dédain l'autorité), et qui ne se trouve pas dans les volumineux écrits de cet auteur. L'Église en général a cependant admis, comme une pieuse tradition, ainsi que nous l'apprennent d'ailleurs les paroles souvent citées de saint Innocent [2], que saint Pierre fut l'instrument

1 Ἐπὶ τὸ τέρμα τῆς δύσεως.

2 « Quis enim nesciat, aut non advertat, id quod a principe apostolorum Petro romanæ Ecclesiæ traditum est, ac nunc usque custoditur, ab omnibus debere servari, nec superduci, aut interduci aliquid quod auctoritatem non habeat, aut aliunde ac-

de la conversion de l'Occident [1]. Quoiqu'on doive distinguer ce genre d'argument d'une preuve historique appuyée de documents, et qu'il ne puisse la remplacer pour ceux qui, dans des recherches de cette nature, désirent une exactitude rigoureuse, il n'en est pas moins vrai qu'il ne sera pas sans effet sur les esprits pieux accoutumés à se reposer dans la pensée que Dieu veille avec vigilance sur son Église.

La tradition des rapports directs ou intimes de saint Pierre avec l'Église anglaise a été com-

cipere videatur exemplum? præsertim cum sit manifestum, in omnem Italiam, Gallias, Hispanias, Africam atque Siciliam et insulas interjacentes, nullum instituisse Ecclesias nisi eos quos venerabilis apostolus Petrus aut ejus successores constituerunt sacerdotes? » etc. *Epistola Innocentii ad Decentium.* (*Bibliotheca Patrum vet.*, t. VIII, p. 586, ed. Venet., 1772). Cette lettre est datée du 19 mars 416.

L'évêque Stillingfleet prétend (*Or. sac.*, liv. III) que cette liste ne comprend pas l'Angleterre, et cependant, trois pages plus loin, il prouve que l'Angleterre, dans ces temps reculés, était comprise dans les Gaules, pour montrer que des évêques anglais assistaient au concile de Sardica. (Voir le passage.)

[1] A tant de siècles de distance, nous dit Lingard, il est impossible de découvrir par qui le christianisme fut d'abord prêché dans l'île. Quelques écrivains ont attribué cette mission à saint Pierre, d'autres ont donné la préférence aux prétentions rivales de saint Paul; mais ces deux opinions, improbables d'ailleurs en elles-mêmes, reposent sur les preuves les plus faibles, sur des témoignages dont beaucoup ne sont nullement concluants, et qui tous sont ambigus et peu satisfaisants.

(*Note du traducteur.*)

battue d'une manière presque universelle par les écrivains protestants. Il est très-regrettable que cette question et plusieurs autres faits de ce genre aient été trop souvent détournés de leur véritable terrain comme sujets purement historiques, pour être traités en vue d'une grave importance théologique qui sûrement ne leur appartient pas. Dans ce cas-ci, par exemple, il est impossible de ne pas sentir, malgré tout le respect dû aux hommes qui ont pris part à cette controverse, que, d'un côté, la preuve historique de la visite apostolique de saint Pierre en Angleterre a été soutenue avec beaucoup trop d'insistance par ceux qui affirmaient le fait, tandis que leurs adversaires en ont généralement déprécié ce qu'on peut appeler la preuve morale et théologique. Nous devons dire cependant, à l'honneur d'un écrivain protestant, et comme circonstance de quelque importance relative au fait controversé, que le savant et zélé docteur Hales regarde la visite de saint Pierre en Angleterre comme fournissant une des solutions satisfaisantes d'un problème chronologique des plus épineux [1].

Il a été soutenu, de plus, que trois autres membres du sacré collége ont, outre saint Pierre, prêché l'Évangile en Angleterre ; savoir : Saint Jacques le

[1] Voir l'analyse de la chronologie sacrée par le Dr Hales, vol. II, partie 10.

Grand, saint Philippe et saint Simon Zélotes; mais sans que cette assertion, autant qu'on peut en juger, ait une ombre de plausibilité. On rapporte que saint Simon est venu en Bretagne, après avoir prêché la foi dans la Mauritanie et autres parties de l'Afrique. Mais il paraît très-douteux que saint Simon ait jamais prêché en Afrique : sa mission fut dans l'Orient; et s'il y a jamais prêché, il est certain qu'il retourna ensuite en Orient, car tous les anciens martyrologes placent son martyre en Perse. Quant à saint Jacques et à saint Philippe, ces deux apôtres ont souffert le martyre beaucoup trop tôt pour avoir pu prendre quelque part à la fondation de l'Église anglaise. Saint Jacques fut mis à mort en l'an 43 ou 44, et saint Philippe dix années après; d'où l'on peut conclure, ainsi que l'observe le savant archevêque Ussher, qu'en fait, la question débattue doit l'être entre saint Pierre et saint Paul. Le premier serait venu en Angleterre en l'an 60 de N.-S., tandis que saint Paul serait parti pour son voyage en Occident l'année suivante, et serait arrivé en Angleterre en 62 [1].

On pense que d'autres saints serviteurs de Dieu ont visité notre île dans le siècle des apôtres, entre autres saint Joseph d'Arimathie et saint

[1] Alford, *Annales*, ad ann. 62.

Aristobule. Il a été avancé, mais sur des preuves bien légères, que le dernier avait été consacré par saint Paul au premier évêché anglais.

La tradition qui conduit saint Joseph d'Arimathie en Angleterre vers l'an 63 (selon Baronius), est défendue par les évêques protestants Ussher et Parker. Ce dernier le fait dans un esprit d'hostilité très-marquée contre les prérogatives spéciales de saint Pierre. Saint Joseph d'Arimathie a été vénéré, dans la primitive église d'Angleterre, comme fondateur et premier abbé du célèbre monastère d'Avallonia, appelé ensuite Glastonbury, où l'on voit eneore les ruines d'une chapelle dédiée au Tout-Puissant sous son patronage.

Ici encore, si nous devons nous guider par les documents historiques, les preuves extérieures, celles qui sont généralement reçues, nous reconnaîtrons que M. Collier, dans son *Histoire ecclésiastique*[1], a soulevé de sérieux arguments contre la tradition en question; et cependant, après avoir ébranlé le crédit de certaines chartes et de certains capitulaires, les esprits pieux en concevront-ils moins facilement que ces croyances se soient répandues, alors même qu'elles étaient sans fondement, et se soient enracinées dans le cœur

[1] Liv I.

d'hommes unis ensemble par les obligations les plus solennelles, de manière à entrer dans leurs mœurs et à être constatées dans leurs monuments les plus durables? Admettre qu'une tradition ne peut être prouvée est une chose, et dire qu'elle ne mérite aucune considération en est une autre. Sur quelle preuve ajoutons-nous foi à l'existence de saint Georges, le patron de l'Angleterre? Assurément sur des preuves qu'un critique minutieux ou un avocat habile pourrait facilement jeter aux vents : la croyance de témoins crédules ou prévenus, le récit traditionnel de pompes et de décorations futiles. Le scepticisme, de son côté, peut lui opposer un grand nombre de légendes douteuses et de faits inadmissibles; mais après tout, y a-t-il un catholique [1] qui ne regardât pas comme une impiété de mettre en doute l'existence de saint Georges? Ce genre de données doit cependant être distingué des preuves extérieures, palpables, et de celles qui ressortent de l'argumentation [2].

[1] Nous devons faire remarquer que les écrivains puseyistes se donnent volontiers le nom de *catholiques*. Quoique leur école, pas plus que leur église, n'ait droit à cette dénomination, cependant, au lieu de leur reprocher cette appropriation d'un titre qui n'appartient qu'aux enfants de la véritable Eglise, nous préférons y voir la preuve du désir où ils sont de se rendre dignes de ce nom en rentrant en communion avec Rome.
(*Note du traducteur.*)

[2] Nous faisons seulement une comparaison, et pas du tout

Le témoignage de saint Gildas nous apprend que, quoique le christianisme ait été établi en Angleterre de bonne heure, il n'y fit que des progrè très-lents jusqu'à ce qu'il reçut une impulsio nouvelle par la persécution qui eut lieu sous Dio clétien [1]. Mais quoique saint Gildas atteste av précision le fait que le christianisme, une fo établi en Angleterre, s'y maintint sans interru tion, les chroniques faisant connaître ses prog dans le premier et la plus grande partie du seco siècle, sont extrêmement rares et peu satisf santes.

La tradition elle-même est silencieuse su annales de cette période, excepté dans deux particuliers. Le premier est celui d'une déléga au pape Clément, vers l'an 100, au sujet de q tions liturgiques; la seconde, l'adjonction à glise d'Angleterre, quarante ans plus tard, d tains docteurs et savants de Granta.

un parallèle. On reconnaît qu'un catholique a de plus raisons de croire à l'existence de saint Georges qu'à de saint Joseph d'Arimathie en Angleterre.

[1] « Quæ licet ab incolis tepide suscepta sint, apud tamen integre, et apud alios minus, usque ad perse Diocletiani tyranni novennem. » *De Excid. Brit.*, ch.

CHAPITRE II.

Conversion du roi Lucius en l'an 182. Lucius envoie une ambassade au pape Eleuthère. — Circonstances et motifs de cette démarche. — L'Angleterre reconnaissait-elle la suprématie de Rome? — Le souverain pontife envoie à Lucius saint Fugat et saint Damian. — A leur arrivée, les deux missionnaires baptisent le roi, la reine et toute la cour; ils prêchent ensuite l'Évangile dans les diverses parties du pays. — Mort de Lucius. — Le christianisme est florissant jusqu'en 192.

La seconde grande époque de l'histoire de l'Eglise anglaise est la conversion du roi Lucius. Quoique la date de cet événement ait été le sujet de vives controverses, des autorités compétentes le font remonter à l'année 182 de J.-C. La vérité de ce fait repose indubitablement sur une base plus ferme que celle de plusieurs des détails qui précèdent, et elle rencontre en sa faveur un concours remarquable d'autorités tant protestantes que catholiques.

grâces qui lui avaient été accordées ; mais le motif le plus immédiat et le plus décisif de son heureuse résolution, paraît avoir été la délivrance de l'empereur Marc-Aurèle et de son armée par les prières des soldats chrétiens. La nouvelle de cette miséricordieuse intervention était récemment arrivée en Angleterre, et avait produit une forte impression sur l'esprit du roi, qui, pleinement convaincu dans son cœur de la divine origine et des merveilleux effets de cette sainte croyance pour laquelle il avait été depuis longtemps favorablement disposé, envoya chercher son fidèle conseiller Elvain, et lui communiqua le projet de solliciter l'honneur d'être admis dans le troupeau du Christ. Désireux d'obtenir des instructions de quelque autorité pour améliorer le gouvernement de l'Eglise dans son royaume, il résolut de prendre conseil, et ses pensées se tournèrent instinctivement vers le siége de Rome. Il choisit pour ses représentants dans cette importante mission, Elvain et un autre ecclésiastique nommé Medwin, de la province de Belgæ [1]. Ces ambassadeurs sacrés étaient chargés de présenter une requête tendant à obtenir du Saint-Père Eleuthère, alors revêtu du pontificat romain, qu'il envoyât en Angleterre des personnes capables, avec autorisation d'instruire le roi et ses sujets, de

[1] Cette province comprenait les comtés actuels de Hants, de Wilts et de Somerset.

célébrer et d'administrer les divins mystères. Il désirait aussi qu'on lui donnât des instructions pour le gouvernement de l'Eglise anglaise, et quelques auteurs ajoutent qu'il fit demander aussi une copie des fameuses lois romaines pour en faire la base d'un Code national. Eleuthère fut un pontife d'une grande piété et d'éminentes vertus, comme le montre suffisamment la place que son nom occupe dans la mémoire et les affections de l'Eglise [1]. Il succéda à saint Soter dans le pontificat suprême, en 176, et veilla aux intérêts de l'Eglise, alors qu'elle était profondément affligée par les doctrines blasphématoires des montanistes. On a supposé que, dans l'origine, et quand l'hérésie offrait peu de danger, le bon pape Eleuthère lui avait donné une sorte d'appui; mais cette assertion est démentie par plusieurs historiens, qui attribuent cet acte de faveur, non à saint Eleuthère, mais à son successeur Victor. Quoi qu'il en soit, que le jugement favorable ait été accordé par saint Eleuthère ou par un autre, il a été révoqué après de plus amples informations.

D'anciens chroniqueurs ecclésiastiques ont mis en avant diverses conjectures sur les motifs qui ont probablement décidé le roi Lucius à recourir

[1] Il est mentionné dans le Calendrier, le 26 mai, jour de la fête de saint Augustin de Cantorbéry.

à Rome pour recevoir les sacrements de l'Eglise et être instruit dans la doctrine chrétienne. Une circonstance qui rend ce fait encore plus remarquable, c'est que les messagers de Lucius, en se rendant à Rome, durent passer à Lyon ou près de cette ville, dont le grand saint Irénée était évêque à cette époque. Il n'y a aucun doute que saint Eleuthère, malgré sa sainteté, était loin d'égaler en science le fameux évêque dont la réputation était bien connue en Angleterre, et qui, d'après un ancien père, était le plus exact théologien de son temps. On n'aperçoit absolument aucune des raisons qui ont déterminé le roi Lucius à envoyer chercher des conseils à Rome, lorsqu'il aurait pu les trouver à Lyon, à moins que ce ne soit parce que l'Eglise anglaise de son temps reconnaissait le siége de Rome comme investi de quelque prérogative particulière de rang et d'autorité, même à cette époque primitive, et alors que la grande monarchie spirituelle dont elle devint plus tard le centre, n'était pas encore pleinement développée ou parfaitement organisée. Et quand les envoyés de Lucius se seraient arrêtés en route pour consulter le grand évêque de Lyon, certainement il ne leur eût pas donné d'autre avis que celui consigné dans ses écrits : « Il est nécessaire que « chaque église, c'est-à-dire que les fidèles de « tous les pays aient recours à Rome, en raison

« de sa plus puissante principauté, depuis qu'elle « conserve en elle la tradition universelle reçue « des apôtres[1]. »

Le bon pape Eleuthère éprouva des transports de joie en recevant le message du roi breton, et il fit chanter le *Gloria in excelsis* en commémoration de cet heureux événement[1]. Il chargea ensuite deux saints évêques, nommés Fugat et Damian, d'accompagner saint Elvain et saint Medwin à leur retour en Angleterre. Quelques écrivains ajoutent qu'il éleva saint Elvain à la dignité épiscopale. On rapporte aussi qu'il envoya les instructions nécessaires à l'organisation de l'Eglise d'Angleterre, mais qu'il refusa de se rendre à la demande du roi relativement à la copie des lois romaines, parce qu'elles n'avaient pas rapport aux institutions chrétiennes.

Dès que les saints légats furent arrivés en Angleterre, le roi, la reine et toute leur maison furent immédiatement baptisés. Le nom de la reine n'est pas venu jusqu'à nous; mais il paraît qu'une sœur de Lucius, appelée Emérite, a obtenu l'honneur d'être mise au nombre des saints.

Saint Fugat et saint Damian prêchèrent la parole de Dieu au roi et à sa famille, et parcouru-

[1] S. Iren., *cont. Hæres.*, lib. III, c. 3.
[2] Voir Ussher's, *Primord. Eccl.*, 10.

rent ensuite les différentes parties de l'Angleterre. Après trois années, ils retournèrent à Rome, où ils annoncèrent l'heureux succès de leur mission, et ils obtinrent du Saint-Père la confirmation de leurs actes. Ils revinrent plus tard dans l'île bretonne, où ils reprirent leurs voyages apostoliques. Dans le cours de leurs excursions, ils visitèrent l'île d'Avallonia, siége du fameux monastère de Glastonbury, qui était devenu un repaire de bêtes féroces[1]. Ils y découvrirent, par indication divine, l'ancien oratoire dédié à Notre-Seigneur en l'honneur de sa sainte Mère, et y célébrèrent ses divines louanges. Ces deux saints missionnaires fondèrent, à Avallonia, deux autres chapelles : une sous le vocable des apôtres saint Pierre et saint Paul, et l'autre sous celui de saint Michel archange. Ils y établirent une succession de douze personnes pieuses, en mémoire des douze compagnons de saint Joseph. Il est douteux qu'ils soient morts à Avallonia, mais une tradition très-authentique rapporte qu'ils y demeurèrent neuf ans. Harpsfield place le théâtre de leur mort dans les Galles du sud, près la ville de Llandaff, où une église fut bâtie ensuite sous leur patronage. Leurs noms se trouvent le 24 mai dans les martyrologes anglais, qui placent leur mort en l'an 191. Vers

[1] Capgrave, *dans la Vie de S. Joseph.*

le même temps, le roi Lucius fut appelé à changer sa couronne terrestre pour celle des cieux, après avoir passé les dernières années de sa vie, suivant une très-antique croyance, à répandre la foi chrétienne parmi les nations de l'Allemagne et de la Suisse.

On ne saurait douter que la conversion de ce bon roi saint Lucius n'ait été le commencement d'une ère nouvelle dans l'Eglise d'Angleterre, et qu'un très-grand nombre de ses sujets, touchés de son exemple, n'aient embrassé la foi après lui. Il est également certain que le Seigneur suscita plusieurs serviteurs dévoués pour défricher ce nouveau champ de travaux apostoliques, quoique l'on ait à regretter que leur mémoire ait entièrement péri. La période qui s'est écoulée entre la mort du roi Lucius et le martyre de saint Alban, ne nous fournit aucune information historique digne de confiance; mais nous apprenons, par le témoignage d'écrivains étrangers aussi bien que par celui de nos saints historiens Gildas et Bède, que l'Eglise d'Angleterre fut dans un état très-florissant durant cet intervalle, qui embrasse plus d'un siècle[1]. Il paraît que l'Eglise d'Angleterre était

[1] Nous avons la preuve incontestable que les croyants étaient nombreux en Bretagne, et qu'une hiérarchie régulière y avait été instituée avant la fin du troisième siècle. Les écrivains contem-

placée sous le gouvernement de vingt-huit évêques et de trois métropolitains, dont Londres était le premier siége. L'évêque Stillingfleet donne des raisons satisfaisantes pour prouver qu'il y a eu dans l'Eglise anglaise une succession non interrompue d'évêques, depuis le premier, tout en admettant que sous le roi Lucius on prit des mesures pour accroître et consolider l'épiscopat. Il est très-remarquable, s'il y avait des évêques en Angleterre quand Lucius envoya son ambassade à Rome, qu'il ait eu recours à un siége étranger pour les secours et les conseils qu'il désirait. Et en supposant même qu'il n'y eût pas alors d'évêques dans le pays, il n'aurait pas eu besoin, ainsi que nous l'avons vu, d'aller jusqu'à Rome pour suppléer à cette absence. Contentons-nous de suivre l'Eglise de tous les âges, en reconnaissant un droit de préséance au siége des apôtres, et alors la conduite du roi Lucius devient parfaitement intelligible, sans qu'il soit nécessaire de supposer une lacune dans la succession de l'antique épiscopat anglais, ou de chercher à déprécier les titres des autres prélats européens.

porains mettent toujours l'Eglise de Bretagne sur un pied d'égalité avec les Eglises d'Espagne et de la Gaule.—Lingard, [illegible]

(*Note du tr*[illegible]

CHAPITRE III.

De l'an 192 à 359. — On ignore les événements du siècle qui s'écoule après la mort du roi Lucius. — La persécution religieuse commence sous les empereurs Dioclétien et Maximien. — Premiers martyrs de l'Angleterre. — Conversion de saint Alban. — Sa décapitation et les miracles qui s'opèrent pendant et après cet événement. — Martyre de saint Amphibale, de saint Aaron, de saint Jules, et de deux évêques de Londres. — La paix est rendue à l'Église bretonne sous Constance. — Elle redevient florissante. — L'Angleterre envoie trois de ses évêques au concile d'Arles, tenu en 314. — Elle est représentée au concile de Nicée et à celui de Rimini. — Pauvreté de l'Église bretonne et de ses prélats. — L'hérésie d'Arius se répand en Angleterre.

Après la mort du roi Lucius, nous perdons, pendant près d'une centaine d'années, le cours de l'histoire de l'Eglise d'Angleterre, pour le retrouver ensuite au siècle de saint Alban et de ses compagnons; à partir de cette dernière époque, il devient plus [illegible] ferme jusqu'à l'invasion [illegible]

[illegible]

non interrompue, quoiqu'on en perde les traces, de même aussi nous trouvons dans l'histoire de l'antique Eglise anglaise des passages, tels que le martyre de saint Alban, par exemple, qui constatent la présence d'une foi réelle, quoique latente, dans les siècles qui ont précédé cet événement. La vertu héroïque d'Alban, d'Amphibale, d'Aaron, de Jules et de ce « grand nombre d'autres héros dont les âmes ont été arrachées aux horreurs de l'agonie, au milieu des tortures et des déchirements, pour partager les joies de la cité éternelle [1], » n'était pas un élan sondain d'enthousiasme, ni simplement une heureuse coïncidence, ou un phénomène isolé; mais ces événements avaient leur origine dans des causes qui prenaient plus loin leur source, et qui avaient de larges ramifications : ils jetaient à la fois un lustre sur la période qui les avait préparés et sur celle qui en était témoin.

Notre île paraît d'ailleurs avoir joui d'une tranquillité profonde, lors des premières persécutions qui désolèrent les autres églises dans l'empire romain. Ce n'est que sous le règne de Dioclétien et de son collègue Maximien qu'elle tomba sous le coup de la rage et de la perversité païenne. Le dernier et le plus barbare des massacres qui,

1 Saint Bède, liv. I, ch. 7.

pendant dix ans, inondèrent de sang la chrétienté, pénétra jusqu'en Angleterre, où, selon l'expression de Gildas, « Dieu, qui veut sauver tous les hommes et appelle les pécheurs aussi bien que les justes, se plut à faire éclater sa miséricorde parmi nous, et à raviver par sa bonté la plus brillante des lumières, en nous donnant de saints martyrs. Si les lieux de leur supplice et de leur sépulture n'avaient été ravis aux souvenirs de nos concitoyens, à cause des péchés de la nation, par la lugubre incursion des barbares, ces lieux contribueraient puissamment à inspirer l'ardeur de l'amour divin dans les âmes. Je parle des martyres de saint Alban, de Verulam, d'Aaron et Jules de la ville des Légions (Caerleon-sur-le-Usk), et des autres héros de l'un et l'autre sexe, qui, dans diverses localités, ont tenu pied, dans la bataille du Christ, avec une magnanimité surhumaine[1]. »

L'héroïsme chrétien de ces bienheureux serviteurs et soldats de Jésus-Christ, et spécialement de notre glorieux saint Alban, pourrait fournir le sujet de biographies distinctes. Nous nous bornerons cependant ici à en esquisser les principaux traits.

Saint Alban fut converti à la foi chrétienne par Amphibale, ecclésiastique qu'il avait retiré chez

[1] Saint Gildas, *de Excid. Brit.*, § 10.

lui pour le protéger contre ses persécuteurs. Les autorités, ayant été informées du lieu où Amphibale était caché, firent faire des recherches dans la maison de saint Alban. C'est alors que cet hôte généreux, mettant son manteau militaire, consentit à être arrêté, à la place du prêtre, par les officiers envoyés chez lui. Amené devant son juge, qui assistait à une fête idolâtre, saint Alban fut invité à prendre part au culte païen; sur son refus, on lui fit subir le supplice du fouet, et il fut ensuite décapité. Selon saint Bède, deux miracles s'opérèrent au moment de sa mort. Le premier détermina la conversion d'un nommé Héraclius, qui devait remplir les fonctions d'exécuteur. Une autre personne s'étant présentée pour faire la cruelle opération, elle fut instantanément frappée de cécité, ses yeux étant tombés à terre en même temps que la tête de sa victime.

Plusieurs des spectateurs, suivant Harpsfield, embrassèrent la foi sur le lieu du supplice, à la vue de la constance du saint martyr et des miracles qui accompagnèrent ses souffrances. Ils se mirent à la suite de saint Amphibale, l'hôte et le père spirituel de saint Alban, allèrent dans le pays de Galles, où ils reçurent de ses mains le sacrement de la régénération. Peu après, et pendant la même persécution, saint Amphibale a souffert le martyre à Redbourne, non loin du lieu où saint

Alban avait été exécuté. Saint Aaron et saint Jules furent martyrisés à Caerleon-sur-le-Usk. Il y eut en outre, à la même époque, selon saint Gildas et saint Bède, plusieurs autres martyrs. Les chrétiens qui survécurent se réfugièrent dans des déserts et dans des grottes. La persécution continua pendant sept ans avec une fureur qui ne se ralentit pas. Plusieurs églises furent rasées, tandis que d'autres étaient converties en temples païens. Au nombre des serviteurs de Dieu qui reçurent à cette époque la couronne des martyrs ou des confesseurs, étaient saint Etienne et saint Angule, successivement évêques de Londres.

La paix fut enfin rendue à l'Eglise sous Constance, qui, conjointement avec Galère, assuma la pourpre romaine à l'abdication de Dioclétien et de Maximien. Constance, à qui l'administration de l'Angleterre avait été spécialement confiée[1] durant le règne précédent, continua à la gouverner sous un autre titre et avec une autorité indépendante.

L'Église anglaise sentit bientôt les effets de sa clémence. Les chrétiens sortirent de leurs retraites[2]; on rebâtit les églises; des oratoires furent élevés en l'honneur des martyrs; les fêtes furent

[1] Gibbon, ch. 13.

[2] Saint Gildas, *de Excid. Brit.*, § 18; et saint Bède, *Hist. Eccl.*, liv. I, ch. 8.

rétablies avec les rites solennels du culte, et la voix de l'allégresse et du bonheur se fit de nouveau entendre dans le pays. Constance mourut à York, en l'an 306, quinze mois après avoir hérité de la puissance impériale.

L'Église anglaise fut certainement représentée au concile d'Arles en 314 [1], et quelques auteurs pensent qu'elle le fut aussi à celui de Nicée, onze années après, quoique cela paraisse fort douteux. Les évêques anglais qui prirent part au concile d'Arles furent Eborius, Restitutus et Adelphius. Le premier occupa le siége d'York, et le second celui de Londres. Le siége d'Adelphius est moins connu ; on a pensé que c'était Colchester, ou plutôt Maldon ; mais l'évêque Stillingfleet se prononce en faveur de Caerleon, tandis que d'autres savants écrivains inclinent, avec une grande apparence de raison, pour le siége de Lincoln.

Il fut décidé au concile d'Arles que la fête de Pâques serait observée le même jour dans toutes les parties de l'Église.

Ce canon était dirigé contre les quartodéci-

[1] Cette opinion est aussi partagée par l'historien catholique, le Dr Lingard, qui nous dit dans son *Histoire d'Angleterre :* « Dans l'un des plus anciens conciles d'Occident, celui d'Arles, en 314, nous trouvons les noms de trois évêques bretons : Eborius d'York, Restitutus de Londres et Adelphius de Richborough. »
(Note du traducteur.)

mans répandus en Orient [1]. Il y fut aussi arrêté qu'on dégraderait les ecclésiastiques qui, durant les persécutions, avaient livré aux païens des livres sacrés appartenant aux églises, ou des vases employés au saint sacrifice. On y passa d'autres canons relatifs seulement à la discipline, et les décrets furent envoyés à saint Sylvestre, pape régnant, pour être répandus dans toute l'Église [2].

Au désastreux concile de Rimini, tenu en 359, les évêques anglais furent traîtreusement amenés à signer avec les autres prélats la confession hérétique. On rapporte, à cette occasion, que l'empereur arien Constance offrit aux prélats assemblés de leur donner le logement et l'entretien aux frais de l'Empire; mais aucun d'eux n'accepta cette offre suspecte, à l'exception des trois évêques anglais, qui, trop pauvres pour se suffire à eux-mêmes et trop indépendants pour se mettre à la charge des autres évêques, acceptèrent la proposition de l'empereur, et furent en conséquence pourvus aux frais du budget impérial.

[1] La question relative à l'observation de la fête de Pâques, qui fut soulevée plus tard en Angleterre, et dont il sera fait mention ailleurs, paraît avoir été d'une moindre importance.

[2] Voici les paroles dont on se servit en s'adressant au pape : « Placuit etiam antequam a te, qui majores diœceses « tenes, per te potissimum omnibus insinuari. »

CHAPITRE IV.

De 359 à 520. — L'hérésie pélagienne commence à se répandre en 425. — Les évêques bretons sollicitent le secours des évêques de la France. — Saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, partent pour la Bretagne avec la sanction du souverain pontife. — Incidents de leur voyage. — Leur arrivée et le succès de leur prédication. — Conférence de Verulam. — Défaite des hérétiques. — Miracles de saint Germain. — Les deux évêques se rendent à la tombe de saint Alban. — Les Bretons implorent le secours des deux prélats contre les Saxons. — Saint Germain et saint Loup se rendent au camp militaire et y opèrent de nombreuses conversions. — Saint Germain se met à la tête des troupes et remporte une éclatante victoire sans faire verser une seule goutte de sang. — Retour des deux évêques en France. — En 446, saint Germain, âgé de soixante-dix ans, va de nouveau combattre l'hérésie en Bretagne. — Il est accompagné de Sévère, archevêque de Trèves. — Succès de leur mission. — Usages de l'Église bretonne au cinquième siècle.

L'invasion de l'hérésie pélagienne porta un coup terrible à l'Eglise d'Angleterre. Quelques historiens ont conclu des paroles de saint Bède, que Pélage lui-même, après sa condamnation à Rome, revint en Angleterre, d'où il était origi-

naire, et qu'il empoisonna l'Église de ses funestes doctrines. Il paraît cependant que l'auteur immédiat de leur propagation ne fut pas Pélage, mais Agricola, fils de l'évêque Séverin [1], qui avait embrassé l'hérésie.

Cet Agricola arriva de la Gaule en Angleterre vers l'an 425, et, secondé de plusieurs autres personnes [2], il entreprit son œuvre de corruption. Cette tentative eut, à ce qu'il paraît, un grand succès dans plusieurs parties de l'île, et les évêques bretons résolurent d'exposer leurs chagrins à leurs frères des Gaules, en vue de solliciter leur secours.

Les besoins spirituels de la Bretagne attiraient, à cette époque, l'attention du pape saint Célestin, qui, peu auparavant, avait envoyé saint Patrice et saint Pallade en Irlande et dans les parties septentrionales de la Bretagne.

En apprenant par Pallade les dangers que les progrès du pélagianisme faisaient courir aux provinces méridionales de l'île, le saint pontife ne se montra pas moins empressé d'arrêter le développement du levain hérétique, qu'il l'avait été d'arracher les habitants païens de l'Angleterre à l'idolâtrie et à ses superstitions. On croit, sur l'au-

[1] Saint Bède, l. I, c. 17.
[2] Voir Stillingfleet, *Orig. Brit.*, c. 4.

torité d'un historien contemporain, que saint Célestin consulta les évêques des Gaules sur l'état de l'Église bretonne, et qu'il sanctionna le choix de saint Germain, évêque d'Auxerre, envoyé à son secours [1]. Saint Germain fut unanimement élu pour cette mission importante, dans un concile convoqué en France après la réception des lettres des évêques bretons, et il ne tarda pas à partir, accompagné de saint Loup, évêque de Troyes [2].

Ces deux saints prélats s'embarquèrent dans la saison d'hiver, et ils furent surpris en mer par une violente tempête, soulevée, dit un historien religieux, par la malice des mauvais esprits, afin d'entraver les poursuites des pieux missionnaires. Tous les efforts pour sauver le navire parurent vains; il ne restait plus d'autre ressource que la prière. Il paraît qu'au moment du plus grand danger saint Germain était endormi. Quand chacun eut pris son parti, en voyant que rien ne pouvait être sauvé, saint Loup et l'équipage s'adressèrent au vieil évêque, en sollicitant son intercession. Saint Germain se leva, trempa ses mains dans l'eau bé-

[1] « Agricola Pelagianus, Severiani episcopi Pelagiani filius, Ecclesias Britanniæ dogmatis sui insinuatione corrupit. Sed ad actionem Palladii diaconi papa Cœlestinus Germanum Antissiodorensem episcopum vice sua mittit, et disturbatis hæreticis, Britannos ad catholicam fidem redigit. » Prosper, *Chronicon.*

[2] Saint Bède, l. I, c. 17.

nite [1], et fit une aspersion sur les vagues au nom de l'adorable Trinité, invitant toutes les personnes du bord à s'unir à lui. A l'instant même chacun tomba à genoux, et une prière s'éleva au ciel d'une voix unanime. Les nuages se dissipèrent aussitôt, et la mer devint calme ; un vent propice favorisa le voyage, et peu après le navire entrait sain et sauf dans un port breton.

Une foule considérable se porta au-devant des évêques à leur débarquement, et l'île entière fut bientôt remplie du bruit de leurs prédications, de leurs miracles et de leur sainteté. Il était d'usage, à cette époque de l'Eglise, dans des circonstances urgentes (telles, par exemple, que la propagation de l'idolâtrie et de l'hérésie), de proclamer la vérité divine non-seulement dans les églises, mais au milieu des champs et sur les grandes routes. Cet usage n'offre rien d'irrégulier, si ce n'est d'être adopté (ainsi que cela se pratique généralement dans les pays protestants) sans nécessité, sans autorité, et souvent contre l'autorité même.

Dans le cas dont nous parlons ici, la nécessité était urgente, et comme les prédicateurs étaient des évêques agissant avec la sanction du pape, il était impossible de les accuser d'insubordination. En tant que le succès peut être regardé comme le

[1] Une autre version dit dans l'*huile*. Constantius, § 46.

criterium d'une bonne prédication, celui obtenu par saint Germain et saint Loup fut de premier ordre, car partout leur parole raffermit les catholiques dans leur croyance, et arracha des sentiers de l'erreur ceux qui y étaient égarés. Le peuple regarda ces étrangers extraordinaires comme des apôtres, tant le témoignage qu'ils rendaient à Dieu était glorieux, tant leurs manières étaient gracieuses, et l'autorité avec laquelle ils parlaient convaincante. Leur science donnait du poids à ce qu'ils disaient, et leur sainteté y ajoutait la persuasion ; à tel point que la Bretagne fut amenée avec une incroyable rapidité à la doctrine qu'ils prêchaient.

Par suite, les ennemis hérétiques de la grâce divine paraissaient tourmentés de voir arriver leurs derniers jours. Ils s'éloignèrent d'abord des regards du public pour pleurer en secret la perte de leur influence et l'abandon où les laissaient leurs partisans; puis tout à coup, poussés par le désespoir, ils résolurent d'inviter les catholiques à une discussion publique. Le lieu du rendez-vous fut Verulam, où peu auparavant saint Alban avait gagné la couronne du martyre, et qui fut plus tard appelé de son nom. Ce lieu sacré allait devenir la scène d'une nouvelle victoire, dans laquelle les ennemis de la croix de J.-C. devaient être vaincus, non silencieusement par la patience, mais

ouvertement et publiquement comme par la voix du ciel. Quand le moment de la réunion fut arrivé, on vit les hérétiques s'avancer accompagnés d'une nombreuse suite de personnes richement vêtues (leur succès avait été principalement parmi les grands). Ils désiraient évidemment faire un somptueux étalage; ils sentaient que leur popularité était allée en déclinant depuis le moment où saint Loup et saint Germain avaient mis le pied en Angleterre; ils cherchaient à rallier toutes leurs forces, et à se montrer sous leur plus belle apparence, afin de prouver au public qu'ils n'étaient pas découragés. Les hérétiques ne paraissaient pas être arrivés tout d'abord à cette détermination; mais ils se décidèrent enfin à adopter le parti le plus éclatant, quoique aussi le plus aventureux.

Une foule immense était assemblée au lieu du rendez-vous. Il y avait là un grand nombre de femmes, d'enfants et d'hommes, qui tous se considéraient non-seulement comme parties intéressées dans le dénoûment de la conférence, mais comme étant en quelque sorte les arbitres du procès. Il y eut, ainsi qu'on peut le supposer, une différence bien marquée dans l'esprit que les deux partis apportèrent dans la lutte, et cette différence était indiquée par l'apparence qu'ils présentaient aux yeux.

Saint Bède observe qu'autant la foi divine est

éloignée de la présomption humaine, et la piété solide de l'ostentation hautaine et bruyante, autant les partisans de Pélage différaient des disciples de Jésus-Christ.

Ce dut être, en vérité, un spectacle bien remarquable, et, dans l'état avancé où se trouve chez nous l'art chrétien, serait-ce trop d'espérer que la conférence de Verulàm pourra être choisie un jour comme sujet d'un grand tableau d'histoire ecclésiastique nationale? Le lecteur aura peut-être déjà établi la comparaison ou le contraste entre le tableau que nous essayons d'offrir à ses regards, et la scène à laquelle le prophète Elie prend une si grande part. Ce n'était pas ici, comme alors, une question entre Dieu et Baal, mais pourrait-on dire avec certitude que ce n'était pas une lutte entre le Christ et l'Antechrist? Car une personne religieuse n'oserait guère nier que le pelagianisme ne fût au moins une forme palpable de la puissance qui s'élève contre Dieu. Mais continuons. Les pélagiens, d'un commun accord, parlèrent les premiers, et il fut bientôt évident qu'ils avaient fort peu de chose à dire en défense de leurs principes. Pourtant ils se justifièrent longuement, jusqu'à fatiguer l'assemblée par la pompe de leur débit et le vide de leurs paroles. L'Ecriture fut leur unique étendard; on ne pouvait soutenir avee moins de chances de succès la thèse que l'homme tombé

peut trouver en lui la source du bien. Ils se turent enfin, et les évêques se levèrent l'un après l'autre pour répliquer.

Les ressources d'élocution de saint Germain surprirent ses antagonistes aussi bien que son auditoire. Il avait étudié à Rome l'éloquence et le droit civil, et dans sa jeunesse il avait plaidé dans les cours de justice.

Les preuves de la doctrine catholique qu'il tira de l'Ecriture sainte furent accablantes; sa science et sa vaste érudition lui permirent de les fortifier d'arguments d'une sagesse vraiment divine, et il les justifia ensuite par le témoignage des autorités ecclésiastiques. Les orateurs catholiques n'hésitèrent pas d'avancer des assertions qui, en allant droit au but, blessaient profondément leurs adversaires[1], tant la puissance de leur cause était grande, tant les témoignages qui militaient en faveur des preuves qu'ils avançaient étaient nombreux.

Les hérétiques furent battus de la manière la plus complète. Le peuple en exprima sa joie par de vives acclamations, et il ne fallut rien moins que la présence des vénérables évêques, la sainteté du lieu et la solennité des circonstances, pour l'empêcher de porter des mains violentes sur les vaincus.

[1] *Assertiones molestissimas.* Saint Bède, l. 1, c. 17.

A la fin de la conférence, un tribun se présenta avec sa femme devant les deux évêques, sollicitant leurs prières en faveur d'une petite fille aveugle, qui était âgée de dix ans.

Les évêques, dans le but de convaincre leurs antagonistes de leur propre aveu, engagèrent le tribun à s'adresser aux pélagiens; mais ceux-ci, abattus et découragés, lui conseillèrent de recourir à l'intervention des évêques.

Les prélats ne les laissèrent pas solliciter plus longtemps; ils firent ensemble une courte prière, et saint Germain invoqua solennellement la sainte Trinité. Il prit en même temps un petit reliquaire qu'il portait sur lui, l'appliqua, en présence de la foule, sur les yeux de la jeune fille, qui recouvra immédiatement la vue.

Nous trouvons dans l'Ancien Testament un miracle encore plus surprenant, opéré par le contact des reliques d'un saint. D'ailleurs, qui oserait nier que la réfutation de Pélage ne fût une cause suffisante pour assurer l'intervention spéciale de la puissance divine? A ce sujet, la conduite la plus sûre et la plus religieuse à suivre, c'est de laisser à Dieu le soin de déterminer les circonstances qui demandent son intervention surnaturelle. Dans l'exemple actuel, le miracle paraît avoir complétement rempli son but (si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant d'un si saint événement). On le considéra, au moins

dans le moment, comme un argument plus concluant de la question débattue entre les catholiques et les hérétiques, que le résultat même de la discussion qui l'avait précédé. Après cet événement, continue le saint historien, toute sympathie pour le pélagianisme s'éteignit dans les cœurs, et la doctrine des évêques fut adoptée avec empressement et d'une manière universelle.

Avant de quitter les environs de Verulam, les prélats allèrent visiter la tombe de saint Alban. Dès qu'ils y furent arrivés, saint Germain adressa au ciel une courte prière; il demanda ensuite aux assistants d'ouvrir la tombe, et il y déposa les précieuses reliques des apôtres et des martyrs qu'il portait avec lui, regardant comme une chose convenable, suivant l'historien, que les os des saints des diverses parties du monde, arrivés aux cieux par les mêmes mérites, reposent dans un sanctuaire commun. Après avoir disposé convenablement ces inestimables trésors, saint Germain recueillit quelques débris de terre portant les traces du sang de saint Alban; il les emporta à Auxerre, où il bâtit une église en l'honneur du saint, et y déposa ses reliques près de l'autel.

Nous avons donné à l'histoire de saint Germain plus de développements que ne semblait le demander cette esquisse, et cependant la prodigieuse réforme opérée en Angleterre par l'intercession

et sous la direction de ce grand prélat, est un incident de l'histoire ecclésiastique de ce pays beaucoup trop important pour qu'on pût passer dessus légèrement. Il était difficile d'en donner une idée exacte sans s'arrêter un peu longuement à l'histoire personnelle du Saint qui en fut le héros.

Avant de quitter l'Angleterre, saint Germain fut appelé à prendre part à tous les événements qui s'y passèrent postérieurement à la conférence de Verulam.

Quelques années avant l'arrivée de Hengist et d'Horsa, en 449, les Saxons, habitant les côtes situées entre le Danemark et le Rhin, avaient coutume de faire des descentes sur notre île, et tandis que les deux évêques des Gaules se trouvaient en Bretagne, les Saxons se joignirent aux Pictes, qui habitaient nos provinces septentrionales, pour attaquer les provinces du midi. La renommée des saints évêques était déjà si grande parmi les Bretons, qu'on implora de suite leur protection contre le nouvel ennemi. Ils se rendirent en conséquence sur le théâtre de l'action, où leur présence inspira une telle confiance, qu'elle produisit l'effet d'un puissant renforcement de troupes qui serait arrivé d'une manière inattendue. Les saints s'occupèrent, durant leur séjour au camp, à convertir ceux des soldats qui étaient encore idolâtres, et à réformer la vie et les manières

de ceux qui professaient la foi chrétienne. C'était l'époque du carême, et il fut adressé aux saints évêques un nombre considérable de demandes pour recevoir le sacrement de baptême à la fête de Pâques. Les soldats, aidés des deux évêques, improvisèrent dans le camp une chapelle formée de branches vertes qu'ils entrelacèrent; c'est dans ce sanctuaire que les catéchumènes furent reçus, et qu'on célébra avec une grande dévotion la solennité de Pâques.

L'armée marcha au combat fraîchement régénérée par les eaux du baptême, forte d'une puissance cachée, quoiqu'en apparence faible en nombre et en ressources. Nous avons déjà vu comment la première éducation de saint Germain l'avait favorisé dans une circonstance antérieure; nous le retrouvons encore tournant à profit l'expérience d'autres temps. Dans sa jeunesse, il avait rempli, sous l'empereur Honorius, la charge de duc commandant en chef de sa province; saint Germain était encore dans la fleur de la jeunesse quand les circonstances le firent entrer dans cette carrière. Sur la nouvelle que les armées réunies des Pictes et des Saxons approchaient, il prit la résolution de se placer à la tête des forces bretonnes. Ayant conduit les troupes dans un défilé étroit, il donna aux soldats l'ordre de répéter après lui, tous ensemble et à haute voix,

le mot dont il allait donner le signal. A mesure que les Saxons approchaient, pleins de confiance et sûrs de la victoire, les saints évêques prononcèrent trois fois le mot Alleluia, qui fut immédiatement répété par l'armée entière, et chanté en chœurs universels. Le bruit en retentit aussitôt et fut renvoyé par l'écho des montagnes avec une telle force, que les rochers et les cieux eux-mêmes semblèrent en être ébranlés. Les barbares, supposant qu'un cri si bruyant ne pouvait venir que d'une immense réunion d'hommes, mirent bas les armes, et prirent la fuite dans toutes les directions. Plusieurs se noyèrent en essayant de traverser une rivière qui interceptait leur retraite. Les Anglais demeurèrent spectateurs tranquilles de cette scène étrange; maîtres du terrain abandonné sans combat, et ayant remporté une victoire sans effusion de sang. Les évêques se réjouirent surtout de ce que les nouveaux convertis avaient pu sauver leur pays, sans même exposer la douceur et la charité qui convient à des chrétiens; tous paraissaient sentir que la foi et la prière sont les armes les plus utiles; que les saints et les anges sont les plus puissants des alliés.

On dit que la scène de ce mémorable événement était remarquable par la beauté pittoresque de sa situation, voisine de Mold dans le Flint-

shire; on l'appelle encore le *Champ de bataille des Allemands*. Les saints évêques, après avoir ainsi délivré l'Angleterre du double fléau de la guerre et de l'hérésie, retournèrent chez eux accompagnés, dit l'historien, des bénédictions de saint Alban. Après un heureux voyage (circonstance qui, dans ces temps religieux, et surtout en l'absence de l'art nautique, était toujours regardée comme une preuve particulière de la faveur divine), ils furent rendus aux désirs impatients et aux ardentes prières de leurs troupeaux.

Quelques années plus tard, probablement en 446 ou 447, des symptômes de l'erreur pélagienne commencèrent de nouveau à se manifester, et le clergé breton décida unanimement de recourir encore à l'intervention puissante de saint Germain. Quoique le zélé prélat eût alors près de soixante-dix ans, il acquiesça sans hésiter à cette prière, et choisit, pour le seconder, Sévère, archevêque de Trèves, prélat d'une grande sainteté et disciple de saint Loup, son premier compagnon. Saint Germain reparut pour la seconde fois sur les côtes de l'Angleterre. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il reçut la visite d'Elafius, personnage notable de l'île, qui amenait avec lui son fils à la fleur de l'âge, mais frappé d'une grave maladie; cet enfant avait les nerfs d'une jambe para-[illegible] et les chairs desséchées de manière à ne

pouvoir pas mettre le pied à terre. Saint Germain le fit asseoir, et, en appliquant la main sur la jambe malade, il le guérit instantanément. Ce miracle, comme celui opéré à son premier voyage, produisit soudainement une immense sensation, et disposa tous les assistants en faveur de l'évêque. Saint Germain et son compagnon eurent la consolation de trouver que le corps de l'Église britannique était encore ferme dans la foi. L'erreur avait fait comparativement peu de progrès. Par de sages conseils adressés aux chancelants, et des mesures énergiques prises contre les auteurs du mal, qui d'une voix unanime furent bannis de l'île, l'hérésie fut de nouveau extirpée. Comme sécurité contre sa renaissance, saint Germain établit des écoles en divers endroits, et deux surtout dans les Galles méridionales, qu'il confia aux soins de saint Iltute et de saint Dubrice. Au nombre des disciples du premier étaient saint Gildas l'historien, saint Malo, et saint Daniel, qui fut plus tard évêque de Bangor. La célèbre école de Bencor, dans le Flintshire, dont il sera parlé dans la suite, était aussi un des fruits du zèle de saint Germain. C'est avec raison que ce pieux évêque a été quelquefois regardé comme le second apôtre de l'Angleterre.

On sera peut-être curieux d'avoir quelques détails sur l'Eglise anglaise du temps de saint Germain, et il est peut-être important de montrer

la grande antiquité de certaines coutumes ecclésiastiques, dont l'origine est souvent reportée à une époque postérieure.

Un des signes caractéristiques de l'Eglise anglaise, au cinquième siècle, était l'honneur insigne que l'on professait pour les sanctuaires et les cérémonies de la religion. Chaque fois que les fidèles rencontraient un prêtre, ils s'inclinaient devant lui en demandant sa bénédiction. Les églises et les objets du culte divin, tels que cloches, missels et vêtements, excitaient des marques de respect. Nous avons eu occasion de signaler plus d'un exemple frappant de la dévotion qu'inspiraient les reliques des saints. La croix était aussi un objet de vénération particulière. L'administration de la confirmation était toujours accompagnée de l'usage du saint chrême. On faisait en commun des pénitences, et celle de toutes la plus populaire et la plus approuvée, était le pèlerinage de Rome.

A ces grands traits ordinaires et familiers à l'Église catholique, s'en joignaient quelques-uns qui avaient un caractère plus ou moins national. Ainsi, on rapporte que personne ne mangeait d'un pain sans en réserver un morceau pour les pauvres. En vue de tout faire à la gloire de Dieu, il était d'usage de s'asseoir toujours trois personnes ensemble pour prendre les

repas, en commémoration de la sainte Trinité. Les pénitences, et spécialement les pèlerinages à Rome, étaient accompagnés de l'offrande de dîmes, dont les deux tiers étaient donnés à l'église où le pénitent avait été baptisé, et le restant à l'évêque du diocèse.

Après le second retour de saint Germain en France, les Anglais continuèrent à souffrir des incursions de leurs voisins du nord, les Écossais et les Pictes, jusqu'à ce que, menacés d'être complétement subjugués, ils envoyassent inviter les Saxons à venir à leur secours.

Rien n'est plus affligeant que le tableau tracé par l'historien saint Gildas, qui était Anglais, de l'état moral de ses compatriotes à cette époque. La paix et l'abondance dont fut suivie la famine qui avait désolé le pays durant la lutte contre les Pictes et les Écossais, engendrèrent la plus affreuse sensualité et une entière corruption des principes. Le caractère national fut menacé d'une démoralisation complète. « Ce qu'il y avait de pire, dit « l'historien, après avoir énuméré ces malheurs, « c'était de trouver dans les cœurs la haine de la « vérité et de ses défenseurs, l'amour du mensonge et de ses fauteurs, la préférence du mal au « bien; de voir rendre hommage au vice à la place « de la vertu; de voir rechercher les ténèbres au « lieu de la clarté, et accepter Satan comme ange

« de lumière. Les rois étaient oints[1] sans aucune « allusion à la Divinité, mais seulement à cause « de leur cruauté. Ils étaient bientôt après mis à « mort par ceux mêmes qui les avaient élevés et qui « désiraient les remplacer par un tyran plus cruel « encore. Si quelqu'un d'eux se trouvait être par « hasard d'inclination plus douce que les autres, ou « avait plus d'égards pour la vérité, on le regardait « comme l'ennemi de son pays, et il devenait un « objet de haine universelle. Les choses agréables « ou désagréables à Dieu étaient également esti- « mées, ou plutôt on attachait aux dernières une « plus haute valeur. Bref, l'avertissement donné « autrefois par le Prophète à l'ancien peuple de « Dieu aurait bien pu s'adresser à ce pays : *Mes « enfants, vous avez oublié la loi de Dieu et « excité la colère du saint roi d'Israël..... « Toute la tête est malade, et le cœur est dé- « faillant*, etc.[2]. »

Cette corruption générale des mœurs ne se bornait pas aux laïques : « le troupeau du Seigneur et « les pasteurs qui auraient dû servir d'exem- « ple au peuple, étaient plongés dans le désordre « et déchirés par des animosités réciproques. » Détournant les yeux de ce déplorable tableau, que

1 Ceci montre la grande antiquité de cette pratique en Bretagne.

2 *Isa.*, I, 3, 5 ; saint Gildas, *de Excid. Brit.*, § 21.

l'historien pousse plus loin encore, il est consolant de consulter les martyrologes de l'époque, car ils prouvent qu'il y avait encore des flambeaux brillant au milieu de ces ténèbres. Le siècle qui suit le dernier départ de saint Germain a produit les grands noms de saint Daniel, saint David, saint Dubrice, saint Theliau, saint Paterne, dans les Galles; saint Kentigern dans le nord de l'Angleterre; sainte Ursule et ses compagnes, originaires de Bretagne, et martyres dans l'Armorique; sainte Sophie martyre, sainte Keyna vierge, saint Gundle ermite, son fils saint Cadoc, saint Tathai, saint Dogmael, saint Gildas Albanius, et plusieurs autres. Les cinquième et sixième siècles peuvent être regardés comme l'âge d'or de notre Église, qui était à la fois la mère de tant de saints et la protectrice de la foi contre l'erreur. Au commencement du sixième siècle, l'hérésie pélagienne fit une nouvelle irruption. Un synode fut alors convoqué à Bréfi dans le Cardiganshire, sous la présidence de saint David. L'assemblée prononça des décrets orthodoxes dont le texte a été entièrement perdu avec les autres documents de l'époque. Ce synode eut lieu vers l'an 519 de Notre-Seigneur.

Au nombre des incidents soulevés à cette période intéressante de l'histoire ecclésiastique, se trouve la question relative à la consécration de

saint Kentigern. Son souvenir a survécu à la perte des documents, et presque aussi à celle des traditions. On viola, sous plusieurs rapports, dans les cérémonies du sacre, les lois canoniques. D'abord le nouvel évêque n'avait pas atteint l'âge exigé, car il n'avait alors que vingt-cinq ans; ensuite il avait été consacré par un seul évêque, et enfin le consentement du métropolitain n'avait pas été demandé. Ces déviations de la pratique établie dans les églises occidentales, ont amené les uns à penser que la primitive Eglise de Bretagne avait reçu sa discipline et ses doctrines non de Rome, mais de l'Orient. Cette opinion se trouve d'abord en contradiction avec les faits que nous avons analysés; puis elle n'acquiert pas un grand poids du fait de la consécration de saint Kentigern. Les irrégularités de sa consécration étaient certainement aussi peu en harmonie avec la pratique et les règles de l'Orient qu'avec celles de l'Occident. On ne saurait les attribuer à des précédents; mais on peut penser qu'elles eurent lieu contrairement à tout usage, et qu'elles furent la conséquence de l'état de bouleversement où se trouvait l'Angleterre, état qui empêchait la libre communication entre les diverses parties de l'Église nationale. De là, à ce qu'il paraîtrait, l'impossibilité d'obtenir en temps opportun, soit le consentement du métropolitain, soit le concours d'autres évê-

ques. On dit que les détails de la consécration de saint Kentigern furent soumis plus tard à saint Grégoire le Grand, qui dispensa, vu les circonstances, des formes canoniques. Vers le même temps, il semble s'être glissé dans l'Eglise anglaise une pratique particulière relative à la manière d'observer la fête de Pâques. Il ne paraît pas cependant que l'on ait jamais commis la faute de célébrer cette fête, selon l'usage d'Orient, même un jour de la semaine; mais seulement on ne tenait pas, comme dans le reste de l'Occident, à éviter le 14 du mois, alors même qu'il se trouvait un jour de dimanche. Déjà, à Arles, où trois évêques bretons étaient présents, et onze années plus tard, à Nicée, où l'on pense que l'Eglise anglaise fut aussi représentée, les catholiques, par opposition à l'usage des quartodécimans, avaient formellement sanctionné la pratique occidentale, et l'Eglise anglaise s'était engagée à la suivre. Il paraîtrait, par une lettre de l'empereur Constantin, écrite l'année même du concile de Nicée, que l'engagement avait été fidèlement rempli [1]. Toute la question, observe M. Alb. Butler, n'offre quelque intérêt que comme fait historique. Deux raisons cependant nous engageaient à en faire mention dans cette esquisse : la première, c'est la lumière

[1] Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, III, 19.

que cet incident, joint à l'ordination de saint Kentigern, semble jeter sur la situation de l'Eglise anglaise de cette époque; la seconde, l'importance du sujet dans la controverse qui eut lieu plus tard entre saint Augustin de Cantorbéry et les évêques bretons. Les Écossais et les Bretons s'accordèrent enfin, en 664, par l'intervention de saint Wilfred, à accepter l'usage catholique de célébrer la Pâques [1].

[1] *Vie des saints* de Butler. 12 Oct.

CHAPITRE V.

Origine des nations barbares qui envahissent la Bretagne. — L'Église bretonne. — Fuite des chrétiens. — La primatie de Londres passe au siége de Cantorbéry. — Dégénération et douleurs de l'Église. — Les saints de l'Angleterre au vi[e] siècle. — Les desseins de la miséricorde divine se marquent dans les événements. — Prédisposition du caractère saxon à faire de dignes enfants de l'Église. — De l'an 448 à 586.

Le cours de notre récit exige que nous nous occupions des nations barbares que Dieu suscita pour punir les anciens Bretons, et devenir en temps opportun les instruments de sa grâce.

Les Saxons paraissent avoir été, dans l'origine, des Gètes [1] ou des Goths qui passèrent de la Suède en Allemagne, sous la conduite d'Odin ou Woden, leur chef militaire, honoré plus tard parmi eux comme leur divinité tutélaire. Les Angles étaient probablement une tribu des Cimbres, et les Jutes,

[1] Peuple de Thrace. (*Note du traducteur.*)

comme les Saxons, descendaient des Gètes, ainsi que leur nom paraît l'indiquer.

Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, ces tribus étaient obscures et insignifiantes, mais au commencement du quatrième, elles formaient une nation importante et populeuse. L'arrivée de quelques Francs sur les côtes de l'île des Bataves [1] les décida à tenter leur fortune sur les mers; ils avaient abordé plusieurs fois les rives de la Bretagne en face des Bretons, qui apprirent ainsi à connaître leur caractère hardi et entreprenant, et les invitèrent plus tard à les assister contre les Ecossais et les Pictes. La conséquence de cette imprudente invitation est bien connue; elle rappelle la vieille fable du cheval qui trouva un maître lorsqu'il croyait rencontrer un ami. Les malheureux Bretons découvrirent trop tard qu'ils avaient, sous le masque d'alliés, rempli leur pays d'ennemis. Après plusieurs années d'inutiles résistances, durant lesquelles les envahisseurs arrivaient dans le pays en nombre toujours croissant, les indigènes furent obligés de se rendre ou de fuir. La majeure partie devint esclave des vainqueurs; quelques-uns émigrèrent sur les côtes amies de la Bretagne française, où s'était établie, depuis le quatrième siècle, une colonie bretonne; d'autres se

[1] La Hollande, autrefois *Batavia*. (*Note du traducteur.*)

retirèrent dans le pays de Cornwall; tandis que le reste se réfugia, avec les principaux ecclésiastiques, derrière les montagnes du pays de Galles, qui formaient à cette époque la partie la plus religieuse de l'île. Les sympathies de ses populations et sa situation géographique en faisaient certainement l'asile le plus convenable d'une église exilée.

Au moment où le sol de l'Angleterre fut enfin cédé aux vainqueurs, le siége de Londres était occupé par Théon, et celui d'York par Thadioc. Ces deux prélats se décidèrent à fuir avec leurs troupeaux. Après avoir soigneusement réuni les vases sacrés qu'ils purent sauver de la fureur des idolâtres, et les précieuses reliques des saints, ils partirent pour le pays de Galles en 586.

A leur arrivée, ils déposèrent respectueusement ces reliques sacrées dans des tombeaux creusés pour cet objet. Théon fut le dernier archevêque de Londres, la primatie de l'Eglise nationale ayant été après lui transférée à Cantorbéry. Le successeur de Thadioc à l'archevêché d'York fut saint Paulin, un des compagnons de saint Augustin.

Nonobstant la misérable corruption du clergé et du peuple d'Angleterre, il est évident que les barbares y trouvèrent encore plus que le nom et l'ombre d'une Eglise contre qui diriger leur rage. Il suffit, pour s'en convaincre, de nommer les saints originaires d'Angleterre ou y habitant, qui furent

l'ornement de l'Eglise du sixième siècle. Parmi eux, nous trouvons (outre ceux qui appartiennent proprement au pays de Galles) saint Winwaloe, saint Petroc, saint Hélier, les deux premiers, respectivement abbés dans la Bretagne française et le Cornwall, et le dernier martyr à Jersey. Et même, à la fin du sixième siècle, la Bretagne française donnait une éclatante preuve de la puissance de la croix dans saint Gudwall ou Gurwall, qui, avant son émigration, avait été supérieur d'une maison religieuse de grande réputation dans le Devonshire. Il est clair, d'après les récits de saint Bède, que l'Angleterre fut inondée du sang des martyrs pendant la marche victorieuse des armes saxonnes [1]. « Les prêtres, dit-il, étaient partout massacrés au pied des autels. Au mépris de tout respect pour les dignitaires de l'Eglise, les évêques et leurs troupeaux étaient pourchassés par le fer et le feu, sans qu'il se trouvât quelqu'un pour ensevelir leurs cadavres morcelés [2]. »

Saint Bède semble faire allusion aux paroles du psalmiste : *Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam polluerunt templum sanctum tuum... Posuerunt morticina servorum tuorum, escas volatilibus cœli, carnes sanctorum tuorum*

[1] Voir la page 3.
[2] Saint Bède, l. I, c 15.

bestiis terræ. Effuderunt sanguinem eorum, tanquam aquam in circuitu Jerusalem; et non erat qui sepeliret. Facti sumus opprobrium vicinis nostris, subsannatio et illusio his qui in circuitu nostro sunt[1].

Et cependant, s'il y eut jamais un exemple où les calamités d'une nation parurent un juste jugement contre le crime, et où le châtiment du Tout-Puissant, quoique terrible, ait été visiblement empreint de miséricorde, c'est certainement celui de la conquête de l'Angleterre par les Saxons. Les deux saints historiens qui ont décrit l'invasion la représentent comme une justice[2]. Nous qui sommes venus longtemps après, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître la main de la bonté divine dans l'événement qui renversa un temple, afin d'en élever à sa place un autre plus beau et plus glorieux.

Avant l'invasion saxonne, l'Angleterre fut plus célèbre comme foyer de doctrines nouvelles et étranges[3] que comme l'*Ile des Saints*. Du moins, les saints noms qui se sont plus profondément gravés dans la mémoire, et que

1 *Ps.* LXXVIII, 1-4.

2 Saint Gildas, § 24; saint Bède, l. I, c. 14.

3 « Omnis se lues hæreseos cujusque, insulæ, novi semper aliquid audire gaudenti, et nihil certi firmiter obtinenti, infudit. » Saint Bède, l. I, c. 8.

l'on entend plus souvent répéter par la postérité : les rois vierges et les grands archevêques, qui sont la gloire spéciale de l'Angleterre, n'appartiennent pas à l'Eglise bretonne, mais à l'Eglise anglaise proprement dite. Ne semblerait-il pas, dans les conseils de la divine Providence, que le renouvellement de population dont l'invasion saxonne a été suivie, ait eu quelque rapport mystérieux avec les destinées de l'Eglise d'Angleterre? Les matériaux de la vieille maison furent laissés de côté comme impropres à une construction nouvelle, et une carrière neuve fut ouverte, d'où l'on tira des pierres d'un aspect grossier, mais en réalité plus propres à l'usage que le maître en voulait faire. En disant cela, nous ne prétendons pas mettre en question la vertu toute-puissante de transformation qui appartient à la grâce divine; nous voulons dire seulement que son opération laisse intactes les distinctions de caractère national et individuel, manifestant, si l'on peut parler ainsi, une harmonie plus parfaite au milieu des combinaisons d'éléments divers de douceur et de puissance. Dans les traits distinctifs du caractère saxon, tels qu'un témoin impartial, l'historien Tacite, nous les a tracés, l'œil chrétien peut découvrir le germe des fécondes espérances que réalisa plus tard chez ce peuple la puissance de l'Eglise chrétienne.

Il serait à la fois intéressant et instructif de faire ressortir des audacieuses bravades de ces féroces tribus guerrières, leur prédisposition à l'esprit de martyr, et leur sentiment de respect pour les choses sacrées, de la manière dont ils redoutaient les souillures dans les cérémonies [1]. On pourrait ainsi découvrir leur aptitude aux impressions profondes de crainte et de mystère, dans l'estime superstitieuse dont ils entouraient la femme [2] et surtout les grâces charmantes de la sainteté virginale et de la chasteté dans le mariage. Cette dernière vertu n'a brillé nulle part d'un plus vif éclat que sur le sol britannique, par les honneurs rendus à la continence, et par la haute idée (si remarquable chez des païens) des obligations du lien conjugal [3].

Et encore, au fond des vices mêmes qui prévalaient dans les tribus allemandes, on pouvait apercevoir les éléments d'un caractère que l'Eglise

[1] « Scutum reliquisse, præcipuum flagitium, nec aut sacris adesse, aut consilium inire, ignominioso fas. » Tac., *de Mor. Germ.*, VI.

[2] « Inesse quinetiam feminis sanctum aliquid et providum putant, » etc. *Ib.*, VIII.

[3] « Severa illic matrimonia; soli barbarorum singulis uxoribus contenti sunt... Ne se mulier extra virtutum cogitationes, extraque bellorum casus putet, ipsis incipientis matrimonii auspiciis admonetur, venire se laborum periculorumque sociam, » etc. *Ib.*, XIX.

catholique, avec ses ardentes dévotions, ses entreprises chevaleresques, ses cérémonies magnifiques, ses solennités merveilleuses et saisissantes, a reçu de Dieu la mission particulière de redresser, de perfectionner et de sanctifier. Ces vices nationaux tenaient plus à un besoin d'émotion [1] qu'au désir de jouissances sensuelles.

Telles sont, d'après une plume païenne, les marques distinctives du caractère à qui la grâce divine devait donner plus tard ces formes variées, mais si nobles et si belles, de sainteté, pour lesquelles l'Eglise d'Angleterre fut jadis proverbiale parmi les nations chrétiennes.

Parlons maintenant des instruments auxquels fut confié l'honneur de commencer ce divin ouvrage.

1 « Cibi simplices; agrestia poma, recens fera, aut lac concretum ; sine apparatu, sine blandimentis, expellunt famem ; adversus sitim non eadem temperantia. » Tac., *de Mor. Germ.*, XXIV. Mais leur vice principal était le jeu. CXXIV.

CHAPITRE VI.

Situation de l'Église anglaise avant et après l'invasion définitive des Saxons. — Rome vient à son secours.— Circonstances qui renouent les rapports de Rome et de l'Angleterre. —Tableau de Rome, siége terrestre de l'Église du Christ. — Saint Grégoire le Grand. — Sa famille, sa jeunesse, son éducation. — Son désintéressement au milieu des pompes et des grandeurs humaines. — Il entre au monastère Saint-André. — Sa vie religieuse. — Son élévation à l'épiscopat. — Les regrets que lui inspirait le cloître. — Saint Grégoire au marché à esclaves. — Sa rencontre avec des esclaves anglais. — Le saint prophétise le retour de l'Angleterre à la foi.

Humainement parlant, rien ne pouvait être plus triste que l'aspect religieux de l'Angleterre après que les Saxons en furent définitivement les maîtres. Les anciens habitants de l'île, qui possédaient seuls la lumière de l'Evangile, se montraient fort peu disposés à faire de la propagande parmi les Saxons qui étaient païens. Leur coupable torpeur à ce sujet leur est reprochée par

saint Bède[1], et d'après ce que nous savons, c'était à juste raison.

Il est vrai, toutefois, comme l'a observé un historien[2], qu'une accusation si grave ne saurait être portée contre les Bretons sans certaines réserves.

Leur position vis-à-vis des Saxons était telle que les conversions devaient paraître tout aussi impossibles à réaliser qu'humiliantes pour les préjugés nationaux des vainqueurs. Mais il est certain cependant qu'il n'existait contre ces tentatives aucun obstacle qu'un véritable zèle apostolique, aidé de la charité, n'eût pu facilement renverser.

Quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, qu'on l'attribue aux dissensions intérieures, à l'incontinence ou à l'interruption de tout rapport avec le continent, il est certain qu'un esprit de langueur pesa sur l'Eglise d'Angleterre durant le siècle qui précéda immédiatement l'établissement définitif de la puissance saxonne, et c'est peut-être à cette langueur que nous devrions attribuer l'indifférence apparente avec laquelle ses membres semblaient contempler la désolation spirituelle de leur pays.

[1] « Inter alia inenarrabilium scelerum facta,... hoc addebant, ut nunquam genti Saxonum, sive Anglorum, secum Britanniam incolenti, verbum fidei prædicando committerent. » Lib. I, c. 22.

[2] Rapin.

Si l'aspect intérieur de l'Angleterre était aussi triste que nous l'avons dépeint, combien peu il semblait probable qu'une main auxiliatrice étrangère s'étendît sur elle? L'Eglise romaine a été la principale source d'où notre île a tiré, dans le passé, les connaissances religieuses, soit qu'elle ait agi directement par elle-même ou par son Eglise des Gaules. Depuis les premières années du cinquième siècle, quand l'empire romain vit la Bretagne lui échapper, toute communication régulière cessa entre elle et Rome. A partir de cette période, la Bretagne, selon toute apparence, tomba dans l'obscurité à laquelle sa position éloignée et sa forme insulaire semblaient naturellement la condamner. Ses déclarations d'indépendance ne la séparèrent pas seulement de Rome. L'Angleterre devint, dans ses limites étroites, un petit monde, théâtre de rivalités et de luttes intérieures, mais qui se rattachèrent bien rarement, en temps de paix ou de guerre, aux affaires des nations du continent. A tel point que, dans la volumineuse histoire de Grégoire de Tours, on ne trouve pas même la trace de rapports hostiles ou amis entre la France et l'Angleterre [1], avant les événements qui précèdent immédiatement la mission de saint Augustin.

On a souvent observé que le secours divin est

[1] Gibbon.

d'autant plus près du mal que les apparences humaines semblent plus désespérées, et l'exemple qui nous occupe est une nouvelle preuve de la vérité de ce sentiment. Quoi de moins attendu que les circonstances par lesquelles furent renoués les rapports si longtemps interrompus de Rome et de l'Angleterre? Ce rétablissement eut les plus heureux effets, en tant que ces rapports allaient se borner à être strictement religieux, libres de tout lien politique, et d'autant plus propices qu'ils n'éveillaient aucun sentiment pénible, ni aucun souvenir de relations hostiles. Telle avait toujours été l'union de l'Angleterre et de l'*Eglise* de Rome; mais peut-être était-il difficile aux Bretons d'oublier que la puissance qui s'était interposée pour leur donner la véritable liberté, était, par sa situation géographique, identifiée à celle qui ne s'était jamais préentée devant eux que comme l'ennemie de leur indépendance nationale. A partir de cette époque, l'union entre Rome et l'Angleterre allait devenir exclusivement chrétienne; et, comme pour faciliter cette heureuse issue, l'île avait été peuplée de nouveaux habitants. Ceux qui allaient entrer avec Rome dans des rapports directs, n'avaient jamais, dans leur esprit, associé son nom à la plus faible idée opposée au caractère doux et maternel que, par la miséricorde de Dieu, elle devait conserver dans ses relations

lors même qu'il occupait sa charge, il pratiquait assidûment ses dévotions dans les églises publiques ou en particulier. Il s'arrachait aussi aux exigences du monde quand ses devoirs le permettaient, et évitait la plus brillante société, afin de converser de préférence avec des moines pieux et savants. Il résolut de quitter le monde, après avoir rempli pendant une année les fonctions de préteur, et il prit l'habit monastique sous Valentin, le second abbé du monastère de Saint-André, que lui-même avait fait bâtir, lorsqu'il eut hérité des riches propriétés de son père. Il entra au monastère à l'âge de trente-cinq ans; mais il fut bientôt obligé d'avoir une dispense de tout jeûne rigoureux, à cause de sa santé. Sa faiblesse d'estomac lui donnait de fréquentes attaques, et il paraît avoir souffert de cette maladie tout le reste de sa vie.

La nécessité de prendre des aliments dans certains temps où les règles de l'Eglise le défendent, lui causait une vive inquiétude, plus spécialement dans les semaines consacrées à la commémoration de l'adorable passion de Notre-Seigneur. Un jour, la veille de Pâques, le jeûne le plus rigoureux de l'année, sa douleur de ne pouvoir se conformer à la pratique générale était si vive, qu'il se décida à consulter un moine d'une extrême prudence et d'une grande sainteté, nommé Eleuthère, avec lequel il pria pour obtenir la grâce de

pouvoir jeûner au moins ce jour sacré. Il arriva qu'il se sentit soudainement fortifié, au point qu'il put observer la règle sans conséquences fâcheuses.

Saint Grégoire a toujours regardé comme l'époque la plus heureuse de sa vie le temps qu'il a passé dans le monastère de Saint-André. Après son élévation à l'épiscopat, il établissait souvent, dans ses conversations avec ses amis, la comparaison des soins de sa charge et du calme de la vie monastique. « Mon pauvre esprit, di-
« sait-il, se reporte, des soucis et des vives anxié-
« tés qui l'accablent, aux anciens jours, alors
« qu'il était seulement occupé de sujets élevés,
« et qu'il laissait les événements du jour s'écou-
« ler comme choses indignes de son attention.
« Mon esprit était alors si avancé dans la sainte
« contemplation, qu'en dépit du corps, il sem-
« blait avoir déjà brisé les liens de la chair, et qu'il
« considérait la mort, où presque tout le monde
« voit une peine, comme la porte de la vie et la
« couronne de ses travaux. Tandis que mainte-
« nant, tenu par les exigences nécessaires de la
« charge pastorale, il est obligé d'entreprendre une
« grande partie des travaux de simples séculiers;
« et après une si douce vision du repos, il se voit
« encore souillé par la poussière des engagements
« terrestres. Quand je compare ainsi le fardeau

« que je porte et le bonheur que j'ai perdu, ce que « je porte paraît d'autant plus lourd que je réflé- « chis à ce que j'ai sacrifié. Je suis battu par les « vagues d'un redoutable océan, et mon esprit, « semblable à un navire, est secoué comme par « une violente tempête. Quand je songe à ma pre- « mière vie en tournant mes regards en arrière, je « jette vers le rivage un coup d'œil que j'accom- « pagne d'un soupir. Et ce qu'il y a de pire, pour « moi, au milieu des vagues qui m'environnent et « me battent, c'est que je suis à peine capable d'en- « trevoir le port que j'ai quitté[1]. » Il ne serait pas juste d'accepter l'estime qu'un saint a de lui-même, comme la mesure de son mérite réel. « Nous de- « vons plutôt conclure de ce qui précède, dit le « biographe de saint Grégoire, que, nonobstant ces « humbles idées de lui-même, ses occupations « pastorales n'avaient en rien amoindri sa per- « fection monastique; mais bien au contraire, « qu'il avait, en s'efforçant de convertir les autres, « fait dans la voie de la perfection de plus grands « progrès qu'auparavant, alors qu'il vivait dans « le calme de la retraite[2]. »

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que le cœur de Grégoire n'a jamais été plus ouvert aux

1 S. Grég., *Préface aux Dialogues*.
2 *Vie de S. Grégoire*, par Paul, diacre.

émotions de l'amour fraternel et à la compassion pour les pécheurs, qu'à l'époque où il avait plus de loisir à consacrer à la sainte contemplation et à l'étude des livres divins. Il n'est pas de remède plus efficace contre l'esprit morose et l'égoïsme, que l'habitude d'entretenir des rapports avec Dieu par la prière et la sérieuse méditation des saints mystères. Ce sont les trop grands rapports avec le monde qui tendent à tarir les sources de l'affection fraternelle; la solitude religieuse, au contraire, les ouvre et les fait s'épancher au dehors. Le manque d'occasions et l'absence d'objets sur lesquels l'exercer, sont sûrement et abondamment suppléés par les ressources de la dévotion mentale. Quelle charité peut être plus efficace et plus large que celle à laquelle les monastères offrent une si belle carrière : la prière d'intercession?

Les règles de l'institut auquel saint Grégoire s'était attaché, n'étaient pas tellement sévères qu'elles privassent ses membres des occasions d'exercer leur charité, dans les circonstances qui s'offrent ordinairement aux personnes appelées à vivre dans les grandes villes, et que leurs devoirs appellent au dehors. C'est à l'époque où il était frère de Saint-André, qu'il lui arriva, en traversant un jour le marché aux esclaves, à Rome, d'apercevoir, parmi les malheureuses victimes de la

cupidité humaine, qui, de toutes les parties du monde, se rencontraient dans cette métropole, trois jeunes gens remarquables par la beauté de leur constitution, et surtout par leur superbe chevelure brune.

Se tournant vers la personne à qui ils étaient confiés, Grégoire demanda d'où ils venaient, et on lui répondit :— De la Bretagne, où les habitants en général sont aussi beaux qu'eux. —Sont-ils chrétiens, continua le moine, ou encore dans les ténèbres du paganisme? — Ils ne sont pas chrétiens, répliqua le marchand (qui paraissait avoir entendu parler du christianisme en Angleterre et à Rome), ils sont encore enlacés dans les erreurs païennes[1]. — Hélas! répliqua le moine, en poussant un profond soupir, faut-il que tant de beauté soit la propriété du prince des ténèbres, et ces belles formes l'habitation d'âmes que l'esprit de Dieu n'a jamais visitées! Après une pause, il ajouta : — Quel est le nom de leur nation? — On les appelle Angles. Saint Grégoire était un homme d'un esprit fort gai, et quoiqu'il fût tristement affecté en ce moment, une heureuse et brillante pensée éclaira peut-être son esprit pendant cette conversation. On se laisse aller quelquefois, pour

1 « Paganis laqueis irretiti. » *Vie de saint Grégoire*, par paul, diacre.

combattre un sentiment trop vif, à des plaisanteries qui peuvent frapper les assistants, et leur paraître déplacées; mais quelle qu'en fût la cause, l'imagination de Grégoire saisit la réponse du marchand, et il répliqua : — Vous les appelez Angles? appelez-les plutôt anges[1], car ils sont beaux comme des anges et dignes de leur compagnie. Mais à quelle province de la Bretagne appartiennent-ils? — A Deira, reprit le marchand. — Oui, de la colère de Dieu (*Dei ira*) ils seront arrachés, dit le moine, qui continuait à jouer sur les mots, pour être élevés *à la grâce de Jésus-Christ.* Et comment nommez-vous le roi de leur pays? — Alla. Alors Grégoire, désireux peut-être de se lier par les circonstances et de donner à ses sentiments une publicité irrévocable, profita de ce qu'il trouvait dans le son du dernier mot une sorte de diapason à ses pensées, pour s'écrier : « C'est fort à propos que votre roi est appelé Alla, car l'*Alleluia* sera chanté dans son empire. »

1 Les mêmes lettres entrent en anglais dans les mots *angles* et *anges* (*angles* et *angels*); le Saint faisait une anagramme sur *Angli* et *angeli.* Les mots français ne se prêtent pas si bien à cette transposition. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE VII.

Grégoire invite le Pape à envoyer des missionnaires en Angleterre. — Il se met lui-même à la disposition du souverain pontife pour cette mission. — Benoît Ier autorise son départ. — Grégoire est accompagné de plusieurs frères de Saint-André. — Cette nouvelle cause dans Rome une vive agitation. — Le peuple en masse exprime son mécontentement au Pape. — Benoît retire son consentement et expédie un courrier à Grégoire, lui ordonnant de retourner à Rome. — Le saint rentre dans son monastère. — Grégoire est envoyé à Constantinople, en qualité de nonce, par Pélage II. — Son séjour et ses travaux à Constantinople. — Pélage le rappelle en 584. — La peste ravage Rome en 590. — Admirable dévouement de Grégoire. — A la mort de Pélage, la voix publique le désigne comme son successeur. — Eloignement du saint pour la dignité pontificale. — Ses stratagèmes pour échapper au choix de Rome. — Il est enfin consacré pape en septembre de l'an 590.

Grégoire ne pouvait guère se méprendre en regardant l'incident qui venait de lui arriver comme une indication providentielle. Aussi, dès ce jour, se décida-t-il à n'accorder ni sommeil à ses yeux, ni repos à ses paupières, jusqu'à ce qu'il eût réalisé ses paroles, en prêchant l'Évangile ou en le

faisant prêcher dans l'Angleterre païenne. Plein de ce projet, il alla se jeter aux pieds du pape Benoît Ier, le suppliant qu'une mission fût organisée pour l'Angleterre. Comme personne ne semblait disposé à l'entreprendre, Grégoire s'offrit lui-même dans le cas où le Saint-Père jugerait convenable de le choisir. Le bruit ne fut pas plutôt répandu dans Rome que Grégoire s'était mis au service du Pape pour cette mission lointaine, que le clergé et les laïques demandèrent en foule qu'on ne les privât pas de la précieuse présence du Saint. Après un certain temps, cependant, les observations de Grégoire prévalurent sur la voix du peuple. Le Pape donna, quoique à regret, son consentement, et prit congé du moine, en priant d'une manière spéciale pour la prospérité de son entreprise.

Grégoire partit avec quelques frères de son monastère, mais de la manière la plus secrète possible. La nouvelle de son éloignement se répandit néanmoins au dehors, et Rome entière fut bientôt en émoi. Le bas peuple, dont Grégoire était le favori, partagea la consternation des amis du Saint, et s'étant réuni en nombre considérable, il fut décidé que la foule se séparerait en trois parties, de manière à épier plus facilement le Pape au moment où il se rendrait à Saint-Pierre. Quand Sa Sainteté parut, l'agitation de la multitude dépassa toute limite. Oubliant les formes

ordinaires de respect, le peuple en masse se précipita vers lui et l'interpella en ces termes : « Vous « avez déplu à saint Pierre! vous avez ruiné Rome! « Pourquoi avez-vous laissé partir Grégoire? » Il paraît que le Pape avait voulu, dès le principe, se refuser aux sollicitations de Grégoire; cette manifestation de l'opinion publique lui fournit l'occasion de retirer son consentement. Des messagers furent en conséquence expédiés pour rappeler le missionnaire. Cette zélée petite troupe de voyageurs avait fait trois jours de route, et elle se reposait dans un champ. Grégoire tenait un livre à la main, et ses compagnons étaient assis ou étendus autour de lui. On rapporte que, tandis qu'ils étaient ainsi à prendre du repos, une sauterelle se posa sur le livre de Grégoire, circonstance qui suggéra à son imagination active l'idée de quelque contre-temps à sa mission. S'adressant aussitôt à ses compagnons, il leur proposa de partir de suite, quand tout à coup les messagers du Pape arrivèrent, et Grégoire se vit, à son désespoir, forcé de revenir sur ses pas. De retour à Rome, il se logea encore dans le monastère de Saint-André.

Ce dénoûment précipité, et, selon toute apparence, définitif de ses espérances, dut lui causer un douloureux désappointement. Mais il avait la consolation d'avoir fait de son mieux, de n'avoir

pas commis de faute, et d'avoir, depuis le premier moment jusqu'au dernier, agi avec une parfaite déférence envers l'autorité. Il avait été moine assez longtemps pour trouver plus de plaisir à sacrifier sa propre volonté aux ordres d'un supérieur, qu'à suivre des plans chéris conçus par sa propre imagination, même dans une voie ou la bénédiction de Dieu semblait devoir l'accompagner. Car il savait que rien moins qu'une voix du ciel ne peut dispenser de l'obligation d'une obéissance implicite à l'autorité, dans des matières douteuses. Voilà donc Grégoire, avec ses désirs brisés et ses espérances frustrées, devenu, de chef qu'il était d'une entreprise glorieuse, élève dans une école de discipline ; rappelé de la poursuite d'objets chéris et du charme de visions séduisantes, aux exercices de la pénitence et même à la routine de la vie monastique.

Peu après son retour, Grégoire fut consacré à la charge d'un des sept diacres dont le soin était d'assister le Pape. Il s'acquitta des devoirs de ce ministère, dit un de ses biographes, avec une activité et une assiduité presque angéliques. Il fut envoyé ensuite à Constantinople, en qualité de nonce, par le pape Pélage II, successeur de Benoît, et il représenta durant plusieurs années le siége apostolique à la cour du pieux empereur Théodose. Pendant son séjour à Constantinople, où il dut vivre

dans le monde beaucoup plus qu'il ne convenait à ses goûts et à ses habitudes, il eut grand soin de ne pas abandonner les pratiques d'abnégation par lesquelles il pouvait se préserver des dangers de sa nouvelle position. Il préleva même assez de temps sur ses occupations publiques, pour écrire, sur l'invitation de Léander, évêque de Séville, qui se trouvait à Constantinople, sa *Morale* ou commentaires sur le livre de Job, ouvrage dont saint Thomas d'Aquin faisait, dit-on, le plus grand cas, comme recueil des plus solides principes de la morale chrétienne.

Saint Grégoire était occupé, à la même époque, d'une fâcheuse controverse avec Eutychès, patriarche de Constantinople, qui avait émis quelques vues hérétiques sur la résurrection du juste. Le Saint lui présenta avec calme ses observations, et enfin le bon patriarche rétracta ses erreurs. A l'occasion d'une maladie, il fit, en présence de l'empereur, un aveu public de sa soumission à l'Église sur le sujet qui avait élevé des doutes dans son esprit. L'erreur ne fut pas renouvelée. Saint Grégoire avait toujours occupé une place très-élevée dans l'estime de l'empereur et de toute la famille impériale. En témoignage de ce sentiment, on le choisit pour parrain du fils aîné de Maurice, beau-fils et successeur de l'empereur.

En 584, saint Grégoire fut rappelé de Constantinople par Pélage II, et à son arrivée à Rome, il reprit encore sa retraite chérie au monastère de Saint-André, dont il fut bientôt après nommé abbé. Au commencement de l'année 590, Rome fut ravagée par une affreuse épidémie, qui fit ressortir un nouveau côté du beau caractère de Grégoire. Ayant rassemblé le peuple, il lui adressa une touchante allocution, et termina en décidant qu'une procession solennelle parcourrait les rues, formant sept divisions qui se réuniraient à l'église de Sainte-Marie-Majeure, chacune précédée par un prêtre et chantant le *Kyrie eleison*. L'épidémie faisait de tels ravages en ce moment, que quatre-vingts personnes assistant à cette solennité moururent durant l'heure où la procession fit sa tournée. Saint Grégoire, infatigable dans ses œuvres de charité, continua à réunir le peuple et à le consoler tant que dura le fléau.

Pendant tout ce temps, saint Grégoire était soumis à une grande épreuve, qui lui eût causé une pénible inquiétude s'il s'y était arrêté. En la mentionnant, nous devons expliquer aussi une circonstance qui, vu l'humilité connue et la timidité du Saint, a pu causer au lecteur quelque surprise : nous voulons parler de ce qu'il sembla presque assumer, durant la peste, l'autorité pontificale. Le fait est qu'au nombre des premières

victimes du fléau se trouva le pape Pélage; et la voix unanime du clergé, du sénat et du peuple de Rome, désigna Grégoire comme son successeur. Ce n'était pas par empressement à répondre à cet appel qu'il se mit en avant au moment de la peste, mais uniquement parce qu'il n'y avait pas un autre ecclésiastique appelé à prendre l'initiative à l'heure d'une calamité publique. Saint Grégoire put ainsi, *vacante sede,* satisfaire sans inconvenance ses inclinations de zèle et de charité. Et peut-être n'était-il pas fâché de saisir l'occasion d'échapper à de grands soucis particuliers, en s'appropriant les sentiments d'autrui, et en occupant tout son temps à des œuvres de miséricorde. Quels étaient donc ces soucis? le lecteur, qui sympathise déjà avec saint Grégoire, l'aura probablement deviné: le Saint ne partageait pas les vues des personnes qui l'entouraient, sur son aptitude à prendre le gouvernement de l'Église. En fait, il reculait devant le poids de la dignité suprême, que Rome entière était si empressée de lui conférer. Il ne vit pas d'issue à cette alternative: d'une part, déplaire à ceux qu'il appréciait davantage, passer pour lâche et obstiné; de l'autre, encourir une responsabilité qui l'effrayait, et qui, loin de lui être recommandée par les marques extérieures de dignité qui l'accompagnent, se présentait par cela même à son esprit sous un

aspect encore plus redoutable. Saint Grégoire ne se fit pas illusion, comme il eût pu arriver à un grand nombre de personnes qui, dans de pareilles circonstances, auraient compté sur les occasions d'être utile que fournit la jouissance du pouvoir dans l'Église ou l'État. Si jamais un homme avait pu raisonnablement se déterminer sur des considérations de cette nature, c'était sûrement celui qui avait à cœur la conversion de l'Angleterre, et qui était certain, par son élévation à la papauté, de pouvoir réaliser son projet favori. Cependant Grégoire (sans doute par excès d'humilité et de défiance de lui-même) se jugea indigne d'occuper la plus haute position dans l'Église. Ni les remontrances de ses amis, ni les désirs unanimes du peuple, ni aucune raison de convenance, ne furent capables de modifier sa manière d'envisager cette question. On peut apprécier combien le Saint estimait le calme monastique, et avec quelles craintes il entrevoyait la chance d'en être séparé pour toujours, par certaines expressions échappées de sa bouche après son élévation, dans des lettres confidentielles adressées à ses amis. La citation suivante peut suppléer à toutes celles que nous pourrions faire. Il répondait à un de ses amis, qui lui avait écrit pour le féliciter de son élévation à la papauté :

« Je m'étonne que vous m'ayez retiré votre af-

« fection ordinaire, en me félicitant ainsi, quand,
« sous l'apparence d'une charge épiscopale, je me
« trouve en réalité ramené dans le monde. Je suis
« en ce moment l'esclave des soins terrestres beau-
« coup plus que je ne l'ai jamais été, lorsque
« j'étais laïque. J'ai perdu la profonde joie de
« mon repos, et ma chute intérieure est en pro-
« portion de mon élévation extérieure. Aussi,
« ai-je raison de déplorer d'avoir été jeté si loin
« de la face de mon Créateur. Je m'efforçais de
« vivre journellement loin du monde et hors de
« mon corps, d'écarter de mes yeux toute image
« matérielle, et de goûter avec d'autres organes
« que les sens la joie d'en haut. Je soupirais après
« la vue de mon Dieu, non pas seulement en pa-
« roles, mais du fond de mon cœur, et je m'é-
« criais : « Mon cœur t'a dit.... ô Seigneur, je
« chercherai ta face. » Le monde ne m'offrait
« rien qui excitât ma convoitise ou mes craintes.
« Je semblais être placé sur une éminence, jouis-
« sant presque de l'accomplissement des paroles
« que Notre-Seigneur fait entendre par la bouche
« du Prophète : « Je t'élèverai sur les lieux les
« plus élevés de la terre. » Mais j'ai été subitement
« précipité de cette hauteur, et je suis poussé par
« le tourbillon des tentations dans un gouffre de
« terreur et d'alarme. Car, quoique je n'aie pas
« de craintes sur moi-même, je suis plein d'ap-

« préhensions pour ceux qui sont confiés à mes « soins[1]. »

Ces dernières paroles semblent laisser découvrir la cause réelle des tristes pressentiments de saint Grégoire : le souci d'être chargé des autres. Enfin, il était si déterminé à user de tous les moyens légitimes pour empêcher sa nomination, qu'il envoya des lettres particulières à l'empereur, l'invitant à refuser de confirmer son élection. Il écrivit aussi au patriarche de Constantinople, le priant de seconder ses efforts auprès de l'empereur. Tout cela fut inutile. Ses lettres furent interceptées par le gouverneur de Rome; on leur en substitua d'autres écrites dans un sens directement opposé. Grégoire fut naturellement contrarié d'apprendre que ses lettres avaient été interceptées, et voyant qu'il ne lui restait pas d'autres ressources, il se détermina à fuir. Mais, ne pouvant franchir les sentinelles placées aux portes de la ville, il obtint d'un marchand de couvrir sa fuite, en le plaçant dans un panier d'osier. Il demeura trois jours caché dans les environs de Rome, pendant lesquels tout le peuple priait et jeûnait pour le Saint. Enfin, on le découvrit miraculeusement, et il fut conduit à Rome au milieu

[1] *Épîtres* de saint Grégoire, liv. I, 5.

des acclamations enthousiastes du peuple. On le consacra pape le 3 septembre 590.

Nous devons revenir en Angleterre, où, comme à Rome, le cours des événements était merveilleusement dirigé en vue de favoriser l'accomplissement des desseins de miséricorde que ces pages sont destinées à rappeler.

CHAPITRE VIII.

Ethelbert, roi de Kent. — Ce souverain demande en mariage Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. — Stipulations de cette alliance conclue en 570. — L'évêque Luidhard accompagne la princesse. — Ethelbert devient le premier roi de l'Heptarchie. — — Les princes qui gouvernaient l'Angleterre à la fin du VIe siècle. — Etendue de leurs provinces. — Arrivée de Berthe à Cantorbéry. — Restauration de l'église Saint-Martin. — Circonstances qui concourent à préparer la mission de saint Augustin et la prédication de l'Evangile.

Deux personnes jouent un rôle important dans l'histoire de la conversion de l'Angleterre : ce sont, Ethelbert, roi de Kent, qui fut plus tard roi de toute la partie de l'Angleterre située au midi de l'Humber, et Adilberge ou Berthe, son épouse. Ethelbert était arrière-petit-fils de Hengist, qui s'établit, après la conquête de la Bretagne, dans le royaume de Kent. Il commença à régner en 561, et avait occupé le trône pendant trente-six ans,

quand saint Augustin et ses compagnons arrivèrent en Angleterre.

Durant la presque totalité de cette période, il occupa un rang subordonné parmi les rois de l'Heptarchie, surtout après l'échec qu'il subit dans l'expédition entreprise contre Ceaulin, le puissant monarque de Wessex, qui le repoussa d'une manière complète dans la grande bataille de Wimbledon, vers l'an 569. Prince ambitieux et fier de descendre de Hengist, il songeait à dominer les autres rois de l'Heptarchie; c'est dans cette vue qu'il chercha à se fortifier en recourant à une alliance étrangère. Il fit en conséquence des propositions de mariage à Berthe, fille de Charibert et d'Ingoberge, roi et reine de Paris. Charibert était un prince de mœurs dépravées, qui mourut quand Berthe était encore fort jeune. Cette princesse fit, sous la surveillance de son excellente mère et de son oncle Chilpéric, roi de Soissons, de tels progrès dans la dévotion, qu'elle fut plus tard une bénédiction pour son époux et toute la nation anglaise. Chilpéric, tuteur de Berthe, s'opposa d'abord fortement à ce qu'elle épousât un prince païen. Ces mariages mal assortis ont cependant été sanctionnés dans divers siècles de l'Eglise, et surtout durant les premiers, où l'espoir sans doute qu'ils seraient bénis par la sanctification de la partie contractante in-

fidèle ou hérétique, les rendait fort communs.

Dans le cas actuel, la difficulté fut résolue par une stipulation qui garantissait à la princesse française le libre exercice de sa religion; elle devait être accompagnée d'un prêtre et confesseur, afin de pouvoir facilement assister aux offices de l'Eglise, jouir des bienfaits de la dévotion spirituelle et des grâces de l'absolution.

Le roi Ethelbert accepta avec empressement ces conditions, et son mariage avec Berthe fut conclu en 570. L'ecclésiastique choisi pour accompagner la princesse en Angleterre fut Lethard ou Luidhard, évêque de Senlis, prélat dont le nom a été plus tard inséré dans le catalogue des saints anglais.

La mort de Ceaulin, roi de Wessex, le plus puissant des monarques anglais de son temps, offrit à Ethelbert la facilité d'arriver à la première place parmi les rois de l'Heptarchie; cette primauté lui fut reconnue vers 596, l'année même où saint Augustin entreprit sa mission.

Il ne sera peut-être pas inutile, pour jeter quelque jour sur certains passages de cette histoire, et éviter dans la suite de nombreuses digressions, de mentionner, en indiquant les limites de leurs provinces respectives, les noms des différents rois qui, à la fin du sixième siècle, gouvernaient les diverses provinces de l'Heptarchie saxonne.

1° Ethelbert, roi de Kent, dont les dépendances comprenaient seulement le comté de ce nom, mais qui, à la mort de Ceaulin et à l'avénement de son fils Cealric, obtint une autorité indirecte sur tous les autres royaumes, à l'exception de celui de Northumberland.

2° Edilwalch, petit-fils de Ella et son successeur dans le royaume des Saxons méridionaux, comprenant les comtés de Sussex et de Surrey.

3° Cealric, successeur immédiat de Ceaulin, roi des Saxons occidentaux, descendant de Cerdic, fondateur de ce royaume. Il gouverna les comtés de Hants, Berks, Wilts, Somerset, Dorset, Devon, et la partie de Cornwall qui n'avait pas été conservée par les Bretons.

4° Sebert, roi des Saxons de l'Est, dont le territoire comprenait le district qui a formé plus tard le diocèse de Londres.

5° Ethelfrid, arrière-petit-fils d'Ida, fondateur du royaume de Northumbrie, et successeur de ses Etats, qui consistaient dans le territoire au nord de l'Humber et au midi d'Édimbourg. On le subdivisait généralement en Bernicie, qui comprenait le Northumberland et la partie de l'Ecosse au midi d'Edimbourg, et Deira, qui embrassait tout le Yorkshire, une partie du Lancashire, Durham, Westmoreland et Cumberland.

6° Redwald, roi de l'Angleterre de l'est, ren-

fermant Norfolk, Suffolk, Cambridgeshire, l'île d'Ely et une partie du Bedfordshire.

7° Widda, fils de Crida, roi de Mercie, la province la plus étendue de l'Heptarchie. Elle embrassait tous les comtés qui n'ont pas été mentionnés plus haut, à l'exception des districts occupés par les Bretons.

Un des premiers soins de la reine Berthe à son arrivée à Cantorbéry, siége du gouvernement d'Ethelbert, fut d'obtenir la permission de faire célébrer la messe dans la petite église de Saint-Martin, située à l'est de la ville. Elle avait été bâtie du temps des Romains, et porte encore aujourd'hui les marques de son antiquité. C'est là que Luidhard, chapelain et confesseur de la reine, ainsi que le rapporte Capgrave dans sa vie, avait coutume d'offrir le saint sacrifice de l'autel, et que la reine, dit saint Bède, accomplissait ses dévotions. Une femme si pieuse et si discrète ne pouvait manquer de réfléchir sur la triste condition de son époux et de ses sujets; elle dut naturellement désirer marcher sur les traces de ses saintes tantes, Clotilde et Ingonde, qui furent les instruments de la conversion de leurs époux, Clovis, roi de Soissons, fondateur de la monarchie française, et saint Hermenegild, prince d'Espagne. Le premier avait renoncé au paganisme pour se faire chrétien; le second avait passé de l'arianisme à la

foi catholique. Ces précédents dans sa propre famille et l'exemple de la reine Théodelinde, dont l'influence avait été bénie de la même manière en Lombardie [1], avaient, sans aucun doute, agi sur l'esprit de la bonne reine Berthe, qui eut l'honneur, quelques années plus tard, d'être louée par saint Grégoire le Grand, du zèle dont elle avait longtemps fait preuve pour la cause de l'Eglise [2].

La reine fut puissamment secondée dans ses charitables intentions par son confesseur, saint Luidhard, que Capgrave appelle, à cause de ses efforts pour la conversion des Anglais, l'avant-courrier de saint Augustin.

Il ne paraît pas invraisemblable que Luidhard, peu après son arrivée en Angleterre, ait fait, auprès de ses collègues de l'épiscopat français, quelque tentative infructueuse pour les intéresser en faveur de l'Angleterre; car saint Grégoire le Grand écrivait vers cette époque à Théoderic et Théodebert, roi des Francs, en condamnant sévèrement l'assoupissement de leur Église, qui négligeait de pourvoir aux besoins religieux de leurs voisins, les Anglo-Saxons, dont le « vif désir « de naître à la vie de la grâce, disait-il, était « arrivé jusqu'à ses oreilles [3]. » Ce sentiment doit

[1] Saint Grégoire, *Epîtres*, liv. xiv, 12.
[2] *Ib.*, liv. xi, 29.
[3] *Ib.*, liv. vi, 58.

sans doute être attribué à l'influence de la reine Berthe et de son confesseur, de qui le Pape avait probablement reçu les renseignements qu'il avait sur l'état promettant de l'Angleterre.

Il semble que la mission de saint Augustin ait été ménagée par la divine providence pour les circonstances qui devaient la favoriser davantage.

Quand saint Grégoire eut le projet de faire une mission en Angleterre et qu'il partit, ainsi qu'on l'a vu, pour réaliser sa pensée, l'Angleterre était déchirée par la guerre civile, tandis que maintenant elle est presque unie sous un même chef. Alors Ethelbert était un des rois les moins importants de l'Heptarchie, tandis qu'aujourd'hui il est devenu, à une exception près, le chef des potentats anglo-saxons; il exerce l'autorité sur les autres rois, et par eux sur toute la nation anglaise. Seul aussi de tous les rois de l'Heptarchie, il s'était trouvé, par suite de son mariage, en rapport direct avec l'Eglise. Le délai qu'éprouva l'exécution du projet de saint Grégoire permit à Berthe de gagner sur son époux une influence qui mûrissait avec le temps. L'exercice et le spectacle des précieuses qualités de la reine, de sa charité et de sa douceur, lui avaient gagné l'affection universelle non-seulement pour sa personne, mais encore pour la religion sur laquelle ses vertus jetaient un lustre si brillant.

On ne saurait oublier qu'un concours d'événements imprévus avait placé depuis peu la suprême puissance, en Angleterre, entre les mains d'un prince qui se trouvait non-seulement prédisposé par des circonstances singulières à recevoir la foi chrétienne, mais encore qui avait le siége de son gouvernement à quelques milles du port où les missionnaires allaient aborder. Ces pieux messagers devaient se trouver dans ses Etats aussitôt qu'ils mettraient le pied sur le sol anglais. S'ils avaient eu à traverser, pour arriver du port de leur débarquement au royaume d'Ethelbert, un territoire ennemi interceptant leur route, qui peut dire les obstacles qui se seraient présentés à eux, et si même on eût souffert leur débarquement? Tous les bons offices de la reine suffirent à peine à leur procurer d'abord une simple tolérance. Qu'eût-ce été si, à leur arrivée, ils n'eussent rencontré que la jalousie et les soupçons avec lesquels des barbares et des païens auraient regardé une troupe d'aventuriers, paraissant soudainement sur la côte et demandant à pénétrer dans l'intérieur du pays, sans raison ostensible, et même sans prétexte plausible? Il est inutile de pousser plus loin ces considérations, car nous savons que celui qui ordonne toutes choses pour le bien de ses élus ne permit pas que des obstacles entravassent les desseins des missionnaires.

Des considérations de ce genre ne fournissent un élément à la piété que lorsqu'on s'en sert pour seconder et fortifier les sentiments d'admiration et de reconnaissance qui naissent à chaque page de l'histoire des prodiges de Notre-Seigneur envers son Eglise, prodiges qui n'éclatent peut-être nulle part avec plus d'abondance que dans les annales de l'Eglise d'Angleterre.

CHAPITRE IX.

Saint Grégoire va réaliser ses projets de mission en Angleterre. — Lettre de Grégoire à Candide, prêtre des Gaules. — Les missionnaires sont choisis dans le monastère de Saint-André. — Augustin est placé à leur tête. — Ils quittent Rome en 596. — L'église et le monastère de Saint-Grégoire occupent aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne maison de Saint-André. — Augustin et ses compagnons arrivent à Marseille. — Ils se rendent ensuite à Aix, où l'on cherche à les décourager. — Les missionnaires visitent le monastère de Lérins et s'y arrêtent. — Augustin repart pour l'Italie prendre les conseils de Grégoire. — Il expose au Pape le découragement de ses compagnons. — Augustin retourne à Lérins, porteur d'une lettre de Grégoire à Etienne, abbé du monastère. — Lettres de saint Grégoire aux évêques d'Aix et de Marseille. — Instructions du Pape aux compagnons d'Augustin. — Voyage d'Augustin à travers la France. — Lettres du Pape aux évêques de Tours, d'Arles, de Vienne et d'Autun, aux rois Théoderic et Théodebert, et à Brunehaut, reine-régente. — Miracles de saint Augustin dans l'Anjou. — Les missionnaires s'embarquent pour l'Angleterre.

Ce fut seulement la sixième année de son pontificat que saint Grégoire réalisa ses projets sur l'Angleterre. On peut induire des paroles d'un de ses biographes [1] qu'il avait, deux années

[1] Jean le diacre.

auparavant, fait choix de la personne à qui devait être confiée cette importante mission.

Depuis le premier moment de son élévation à la papauté, son cœur semble avoir été constamment fixé vers ce grand objet de ses espérances et de ses prières, qu'il s'était abstenu de réaliser avant que toutes choses fussent prêtes pour son heureux accomplissement. Dans une lettre à Syagrius, évêque d'Autun, il parle de la mission d'Angleterre comme ayant occupé ses pensées longtemps avant qu'il ait pu la réaliser [1]. La lettre suivante, écrite une année avant l'expédition de saint Augustin, prouve le vif intérêt que lui inspirait l'Angleterre. Cette lettre est adressée à Candide, prêtre, qui était en route pour la Gaule, où il allait prendre possession d'un patrimoine ecclésiastique.

GRÉGOIRE A CANDIDE,

« Nous désirons de votre affection, à laquelle « a été confié, avec l'aide de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, le contrôle d'un patrimoine dans « la Gaule, que vous achetiez, avec les pièces d'ar- « gent que vous avez reçues, quelques vêtements « pour les pauvres, ou que vous les appliquiez

[1] *Epîtres* de saint Grégoire, liv. IX, 108.

« au rachat de jeunes Anglais de dix-sept à dix-
« huit ans, dans le but de les élever pour le ser-
« vice de Dieu. De cette manière, la monnaie
« des Gaules, qui n'a pas cours chez nous, sera
« placée utilement et d'une manière convenable.
« Si, en outre, vous pouvez réaliser quelque chose
« des revenus qui, dit-on, ont été retirés, faites-
« le, et vous répondrez à nos désirs, en les em-
« ployant soit à en acheter aussi des vêtements
« pour les pauvres, soit, comme nous l'avons
« déjà dit, à racheter des esclaves anglais qui
« seraient élevés dans le service du Dieu Tout-
« Puissant. Comme ceux néanmoins que vous
« pourrez acheter seront païens, je désire qu'un
« ecclésiastique les accompagne, car ils pourraient
« tomber malades en route, et dans ce cas, si leur
« maladie venait à paraître mortelle, il serait de
« son devoir de les baptiser. Nous nous en rap-
« portons à votre affection pour mettre nos désirs
« à exécution, et cela en toute hâte [1]. »

Les pensées du Saint sont encore préoccupées du sort misérable de ces pauvres esclaves anglais, dont le corps et l'âme étaient victimes d'une cruelle et implacable tyrannie. Peut-être avait-il le projet de les faire élever sous ses yeux, dans des écoles religieuses, afin de les renvoyer ensuite

[1] *Épîtres* de saint Grégoire, liv. VI, 7.

dans leur propre pays en qualité de missionnaires indigènes. Quoi qu'il en soit, une fois arrivés à Rome, leur présence et leur témoignage sur la misérable condition de leurs compatriotes, devaient être un stimulant continuel à la compassion et au zèle du Saint-Père. Nous avons déjà vu aussi que saint Grégoire avait appris (probablement par la reine Berthe, ou son confesseur l'évêque Luidhard) les vifs désirs spirituels qui s'étaient éveillés dans les cœurs d'une partie de la nation anglo-saxonne.

Saint Grégoire tourna naturellement son attention vers le monastère de Saint-André, quand il dut choisir les personnes propres à prendre la direction de cette importante ambassade. Corporellement éloigné de cette retraite, son esprit y fut toujours présent. Il fit choix de plusieurs membres de cette société [1], dont les noms, à l'exception de quatre, ont été perdus; nous connaissons seulement Augustin, alors prieur [2],

[1] Saint Bède les appelle : « Monachos timentes Dominum. » Liv. I, c. 23.

[2] Il est appelé par saint Grégoire *præpositus* (*Ep.*, liv. IX, 108). Le prieur, dans les monastères bénédictins, venait immédiatement après l'abbé. Pour ce qui regarde les charges du prieur et la règle du monastère de Saint-André avant et après ses modifications, l'auteur renvoie à la vie de saint Étienne, à Baronius, Mabillon, Reynerus, à la vie de saint Grégoire qui précède l'édition de ses œuvres publiées par les bénédictins, et enfin au révérend Alban Butler. (*Note du traducteur.*)

Laurence, Pierre et Jean. Les missionnaires reçurent la bénédiction apostolique et se mirent en route avec joie; ils quittèrent Rome dans l'été de 596.

Le site du monastère de Saint-André, si intéressant pour les Anglais, est en ce moment occupé par l'église et le monastère de Saint-Grégoire. En face se trouvent trois chapelles détachées, bâties par saint Grégoire le Grand lui-même, et restaurées par le cardinal Baronius. La première est dédiée à Dieu, sous le patronage de sainte Sylvie, mère du saint; la seconde est placée sous celui de saint André, apôtre, et la troisième sous celui de saint Barbara. Dans la dernière se trouve une statue de saint Grégoire; l'on y conserve aussi la table à laquelle le Saint invitait tous les jours son sacristain et douze pauvres pèlerins. On lit sur le portique de l'église une inscription constatant que de cette maison « partirent les pre« miers apôtres des anglo-saxons [1]. »

Sa Sainteté le Pape actuel, homonyme et successeur de saint Grégoire, a vécu dans cette retraite jusqu'au moment où il fut élevé au cardinalat.

On ne sait absolument rien des premières années de saint Augustin; mais un fait qui en dit

[1] *Guide du voyageur dans l'Italie centrale*, 1843. Discours du Dr Wiseman sur l'Église.

plus en sa faveur que des volumes, c'est sa présence dans une société qui a toujours occupé une si haute place dans les affections et les prières de ce saint pontife, qui, après plusieurs années de réflexions, l'a choisi, comme la personne la plus digne qu'il pût trouver, pour remplir l'œuvre et le ministère d'un apôtre.

Les missionnaires s'embarquèrent dans un des ports d'Italie, et arrivèrent probablement à Marseille, d'où ils se rendirent à Aix en Provence. Ils rencontrèrent dans cette dernière ville des personnes qui leur firent des rapports déchirants du pays vers lequel ils dirigeaient leurs pas. « L'Angleterre, leur « disait-on, est située au delà d'une mer de navi- « gation très-dangereuse; ses habitants sont non- « seulement idolâtres, mais ce sont des sauvages « aux rudes manières et au langage barbare. » On ajoutait qu'une mort cruelle les attendait certainement à leur arrivée, si même l'on souffrait leur débarquement; mais que, d'après toutes les probabilités, ils ne mettraient jamais le pied dans le pays, et en supposant qu'ils parvinssent à surmonter tous les obstacles, quelles chances avaient-ils de se faire jamais écouter d'un pareil peuple?

Ces discours ne présentaient rien de nouveau ni d'étrange aux missionnaires; mais, dans le premier mouvement de leur enthousiasme, ils avaient oublié, ainsi qu'il arrive souvent, de prévoir

toutes les difficultés qu'ils allaient rencontrer. Un des obstacles qui devait s'opposer à leur œuvre avait été, d'après toute apparence, complétement perdu de vue : la différence de langage. La difficulté n'était pas insurmontable, si nous songeons que le bras de Dieu ne s'est pas raccourci depuis le temps des apôtres ; mais cependant elle était de telle nature que la prudence humaine aurait dû la prévoir. Les dons miraculeux sont trop précieux pour être prodigués, et en outre les miracles ne sont pas destinés à suppléer aux oublis de l'indolence ni aux fautes de l'imprudence; mais à ajouter à la puissance naturelle de l'homme, après qu'on en a tiré le meilleur et le plus grand parti possible. Et de plus, lorsque la foi des saints les dispose à espérer une intervention surnaturelle, leur humilité les empêche d'y compter dans les cas qui leur sont personnels. De sorte que ce sont ceux qui attendent le moins ces faveurs, au secours de qui elles arrivent plus facilement. Quand les apôtres de Notre-Seigneur partirent prêcher l'Évangile, ils ne se pourvurent ni de bourse ni de valeurs, mais c'était d'après son ordre spécial.

Notre-Seigneur a prouvé, en la secondant par de nombreux témoignages de sa puissance divine, combien l'œuvre de son serviteur saint Grégoire lui était agréable; les fruits de sainteté

qui l'ont bénie en fournissent une autre preuve. Et cependant le Saint ne veut pas compter sur ces interventions directes (qui lui furent plus tard si largement accordées), au point de négliger les précautions ordinaires qu'il fallait prendre pour en assurer le succès. Comme nous allons le voir, l'espèce d'échec que sembla recevoir dès son début cette sainte entreprise, par ce qui arriva à Aix, n'eut d'autre effet, sur l'esprit calme et préparé de saint Grégoire, que de lui faire prendre de nouvelles précautions. Cette circonstance le détermina surtout à rechercher les bons services de la cour et de l'épiscopat des Gaules en faveur de ses missionnaires découragés. Au nombre des mesures prises par suite des objections élevées à Aix, fut celle d'engager des prêtres français à accompagner les moines en Angleterre, pour leur servir d'interprètes auprès des indigènes. On remarquera, en passant, que ceci fait ressortir d'une manière frappante la différence qui existe entre le véritable zèle catholique et les formes même les plus aimables et en quelque sorte les plus vénérables du fanatisme.

Ce que firent en France les missionnaires est plutôt l'objet de conjectures que d'un récit historique; mais il paraît, d'après les lettres de saint Grégoire, que d'Aix, ils se rendirent au célèbre monastère de Lérins, situé dans une des petites îles qui se trouvent entre Antibes et Fréjus.

De là, Augustin (qui, en qualité de prieur de Saint-André, tenait le premier rang parmi les missionnaires, s'embarqua pour l'Italie, dans le but de faire part à Grégoire du découragement de ses compagnons, et de savoir de lui s'il ne conviendrait pas d'abandonner une entreprise qui promettait si peu de résultats.

Quelques biographes de saint Augustin ont avancé, peut-être avec trop de précipitation, qu'il partageait sur l'opportunité du voyage les doutes de ses compagnons. On ne devrait cependant pas, sans preuves précises, accuser même de faiblesse ceux que l'Église a marqués du sceau de la sainteté. Dans le cas actuel, la supposition que saint Augustin exprimait ses propres sentiments aussi bien que ceux de ses compagnons en sollicitant un rappel, paraît être plus ou moins gratuite. Les paroles de saint Bède n'impliquent pas nécessairement Augustin dans les doutes et les appréhensions de ses frères. Après avoir parlé de l'alarme qu'éprouvèrent les missionnaires en général, par suite des rapports qu'on leur fit, il continue ainsi :

« Sans perdre de temps, ils envoyèrent à Rome « Augustin (que Grégoire destinait à être leur « évêque en cas d'une réception favorable en Angleterre), afin de solliciter la permission d'abandonner une expédition si pleine de périls, de « dangers et d'incertitudes. »

Suivant toutes les probabilités, saint Augustin laissa ses compagnons au monastère de Saint-Lérins ou dans ses environs. L'on peut bien supposer que le délai causé par son absence fut utilement employé par eux à raffermir leur foi timide au milieu du repos et de la dévotion du cloître.

Dans une société ayant le même esprit et la même règle que celle où leurs saintes résolutions avaient été prises et bénies, ces missionnaires durent éprouver le bonheur d'une personne qui respire l'air natal après une longue maladie. Que de souvenirs ont dû naître chez eux, propres à calmer et à retremper leur esprit ! C'est un des bienfaits de l'Eglise de créer non pas une, mais dix mille maisons où ses enfants se retrouvent chez eux ! Il est doux de penser qu'un de ces nombreux *asiles de paix* sortis de l'institution monastique, se trouva là prêt à ouvrir ses portes à ces voyageurs ballottés par la tempête et languissant après leur pays, et que cet asile ne fut rien moins que la retraite qui fit la consolation des vieux jours de saint Vincent[1].

Quand Augustin arriva aux pieds de son maître,

[1] L'auteur combat dans une note l'opinion de Fleury, qui pense que les moines de Lérins étaient les *maledici homines* (saint Bède) qui s'efforcèrent de détourner les saints missionnaires de leur expédition en Angleterre.

(*Note du traducteur.*)

il ne manqua pas de lui rapporter, entre autres nouvelles, la cordiale et hospitalière réception qu'il avait reçue des prélats et des ecclésiastiques des Gaules, et particulièrement de Protase, évêque d'Aix en Provence, d'Arigie, évêque de Marseille, d'Etienne, abbé de Lérins. Il paraît, d'après une lettre de saint Grégoire à Etienne, lettre dont Augustin était porteur à son retour, qu'il avait été témoin oculaire de l'ordre qui régnait dans la société dont Etienne avait la direction. La lettre est ainsi conçue :

Grégoire a Etienne, abbé.

« Augustin, serviteur de Dieu, porteur de la présente, a réjoui notre cœur par ce qu'il nous a dit de votre vigilance active et louable, et en nous apprenant que les prêtres, les diacres [1] et la communauté vivent ensemble en hommes pénétrés du même esprit. Comme la bonne harmonie du corps dépend des vertus du supérieur, nous prions le Dieu Tout-Puis-

[1] Il paraît d'après cela, dit l'éditeur bénédictin de Saint-Grégoire, qu'il y avait dans ce monastère, comme dans d'autres, plusieurs ecclésiastiques ne faisant pas partie de la communauté.

sant de daigner, dans sa miséricorde, allumer en vous le feu des bonnes œuvres, et de préserver tous ceux confiés à vos soins, des tentations du démon. Nous lui demandons de leur donner à tous un vif amour pour vous, et des sentiments selon ses vues.

« Mais comme l'ennemi du genre humain ne cesse de tendre des piéges pour notre ruine, et qu'il travaille assidûment à séduire, en les prenant par leur côté faible, les âmes engagées à Dieu, nous vous exhortons, très-cher frère, à exercer sans relâche vos soins vigilants, et à veiller, par vos prières et vos prévoyances actives, afin que le loup ravisseur ne trouve pas l'occasion de mettre en pièces votre troupeau. Quand vous aurez rendu sain et saúf à Dieu le dépôt que vous en avez reçu, qu'il lui plaise, dans sa grâce, de vous accorder la récompense de vos travaux, et d'augmenter vos aspirations vers la vie éternelle.

« Nous avons reçu les cuillers et les plats[1] que vous nous avez expédiés, et nous vous remercions de témoigner ainsi votre amour des pauvres, en nous envoyant des objets pour leur usage[2]. »

[1] *Circulos.*

[2] *Epîtres* de saint Grégoire, liv. VI, 56. Étienne ne continua pas à justifier la bonne opinion que Grégoire avait de lui. Cinq

La dernière phrase de cette lettre, quoique sans rapport avec notre sujet, n'en est pas la partie la moins intéressante et la moins caractéristique.

Saint Grégoire écrivit en même temps à Protase, évêque d'Aix, en Provence :

« L'ardeur de votre affection pour saint Pierre, prince des apôtres, ne nous est pas seulement garantie par les exigences de votre charge, mais elle ressort encore du dévouement dont vous faites preuve pour la cause de l'Eglise. Nous savons cela par les rapports que nous a faits Augustin, serviteur de Dieu, et porteur de cette lettre, et nous nous réjouissons de ces témoignages de votre ardeur et de votre zèle pour la vérité. Quoique éloigné de nous en personne, vous avez prouvé que vous nous étiez uni de cœur, en nous témoignant la charité fraternelle qui convient. »

Le saint pontife écrivit à peu près dans les mêmes termes à Arigie, évêque de Marseille.

On trouve dans une lettre de saint Grégoire les raisons à l'aide desquelles il chercha à ranimer la

années plus tard, le Saint écrivait à Cono, abbé de Lérins, et lui parlait des chagrins que lui avaient causés la nonchalance et l'imprudence de son prédécesseur (*Epîtres*, liv. XI, 12). De là quelques personnes ont pensé que la lettre adressée à Étienne était une exhortation de saint Grégoire. Son contenu ne justifie guère cette version. Il est probable ou que Grégoire ignorait les faits, ou qu'Étienne fit plus tard seulement la chute qui affligea le Pape.

confiance des missionnaires, et les mesures qu'il proposa afin d'assurer l'ordre et l'harmonie parmi eux; cette lettre leur fut remise par Augustin [1].

« Aux frères en route pour l'Angleterre.

« Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses frères, serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Il eût été mieux de ne pas s'engager dans une bonne entreprise, que de songer à reculer après l'avoir commencée. Aussi me paraît-il convenable, mes très-chers fils, que vous exécutiez avec la plus grande célérité possible la bonne œuvre entreprise par vous avec l'assistance de Notre-Seigneur. Réalisez avec ardeur et zèle ce que l'inspiration de Dieu vous a suggéré, et songez que plus grands seront vos travaux, plus brillante sera la gloire de votre récompense éternelle. Augustin, votre prieur, retourne à vous, autorisé à vous gouverner en qualité d'abbé. Obéissez-lui en toutes choses avec humilité; soyez assurés que tout ce que vous ferez conformément à ses ordres, tournera au profit de vos âmes.

[1] Saint Grégoire, *Epîtres*, liv. vi, 51.

« Que le Tout-Puissant vous protége de sa grâce, et m'accorde le fruit de vos travaux dans notre patrie éternelle ! Quoique privé de prendre part à vos labeurs, que je puisse être associé à votre récompense, car si j'étais maître de mes désirs, j'aurais partagé vos travaux. Que Dieu, mes très-chers fils, vous ait en sa sainte garde.

« En date du vingt-troisième jour de juillet, quatorzième année du règne de notre très-religieux empereur, notre seigneur Maurice Tibère Auguste, la treizième de son consulat, et la quatorzième de l'indiction[1]. »

On pourrait peut-être conclure du contenu de cette lettre, que le manque de discipline était la cause des inquiétudes que saint Grégoire fut appelé à calmer. Les compagnons d'Augustin étaient probablement plus jeunes que lui. Ils avaient peut-être été entraînés par leur jeunesse à entrer

1 L'indiction (*ab indictis tributis et vectigalibus*) était un cycle de quatorze ans, que l'on dit avoir été institué par Constantin le Grand en 312. Il y avait plusieurs de ces cycles. On comptait les années du pontificat de saint Grégoire d'après celui de Constantinople. La date de l'indiction, suivant les éditeurs bénédictins de saint Grégoire, ne fut placée aux actes d'aucun concile avant celui de Chalcédoine en 451, ni mis en usage par les papes avant saint Grégoire le Grand. On la voit figurer dans les papiers d'Etat de la France (Mabillon, *de Re diplomatica*) au commencement du IXe siècle.

dans un monastère, et leur esprit se trouvait surtout en danger d'être déconcerté par les rumeurs inquiétantes du public.

Une des sages règles de saint Benoît était que ses moines ne devaient pas rapporter dans l'intérieur de la communauté les récits qui pouvaient leur arriver du dehors. Tant que les frères de Saint-André avaient vécu sous le même toit, il était du devoir de leur supérieur de guider leur jugement sur les sujets pratiques ; mais il est très-vraisemblable qu'une fois en voyage, les choses se passèrent avec moins d'ordre, saint Augustin n'étant pas autorisé, et peut-être aussi n'étant pas disposé à intervenir pour rectifier les pensées de ses frères et diriger les conversations qui s'engageaient autour de lui. Il n'est pas impossible qu'Augustin ait demandé, tandis qu'il se trouvait à Rome, des pouvoirs plus étendus et une autorité mieux définie.

Mais, quoi qu'il en soit, l'entière confiance qui lui est accordée, et que réclame en sa faveur la lettre de saint Grégoire à ses compagnons, est une preuve que le calme de son esprit avait été complétement rétabli avant ou durant son entrevue avec son maître.

Assurément, si des paroles humaines étaient capables de ranimer ces âmes défaillantes, tel dut être l'effet de cette phrase touchante du Saint-

Père : « Si j'étais maître de mes désirs, je parta-
« gerais vos travaux. »

Saint Grégoire le Grand approchait, à cette époque, de sa soixantième année; il avait atteint le plus haut degré de cette puissance ecclésiastique que les hommes nomment si improprement grandeur; il avait ses légats en cours et ses officiers en provinces; il avait beaucoup de gens au-dessous de lui, mais personne n'occupait une position supérieure à la sienne. Il était chef parmi les évêques, et évêque au-dessus des rois. Dans tout le monde chrétien, ses désirs étaient des ordres, et sa parole faisait autorité; et cependant, nous voyons saint Grégoire le Grand disposé, et même désireux, si telle eût été la volonté de Dieu, de renoncer à ces priviléges augustes et à une puissance si imposante; il était prêt à échanger son diadème pour le capuchon, et le trône contre la pauvreté. Nous le voyons prêt à renoncer aux sympathies d'amis intimes pour s'exposer aux froids regards d'étrangers et à la répulsion des souverains par déférence pour les vassaux. Saint Grégoire le Grand, ainsi que le prouve l'histoire, n'était ni un orateur inhabile, ni un professeur sans talent.

Saint Augustin, outre la lettre adressée à ses compagnons, était porteur, pour lui et ses frères, d'autres recommandations sollicitant les bons of-

fices des prélats et des souverains étrangers de la partie des Gaules qu'ils devaient traverser. Le Pape adressa une lettre aux évêques de Tours et de Marseille, portant la même date que celle destinée aux missionnaires, le 23 juillet 596.

« Grégoire a Pélage, évêque de Tours, et a Sérène, évêque de Marseille, tous deux en France. — Par duplicata[1].

« Quoique des religieux n'aient pas besoin de recommandation auprès de bons prêtres, pleins de la charité que Dieu demande, cependant, comme l'occasion d'écrire est opportune, nous avons jugé convenable de vous adresser cette communication, afin de vous faire savoir qu'Augustin, porteur de la présente, serviteur de Dieu (dont l'affection nous est garantie), a été choisi par nous, avec l'assistance du Tout-Puissant, et dans l'intérêt des âmes, ainsi que d'autres serviteurs de Dieu, pour faire une mission lointaine[2]. Votre Sainteté doit l'aider de sa bonté de prêtre, et ne mettre aucun retard à lui procurer les consolations en son pouvoir. Afin de vous disposer à lui accorder le bienfait d'un intérêt tout amical, il a des instructions

[1] *A paribus.*

[2] *Illuc.* Le nom du pays où allaient les missionnaires était omis, sans doute par précaution.

de nous, pour vous communiquer avec précision[1] les détails de son voyage; nous sommes convaincu, dès qu'ils vous seront connus, que vous vous prêterez, avec dévouement pour Dieu, aux circonstances urgentes qui rendent vos encouragements nécessaires à notre envoyé[2]. »

Saint Grégoire écrivit à peu près dans les mêmes termes à Virgile, évêque et métropolitain d'Arles, ainsi qu'à Désidère et Syagrius, évêques de Vienne et d'Autun.

Outre ces lettres de recommandation aux représentants de l'Église, le Pape songea à obtenir un sauf-conduit pour ses missionnaires, de la part des autorités civiles. Ils devaient passer à travers les Etats de Théoderic et de son frère Théodebert, rois de Bourgogne et d'Austrasie[3]. Le premier avait le siége de son gouvernement à Châlons, et le second à Reims. Augustin fut chargé, à son retour, de deux lettres pour ces jeunes princes.

1 *Subtiliter.*

2 *Epîtres* de saint Grégoire, liv. vi, 52.

3 Théoderic était le second fils, et Théodebert le fils aîné de Childebert, à qui ils succédèrent à la mort de leur père, en 569, l'année même où saint Grégoire leur écrivait. Il paraît que l'aîné n'avait pas alors plus de dix ans. Leurs Etats furent gouvernés, durant leur minorité, par Brunehaut, leur grand'mère, dont nous parlons plus loin.

« Grégoire a Théoderic et Théodebert, frères, rois des Francs. — Par duplicata.

« Depuis que le Dieu tout-puissant a favorisé votre royaume de l'orthodoxie de la foi, et permis qu'il devînt célèbre dans les autres nations par la pureté avec laquelle il garde la religion chrétienne, nous avons conçu la vive espérance que vous désireriez voir tous vos sujets embrasser la croyance, qui est le lien de vos rapports avec eux, comme leurs seigneurs et gouverneurs.

« Nous avons appris que la nation anglaise a été amenée, par la miséricorde de Dieu, à soupirer ardemment après sa conversion à la foi de J.-C., mais que les prêtres des pays voisins sont négligents, et n'alimentent pas la flamme de ces saints désirs, à l'aide des exhortations qu'ils pourraient employer. C'est pour ces raisons que nous avons pris des mesures, afin d'envoyer aux Anglais Augustin, porteur de cette lettre, serviteur de Dieu (dont le zèle et l'affection nous sont assurés), en compagnie d'autres serviteurs de Dieu. Nous leur avons, en outre, donné avis d'emmener avec eux quelques prêtres du pays voisin, dont le secours leur sera utile pour sonder les dispositions du nouveau peuple et seconder leurs bonnes intentions, autant que Dieu leur

en donnera le pouvoir. Afin qu'ils soient capables de remplir ce ministère, nous invitons Votre Excellence, que nous saluons de notre affection paternelle, d'accorder à ceux chargés de notre message le bienfait de l'assistance que vous jugerez pouvoir leur être utile. Et comme il s'agit d'une affaire où le salut des âmes est intéressé, que votre influence les protége et les aide, afin que Dieu tout-puissant, qui sait que vous leur accorderez cette consolation d'un cœur dévoué et avec un zèle pur pour sa sainte cause, vous prenne sous sa protection et vous conduise saufs, à travers la puissance terrestre, à son royaume des cieux[1]. »

Augustin était aussi porteur d'une lettre adressée à Brunehaut, reine-régente[2], ainsi conçue :

« GRÉGOIRE A BRUNEHAUT, REINE DES FRANCS.

« Votre chrétienne Excellence nous est si bien connue, que nous ne pouvons en rien douter de

[1] Saint Grégoire, liv. VI, 58.

[2] Brunehaut était fille d'Athanagild, roi des Visigoths; elle devint, en 566, femme de Sigebert, roi de Metz. Childebert, père de Théodebert et de Théoderic, naquit de ce mariage. Brunehaut était régente pour les deux princes à l'époque de la mission de saint Augustin. L'histoire accuse cette princesse de crimes nombreux et barbares. Il est bien difficile de concilier ces imputations avec les éloges que lui adresse saint Grégoire.

votre bonté. Nous regardons au contraire comme certain que vous coopérerez dévotement et ardemment avec nous, et que vous fournirez avec la plus grande abondance les consolations que nous avons raison d'attendre de votre religion si sincère. Dans cette confiance, nous vous saluons de notre affection paternelle, et vous faisons connaître que la nation anglaise, suivant les rapports qui nous ont été faits, a, sous l'inspiration de Dieu, le désir de devenir chrétienne; mais que les prêtres du pays voisin manquent pour elle de sollicitude pastorale.

« En conséquence, en vue d'arracher ces âmes à la perdition éternelle, nous avons commissionné Augustin, serviteur de Dieu et porteur de la présente (dont le zèle et l'affection nous sont assurés), en compagnie d'autres serviteurs de Dieu. Nous sommes désireux de connaître par eux les dispositions du peuple anglais, et de prendre, avec votre assistance, les moyens (autant que cela est praticable) d'assurer sa conversion. Nous leur avons dit aussi qu'il serait de leur devoir de mener avec eux quelques prêtres du pays voisin.

« Votre Excellence, qui est disposée à favoriser toutes les bonnes œuvres, condescendra-t-elle, en considération de notre demande et par crainte de Dieu, à regarder notre envoyé comme lui

étant recommandé pour toutes choses? Consentirez-vous à lui accorder avec empressement la grâce de votre protection, et l'avantage de votre patronage dans ses travaux? Et afin que votre récompense puisse être complète, voulez-vous lui fournir un sauf-conduit pour faire route vers la nation anglaise? Que Dieu, qui vous a comblée dans ce monde de bonnes œuvres qui lui sont agréables, vous accorde ici-bas, et dans le lieu du repos éternel, la grâce de vous réjouir avec ses saints[1]. »

Les lettres de saint Grégoire nous indiquent la route que les missionnaires ont dû suivre en traversant la France. Augustin, raffermi dans ses desseins par son voyage à Rome, rejoignit ses frères à Lérins, où il remit sa lettre à Etienne, abbé du monastère. On peut supposer que les missionnaires se sont rendus ensuite à Aix, et de là à Arles, attendu que, dans l'une et l'autre de ces villes, ils avaient été recommandés aux évêques Pélage et Virgile. D'Arles, ils continuèrent probablement leur route par Vienne, où ils trouvèrent l'évêque Désidère, et se rendirent ensuite à Châlons, où la reine Brunehaut demeurait avec son petit-fils, Théoderic, roi de Bourgogne. La reine fit aux moines une très-belle réception, dont saint Grégoire lui exprima ses remercîments

[1] Saint Grégoire, liv. VI, 59.

dans une lettre postérieure de quatre années[1].

Les missionnaires allèrent ensuite à Autun voir Syagrius, pour qui ils avaient aussi des lettres, et peut-être qu'ils dévièrent jusqu'à Reims, où était la cour de Théodebert, roi d'Austrasie.

Ils passèrent ensuite par Sens (où ils virent l'évêque Pallade, avec qui saint Grégoire était dans l'habitude de correspondre), et poursuivirent leur route vers Tours; ils portaient à Pélage, évêque de cette ville, une recommandation spéciale. Ils ne manquèrent pas de visiter à Tours la tombe et les reliques du grand saint Martin. Ils descendirent de là vers la côte à travers l'Anjou, qui fut le théâtre, suivant le biographe de saint Augustin, de plusieurs événements remarquables. A la ville de Cé, près le pont de ce nom, l'apparition des moines causa une émeute, dont le dénoûment fut l'expulsion des missionnaires, qui, chassés de la ville, furent obligés de passer la nuit en plein air. Les femmes de la localité prirent la principale part dans ce mouvement. Elles couraient çà et là d'une manière désordonnée et sauvage, remplissant l'air de cris frénétiques, et se portant même à des actes de violence envers ces étrangers si modestes et si inoffensifs. L'une d'elles, plus effrontée que les autres, s'approcha,

[1] Saint Grégoire, liv. IX, 11.

dit-on, d'Augustin et menaça sa vie. Le Saint saisit instinctivement une javeline pour se protéger, comme s'il eût été attaqué par une bête féroce. La javeline s'échappa de ses mains, semblable à une flèche qui s'élance de l'arc, et alla se fixer dans la terre à trois stades de distance. Le Saint la suivit, et en l'arrachant du sol, une source d'eau pure et abondante s'en échappa, à la grande joie des missionnaires et à la confusion de leurs ennemis. On ajoute aussi que, durant la nuit, le terrain sur lequel reposèrent les saints moines fut illuminé par une clarté surnaturelle, comme si Dieu avait voulu leur donner une preuve de sa protection, afin que ceux qui les haïssaient pussent voir ce spectacle et être honteux de leur conduite. A la vue de ces prodiges, la populace furieuse changea de dispositions et s'écria que les missionnaires étaient des dieux. Enfin, quand saint Augustin fut parti, le peuple se mit à bâtir une église en son honneur, qui, dit Mabillon, « peut être vue encore avec la source et un prieuré dédié à saint Austin (ou Augustin). » On rapporte que la première femme qui a voulu entrer dans cette église a été frappée de mort subite à la porte, et qu'aucune femme de la localité ne put se décider ensuite à en franchir le seuil fatal, regardant cet événement comme un châtiment que leur avait mérité leur conduite impie envers un Saint aimé de

Dieu. Avant qu'Augustin quittât l'Anjou, il reçut une visite de consolation de l'évêque du diocèse.

De l'Anjou, les missionnaires n'étaient pas éloignés du détroit britannique, aux vagues duquel ils pouvaient se confier en toute sûreté, dans l'heureuse conviction d'avoir part aux bénédictions de Notre-Seigneur : *Omnis qui reliquerit domum, vel fratres aut sorores, aut patrem aut matrem, aut uxorem aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit* [1]. »

[1] Saint Mathieu, xix, 29.

CHAPITRE X.

Saint Augustin et ses compagnons arrivent dans l'île de Thanet. — Description de cette île. — Le Saint envoie un message à Ethelbert, qui accueille cette députation avec bienveillance. — Le roi donne audience à saint Augustin et à ses compagnons. — Les missionnaires se rendent à l'entrevue en procession, et précédés de l'emblème de la rédemption. — Description de l'audience. — Discours adressé par saint Augustin à Ethelbert. — Réponse favorable de ce monarque. — Les missionnaires sont autorisés à prêcher la foi chrétienne et à faire des convertis. — Il est pourvu à leurs besoins aux frais du roi. — Saint Augustin et ses compagnons se rendent à Cantorbéry. — Leur entrée dans cette ville.

Il est peu de parties de l'Angleterre auxquelles le temps ait fait subir plus de modifications qu'à la petite île de Thanet. Elle était autrefois beaucoup plus étendue qu'à présent. Gosselin, le biographe de saint Augustin, l'appelle *très-large*[1], en l'absence, sans doute, de renseignements précis, et le vénérable Bède la dit *considérable*[2];

1 *Prægrandis*.
2 *Non modica*.

le dernier lui donne une étendue qui dépasse matériellement sa contenance actuelle[1]. Quoiqu'elle ait conservé son caractère insulaire, il est beaucoup moins apparent que dans l'antiquité, car la rivière qui sépare aujourd'hui l'île de la côte de Kent est si peu considérable qu'elle mérite à peine le nom de ruisseau. Du temps de saint Bède, cette rivière avait déjà perdu de sa première importance, et, par allusion à la réduction de son volume d'eau, on l'appelait alors *Wantsum*, c'est-à-dire qui manque d'eau, comparativement à ce qu'elle était autrefois; elle avait cependant encore un quart de mille de largeur. En fait, c'était plutôt un bras de mer qu'une rivière, quoique deux courants, la Stour et le Nethergong, lui fournissent son eau. Le détroit tirait toute son importance de la mer, qui, dans les hautes marées, se frayait un passage entre les extrémités nord et sud-ouest de l'île : le Genlade, près Reculver, d'un côté, et le port de Richborough (le Rutupium des Romains) de l'autre. L'ensemble de ce large détroit était connu dans l'antiquité sous le nom de Port-Rutu-

[1] *Sexcentarum familiarum*, ce qui donne 60,000 acres, tandis que Hasted, à la fin du dernier siècle, évalue son étendue à 26,500 acres, ainsi que le portent les calculs actuels. Il est possible que le mot *sexcenti* ait été employé pour exprimer un nombre indéfini, dans le sens où Plaute disait : « *Sexcenta sunt quæ memorem*. J'aurais mille choses à vous dire. »

pin. La route que suivaient ordinairement les navires allant de France à Londres, était d'entrer dans le port de Richborough, et de faire le tour de l'île du Thanet pour sortir au Genlade, où ils se trouvaient dans le bras de la Tamise. Ceux qui étaient nolisés pour Kent laissaient leur cargaison à la petite ville de Ebbesfleet, qui était située sur le côté nord-est du port de Richborough. On trouve Ebbesfleet, sur les cartes de l'île de Thanet, à quatre ou cinq milles sur la route actuelle de Ramsgate à Sandwich. Cette localité consiste aujourd'hui en deux ou trois petites maisons assez éloignées de la mer pour en être à peine aperçues. On sait qu'à deux milles de Ramsgate, à Cliffs-end, l'aspect de la côte change subitement, et que les dunes blanchâtres se terminent par un sol parfaitement plan.

Ebbesfleet, où l'on croit que saint Augustin a débarqué, est un peu plus éloigné, et se trouve maintenant, comme nous l'avons dit, à plus de deux milles dans l'intérieur de l'île, la mer s'étant postérieurement retirée de ce côté de Thanet autant qu'elle a gagné dans le voisinage de Reculver, où des vieillards se rappellent avoir joué au *cricket* (jeu de balle) sur des terrains qui maintenant ont entièrement disparu. Hasted, l'historien de Kent, pense que la mer doit avoir envahi plusieurs centaines d'acres (sinon plusieurs

milliers) des côtés nord et est de l'île, si elle a gagné proportionnellement autant de terrain durant sept cents ans, que dans les cent cinquante dernières années.

On voit dans les parties sud et ouest quelques centaines d'acres d'un terrain maintenant desséché, qui était autrefois entièrement sous l'eau et formait le lit d'un courant navigable par suite du reflux [1] de la mer. Des terrains bas et marécageux occupent la place de l'ancien port de Richborough, et la Stour, qui était jadis perdue dans les plus hautes marées du grand détroit Rutupien, roule maintenant son cours tortueux à travers les marais et les bancs de sable, jusqu'à ce qu'elle débouche dans la mer un peu à l'est de Sandwich.

C'était probablement au printemps de l'année 597 que saint Augustin et ses compagnons, suivis de quarante personnes qu'ils avaient prises en France, en qualité d'interprètes, mirent le pied sur le sol anglais. Ce lieu intéressant paraît avoir été connu et vénéré de nos catholiques ancêtres. La première pierre qui fut foulée par ceux qui venaient prêcher dans notre pays l'Evangile de paix, a été, nous dit-on, religieusement conservée,

[1] *History of Kent* (Histoire de Kent), vol. IV, p. 291, 292, 294.

comme un précieux souvenir, dans la chapelle du monastère de Saint-Augustin, à Cantorbéry.

Les missionnaires étaient à peine arrivés qu'un ou deux d'entre eux (en compagnie des interprètes qu'ils avaient amenés d'après les désirs de saint Grégoire) partirent pour Cantorbéry, où ils firent connaître au roi l'objet de leur voyage. Grande fut la joie avec laquelle la bonne Berthe salua le jour qu'elle avait si longtemps désiré, en voyant se réaliser la faveur qui lui avait inspiré plus d'une secrète prière dans la petite église de Saint-Martin. Celui qui s'était associé à elle dans la douce espérance de voir s'ouvrir une voie à la conversion de l'Angleterre, le bon évêque saint Luidhard, était allé, quelques mois auparavant[1], prendre possession de la gloire qu'il avait méritée. Le Saint n'ignorait probablement pas, quand il fut appelé de ce monde, l'approche des missionnaires envoyés en Angleterre; mais il était encore incertain de l'issue de leur périlleux et long voyage. Ne fut-il pas, dans ces circonstances, miséricordieusement enlevé de cette terre, afin de pouvoir offrir à Dieu, pour le tendre objet de ses vœux et les compagnons de son zèle, une prière plus confiante, plus élevée,

[1] Voir *Gallia christiana*, vol. x, p. 1382, où l'on dit qu'il est mort en 596, l'année avant l'arrivée d'Augustin.

plus pure et plus efficace, qu'il ne pouvait le faire alors qu'il était retenu par les liens de ce monde de ténèbres et de péché? Ne fut-il pas appelé près de Dieu, afin de mettre à l'abri de son patronage, comme saint glorifié, ceux à qui il ne pouvait prêter auparavant que le faible secours des sympathies d'un homme comme eux sujet au péché?

Ces pensées, quelque étrangères qu'elles soient à l'esprit des temps modernes, furent, sans aucun doute, celles où l'esprit droit de la reine Berthe chercha ses consolations, quand son digne ami et conseiller lui fut enlevé. Cette perte dut peser lourdement sur son esprit, dans un moment où il ne se trouvait autour d'elle personne qui partageât ses vues et qui s'inquiétât de l'état des pauvres Anglo-Saxons. Aussi saint Augustin dut-il apparaître à cette princesse comme un émissaire de saint Luidhard, chargé d'un message de consolation et d'encouragement.

Le roi Ethelbert écouta les envoyés de saint Augustin avec faveur, et il leur dit d'annoncer à leur maître qu'il se tînt prêt à le voir sur la côte dans quelques jours. Il envoya aussitôt des ordres, afin que ces étrangers mystérieux fussent traités d'une manière hospitalière. Il était impossible qu'Ethelbert, durant plusieurs années de relations affectueuses avec Berthe, n'eût pas appris à regarder la religion chrétienne avec de plus nobles

sentiments qu'une pure indifférence, quoique jusqu'alors, et plus tard encore, il ait continué à se rendre aux cérémonies païennes de son temple particulier (la petite église de Saint-Pancrace), tandis que la reine assistait à la messe dans l'église de Saint-Martin. Il est probable que les solennités publiques du culte catholique furent interrompues par la mort de saint Luidhard, et que la reine, depuis cet événement, avait été réduite à offrir en secret ses prières dans son appartement privé.

Quelques jours après l'entrevue d'Ethelbert avec les messagers de saint Augustin, le monarque partit pour l'île de Thanet, et, suivant la tradition, il rencontra le Saint à Richborough. Il établit là son siége en plein air, et fit appeler Augustin en sa présence, n'osant pas, dit l'historien, s'abriter sous le même toit que des étrangers qu'il soupçonnait d'art magique.

La plus grossière superstition a ses compensations, ses pieux pressentiments et ses saints augures ; mais souvent, comme dans cette circonstance, tout cela fort mal à propos, car, dit saint Bède, avec sa douceur ordinaire et sa touchante simplicité : « Les missionnaires étaient venus en Angleterre sans s'initier aux arts diaboliques, mais enrichis des dons d'en haut[1]. »

[1] Liv. I, ch. 25.

Dès que l'arrivée et les ordres du roi furent connus, les missionnaires réunirent les emblèmes catholiques qu'ils portaient avec eux, et qui se bornaient aux objets indispensables à leur position et aux besoins d'une église en voyage. Ces emblèmes étaient une grande croix d'argent[1], signe qui, depuis les temps les plus reculés, était un ornement indispensable dans toute procession religieuse solennelle. Ils avaient aussi un large tableau sur lequel était peinte, dans le style grossier du temps, la figure de notre Rédempteur. Munis de ces bagages sacrés, signes d'agression et de triomphe sur le monde, ils se rangèrent en une procession qui, vu leur nombre, devait être d'une apparence imposante, et ils s'avancèrent vers le lieu de l'entrevue.

Les personnes qui connaissent Richborough et ses environs savent combien la physionomie des lieux dut favoriser ce qu'on peut appeler l'effet de cette scène. Privée d'arbres et d'une nature stérile,

1 L'usage du crucifix ne fut probablement introduit qu'un siècle plus tard. Dans les premiers siècles, on s'abstenait de représenter Notre-Seigneur sur la croix, par égard aux préjugés des païens, pour qui le Christ crucifié était une pierre d'achoppement. Les bienfaits de la rédemption étaient alors symbolisés sous l'image d'un agneau portant une croix. Les tableaux du crucifiement devinrent ensuite en usage, et enfin les figures sculptées sur bois, etc.

la localité a toujours dû être rebelle à la grande végétation. Les siècles, malgré leur influence transformatrice, sont impuissants à modifier l'action de l'Océan et les lois générales de la nature; l'air, la mer et les vents de l'est doivent toujours exercer leur effet destructeur sur la verdure et les feuillages, quoique, sur plusieurs points intérieurs de l'île, l'on trouve aujourd'hui des déserts où s'élevaient jadis d'épaisses forêts, et que de riants pâturages couvrent des plaines n'offrant autrefois que d'humides marécages. Sûrement, Richborough n'a jamais été qu'un lieu froid et improductif. Plaçons-nous à côté des murs crevassés de son vieux château, cette ruine aussi peu pittoresque que stérile en légendes, et foulons aux pieds son vaste pavé cruciforme, où l'imagination catholique retrouverait volontiers un souvenir du débarquement de saint Augustin ou de son entrevue avec Ethelbert, si elle n'était bientôt arrêtée, dans ses spéculations, par quelque antiquaire sévère et véridique, lui assurant que ce qui ressemble à la superficie spacieuse d'une église, n'est en réalité que la partie supérieure de la voûte d'un grenier romain. Ainsi placé, l'œil peut venir en aide à l'esprit, en lui permettant de se former une peinture assez exacte de la scène mémorable à laquelle nous assistons.

Considérons le prince, de qui dépendent (humainement parlant) les destinées religieuses de

l'Angleterre, assis, entouré de sa cour, sur le trône rustique que la nature lui offre, et se disposant à recevoir les ambassadeurs de la foi. Le pays est si nu d'arbres et d'habitations, que l'œil pouvait découvrir la procession régulière et bien ordonnée se déroulant de son point de départ, et qui, devenant plus distincte à mesure qu'elle approchait, se partageait enfin en deux lignes régulières de religieux vêtus du sombre uniforme de l'ordre des bénédictins. A leur tête marchait, précédé du porte-croix, un homme d'une démarche plus imposante et d'une figure plus majestueuse que celle de ses compagnons; il s'élevait au-dessus d'eux de toute la hauteur des épaules [1]; mais son maintien était plein de douceur et de révérence. Les notes d'un plain-chant grave [2] et harmonieux, s'élevant par degrés, frappaient agréablement l'oreille, et se perdaient, à de courts intervalles, dans le murmure bruyant de la marée, ou plutôt s'alternaient avec son souffle respectueux, qui semblait à dessein faire silence. La nature pouvait-elle avoir des regards ou des paroles sévères dans un jour si gracieux? A mesure que la procession appro-

[1] Voir la manière dont la personne d'Augustin est dépeinte à la fin de la vie de Gosselin. (Bollandistes, 26 mai.)

[2] La réforme du chant ecclésiastique, qui est due à saint Grégoire le Grand, eut lieu peu de temps avant la mission de saint Augustin.

chait du lieu de réception, les voix baissaient, et les chants se terminèrent par une prière demandant miséricorde pour l'Angleterre. N'y avait-il pas un chœur invisible prenant part à ces solennelles supplications? Est-ce que les anges n'assistaient pas à cette pieuse offrande, pour la présenter comme de l'encens devant le trône miséricordieux du Très-Haut ? Pensez-vous que saint Alban, le proto-martyr de l'Angleterre, fût absent de cette fête et muet dans ce chœur de voix suppliantes? Est-ce que Germain et ceux qui les premiers coururent des périls de terre et de mer, afin de planter la croix sur le sol de l'Angleterre, ne prirent aucune part à cette solennité?

Enfin, la procession s'arrêta et les chants cessèrent. Le roi permit aux missionnaires de s'asseoir, et l'on rapporte qu'Augustin s'adressa à lui en ces termes :

« L'objet que nous avons à cœur en venant ici, ô roi, c'est de travailler à vous procurer la paix éternelle à vous et aux habitants de votre royaume. Nous vous apportons, comme nous vous l'avons déjà fait connaître, les gages d'une joie sans bornes. Si vous les recevez, vous serez béni à jamais ici et dans le royaume sans fin. Le Créateur et Rédempteur du monde a ouvert au genre humain le royaume des cieux, et il fait des habitants de la terre les citoyens d'une cité céleste. Car Dieu aime telle-

ment le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique, ainsi que lui-même en a porté témoignage, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils obtiennent la vie éternelle. Le même Fils de Dieu l'a aimé d'un amour si grand qu'il a consenti à souffrir la mort pour les hommes et même la mort de la croix. Il a plu à sa clémence indicible de vaincre le démon, non dans la majesté de sa propre nature divine, mais sous la faiblesse de notre chair, et de nous arracher ainsi, nous, digne proie de l'esprit du mal, des filets de ce prince de malice.

« La divinité incarnée du Fils de Dieu s'est manifestée par les preuves innombrables de sa puissance, par la guérison de tous les maux et la pratique de toutes les vertus.

« Il s'est montré Dieu et Seigneur des cieux, des étoiles, de la terre, de la mer et de l'enfer. Il calmait, par son autorité, les vents et l'Océan. Il marchait sur les vagues de la mer comme sur la terre ferme; il daigna enfin mourir pour les hommes comme homme, et le troisième jour il ressuscita comme Dieu. Il ressuscita, afin de pouvoir nous ressusciter; il monta au ciel, afin de nous réunir autour de lui dans son triomphe. Et de là il reviendra, comme juge du monde entier, pour placer les croyants dans son royaume et condamner à jamais les incrédules. Daignez donc, roi

illustre, ne pas nous regarder comme des gens superstitieux, parce que nous avons pris la peine de venir de Rome jusqu'à votre royaume, en vue de votre salut et de celui de vos sujets, et afin de répandre, comme par contrainte et contre sa volonté, des bienfaits sur un peuple qui nous était étranger.

« Soyez assuré, très-excellent roi, que nous avons pris cette résolution sous l'influence d'une ardente charité. Nous désirons, au delà de tous les désirs et de toutes les gloires du monde, avoir avec nous, dans le royaume de notre Dieu, autant de compagnons que possible, et nous luttons de tous nos efforts pour empêcher de périr ceux qui pourraient entrer dans la compagnie des saints anges. Le tendre amour de notre Christ a fait pénétrer, par l'inestimable douceur de son Esprit, cette bonne volonté dans tous les apôtres de sa vérité, afin que, laissant de côté la pensée de leur propres besoins, ils brûlent de zèle pour le salut de toutes les nations, et regardent les hommes comme leurs parents et leurs enfants, leurs frères et alliés, et que, les embrassant tous dans le seul amour de Dieu, ils travaillent à les amener à l'éternité de joie et de bonheur. Ces hommes, porte-drapeaux de notre Roi, ont rendu témoignage de Dieu par des miracles innombrables, à travers le fer et le feu, au milieu des bêtes

féroces, de tous les genres de tourments et de mort, et ils ont, par leur courage invincible, soumis le monde à leur Sauveur.

« Depuis longtemps Rome, la Grèce, les rois et les princes de la terre et des îles des gentils, pressés par les invitations de ces prédicateurs, se réjouissent, avec le monde entier, d'adorer le Seigneur des rois et de servir à jamais celui par qui et avec qui ils peuvent régner éternellement. Poussé par le même amour, Grégoire, actuellement père de toute la chrétienté, désirant ardemment votre salut, serait venu vers vous, sans crainte des châtiments ou de la mort, s'il avait pu abandonner le soin des âmes confiées à sa charge. Dans ces circonstances, il nous a envoyés à sa place pour vous ouvrir la voie de la lumière éternelle et les portes du royaume des cieux, où vous pouvez régner à jamais, si, méprisant les idoles du démon, vous consentez à y entrer par les mérites du Christ[1]. »

Tel fut le discours que saint Augustin adressa au roi. Il le prononça, dit saint Bède, assis conformément aux ordres d'Ethelbert, qui répondit de la manière suivante :

[1] Ce discours a été transmis, par tradition sans doute, ou sur de pieuses conjectures, plutôt que sur l'autorité d'un document. — Vie de Gosselin. (Bollandistes, 26 mai.)

« Assurément les paroles et les promesses que vous m'apportez sont superbes; mais elles sont nouvelles pour moi et d'une autorité douteuse. Je ne puis pas les accepter, au mépris des pratiques religieuses auxquelles j'ai été depuis si longtemps attaché en commun avec tout le peuple anglais. Cependant, comme vous êtes des étrangers, ayant fait un long voyage pour arriver jusqu'à ce pays, et que vous venez, autant que je puis comprendre l'objet de votre visite, dans le désir de nous faire connaître ce que vous-mêmes croyez être vrai et bon, nous sommes loin de vouloir vous molester; bien au contraire, nous vous recevrons avec bonté et d'une manière hospitalière. Nous prendrons en conséquence des mesures pour vous fournir tout ce qui est nécessaire à votre alimentation. Nous ne vous empêcherons ni de prêcher, ni de faire autant de convertis que vous pourrez à la foi de votre religion[1]. »

Le roi Ethelbert fut aussi bon que ses paroles. De retour à Cantorbéry, il donna ordre de préparer une maison convenable pour la réception des missionnaires; il voulut que leur table fût servie à ses frais, et qu'on n'opposât aucun obstacle à leur prédication.

Saint Augustin et ses compagnons ne tardèrent

[1] Saint Bède, liv. I, ch. 25.

pas à quitter Thanet pour Cantorbéry, où ils firent leur entrée dans l'ordre solennel qu'ils avaient observé en se rendant à la réception du roi. La grande croix d'argent était portée devant eux, et la bannière sacrée fut de nouveau déployée. En passant devant la petite église de Saint-Martin, ils chantèrent, comme au nom des habitants : « Seigneur, nous faisons appel à « votre miséricorde; détournez votre colère de « cette ville et de votre sainte maison, car nous « avons péché. *Alleluia.* »

Les pauvres idolâtres de Cantorbéry, émerveillés de ce spectacle, observaient avec curiosité le teint brun, la figure mortifiée, le costume étrange des missionnaires, et ils contemplaient avec non moins d'étonnement la brillante croix d'argent et la bannière. Ils ne pensaient pas que cette compagnie d'hommes doux et paisibles était en réalité une armée de guerriers venant prendre possession de leur ville et les faire prisonniers. Ils ne pouvaient guère découvrir sur cette bannière l'image de leur conquérant, et dans cette croix l'instrument de sa puissance. Il y avait cependant à Cantorbéry une personne qui voyait dans cette humble procession une troupe d'indomptables guerriers chez qui le présage de la victoire faisait battre le cœur : — cette personne était la reine Berthe.

CHAPITRE XI.

La maison des missionnaires à Cantorbéry. — Leur vie apostolique. — Dieu leur accorde le don des miracles. — L'église de Saint-Martin est donnée aux missionnaires. — Souvenirs qui se rattachent à cet édifice. — Conversion du roi Ethelbert. — Il se rend à l'église au milieu de sa cour pour recevoir le baptême. — Détails de cette cérémonie, qui est faite par saint Augustin. — Le peuple commence à suivre l'exemple du monarque. — Saint Augustin va à Arles se faire sacrer archevêque par le métropolitain de ce siége. — Son retour en Angleterre. — Dix mille Anglais sont baptisés le jour de Noël. — Joies de saint Grégoire en apprenant ces consolantes nouvelles. — Lettre du souverain pontife à l'évêque d'Alexandrie. — Lettre de saint Grégoire à l'archevêque d'Arles. — Prérogatives de ce siége.

Le grand saint Grégoire avait maintenant jeté les bases de la sainte entreprise qui avait occupé une si grande place dans ses désirs et ses prières, depuis le jour de sa rencontre avec les esclaves anglais, sur le marché de Rome. Ce que le Saint-Père prédit dans cette circonstance avait reçu son accomplissement littéral : l'*Alleluia* avait été

chanté en Angleterre, quoique ce ne fût encore que le « chant de Notre-Seigneur sur la terre étrangère. » La semence était jetée, et la lampe allumée. Douze pauvres pêcheurs avaient suffi à convertir le monde, et l'Angleterre seule était favorisée de quarante pêcheurs d'hommes. Ce nombre d'ouvriers paraît en vérité insuffisant pour une si abondante moisson, si l'on calcule le peu et le beaucoup de la manière dont les hommes l'entendent. Les missionnaires étaient certainement en petit nombre si les produits de leurs travaux pouvaient être mesurés par la force physique des ouvriers ou la puissance des ressources dont ils disposaient pour réaliser leur ouvrage. Mais on reconnaîtra que leur nombre était plus que suffisant, si l'on tient compte de la puissance de la sainteté, des fruits abondants de l'abnégation, de l'intercession de l'Eglise et de la bénédiction de saint Pierre.

Les moines, à leur arrivée à Cantorbéry, furent logés par Ethelbert dans la partie de la ville appelée *Stable-gate*, ou lieu de repos, quartier où les étrangers étaient ordinairement hébergés, et qui a conservé ce nom jusqu'à ce jour. La maison était donc située dans le faubourg de Stable-gate, au nord du palais archiépiscopal bâti par Lanfranc, dont les ruines sont encore visibles. Saint Augustin et ses compagnons y demeurèrent

jusqu'à la conversion d'Ethelbert, qui leur céda son propre palais, transformé plus tard en monastère de l'Eglise du Christ. Le palais d'Ethelbert se trouvait donc situé à peu de distance de la maison où habitaient les missionnaires à leur arrivée, et ce monarque aura eu de fréquentes opportunités d'assister aux pieuses et saintes conversations des étrangers. « Ils vivaient, dit l'historien, comme des apôtres, dans la prière, les veilles et les jeûnes. Ils prêchaient la parole de vie à tous ceux qui étaient disposés à l'entendre, recevant de leurs disciples uniquement ce qui leur était indispensable, et se conformant en toutes choses, avec une extrême rigueur, à leur profession et à leur doctrine. Ils semblaient mettre de côté les bonnes choses de ce monde, comme ne leur appartenant pas. Ils supportaient les désappointements et les obstacles avec calme et sans inquiétude; ils seraient morts volontiers pour défendre la vérité qu'ils prêchaient, si telle eût été la volonté de Dieu. » On comprend quel dût être le résultat de cette sainte conduite. « Un grand nombre d'indigènes, gagnés par la simplicité de leur vie pure et la douceur de leur doctrine céleste, crurent et reçurent le baptême[1]. »

L'église de Saint-Martin fut cédée aux moines

[1] Saint Bède, liv. I, ch. 26.

pour la célébration publique des cérémonies de la religion. Ils y chantaient les psaumes, y priaient, y disaient la messe, y prêchaient et y baptisaient. Il plut à Dieu, en vue du mérite des quarante missionnaires, de sauver la ville ; les conversions se suivirent avec une succession rapide, jusqu'à ce que Celui qui *tourne le cœur des rois comme le cours des rivières,* daignât faire ressentir à Ethelbert lui-même les premiers effets de son Esprit de lumière.

Nous avons parlé des prières, des jeûnes et de la puissance silencieuse de la sainteté, comme seuls instruments de cet heureux résultat; mais la vérité due à l'histoire nous oblige à tenir compte d'une autre arme spirituelle et plus apparente dont se servit la Providence divine pour disposer les cœurs de la nation anglaise à l'obéissance de Jésus-Christ. Le don des miracles, qui, à une époque postérieure, éclata avec une sorte de profusion dans toute l'Angleterre, commençait déjà à se manifester. Saint Bède cite, au nombre des raisons qui décidèrent Ethelbert à embrasser la foi chrétienne, « la multitude de miracles qui venaient accréditer la vérité des promesses des missionnaires. » Nous donnons ce récit tel que nous le trouvons dans un historien digne de toute confiance, et avec le profond sentiment de l'obligation qui pèse sur nous de rappeler, et, s'il est

nécessaire, d'imposer ces faits mystérieux et solennels à l'attention d'un siècle sceptique, particulièrement dans un pays d'où l'hérésie et l'idolâtrie des richesses ont, par leur double et puissante influence, fait disparaître depuis bien longtemps cet esprit de foi qui a les caractères d'une simplicité enfantine.

D'après nos calculs, les missionnaires avaient maintenant passé quatre mois à Cantorbéry ; car nous supposons qu'ils étaient arrivés vers le printemps, et que peu de jours après ils s'étaient rendus à la ville royale, destinée, dans les conseils de la divine Providence, à devenir pour l'Angleterre la source centrale des bénédictions religieuses comme elle avait été depuis quelque temps le siége de la cour et du gouvernement. La fête de Pâques était revenue avec ses glorieux cinquante jours ; mais les joies de cet heureux printemps du christianisme n'avaient pas fait tressaillir le cœur de l'Angleterre saxonne, à l'exception cependant d'un lieu spécialement favorisé. La petite église de Saint-Martin avait seule entendu les notes sublimes de la psalmodie catholique; et quand ces touchantes paroles : *Resurrexi, et adhuc tecum sum, alleluia!* frappèrent les oreilles de nos missionnaires, ne se rejouirent-ils pas, dans leur solitude, à la pensée que le Seigneur, immuable au milieu des changements, le même aujourd'hui

dans la gloire qu'hier dans le tombeau et avant-hier sur la croix, était encore et serait toujours avec eux?

Ce fut la dernière saison de Pâques qui n'apporta pas sa joie propre et particulière à l'Angleterre saxonne; car dès lors l'œil de la foi pouvait, de toutes parts, découvrir les signes d'une résurrection spirituelle qui approchait en s'harmonisant avec la renaissance de la nature.

Qui est allé à Cantorbéry sans visiter l'église de Saint-Martin? et qui l'a visitée, avec les connaissances historiques communes aujourd'hui aux personnes bien élevées, sans éprouver d'étranges émotions en pénétrant sous son bas portail, et en examinant ses étroites proportions?

Malgré les changements opérés par le temps dans l'église actuelle, qui, à l'exception de quelques briques romaines reconnaissables dans le mur extérieur de l'est, a perdu probablement toute identité avec la construction originale; nonobstant les ravages désolants opérés dans son intérieur par les réformateurs et les puritains, il est impossible de ne pas se souvenir qu'en ce lieu la reine Berthe a, selon la tradition, prié pour l'Angleterre païenne; que saint Luidhard et saint Augustin de Cantorbéry y ont offert le saint sacrifice de l'autel, et que le roi Ethelbert, laissant de côté sa couronne terrestre et le sceptre de sa sou-

veraineté temporelle, y a été admis, comme un petit enfant, au nombre de ceux auxquels est destiné le royaume des cieux.

Ce fut le jour de la Pentecôte, le 2 juin 597, ou plutôt la veille de cette fête, qu'Ethelbert et la reine, suivis d'un nombreux cortége de nobles, quittèrent leur résidence royale, située un peu au nord de la cathédrale actuelle, et se dirigèrent vers l'église de Saint-Martin, éloignée à peu près d'un mille. La nouvelle de la conversion du roi avait attiré une foule considérable d'étrangers à Cantorbéry, non-seulement des diverses parties de Kent, mais aussi de localités plus éloignées[1].

En arrivant à l'église, qui avait été, dit-on, richement ornée pour cette solennité, la reine Berthe reprit sa place accoutumée, et le roi resta à la porte. Puis, après que le service eut commencé à l'autel, le prêtre officiant s'avança vers les fonts, placés naturellement à l'entrée de l'église. Ce prêtre se distinguait des autres non moins par l'élevation de sa taille que par la richesse de ses vêtements. Tenant la place du pontife, quoiqu'il ne fût pas encore élevé à la dignité épiscopale, il était précédé, selon l'ancien usage, de deux acolytes portant des flambeaux allumés. Cet ecclésiastique était, nous n'aurions

1 Gosselin dans les Bollandistes.

pas besoin de le dire, saint Augustin lui-même. Arrivé aux fonts, il adressa au peuple la formule ordinaire : *Le Seigneur soit avec vous ;* on lui répondit : *Et avec votre esprit.* Il récita ensuite cette prière :

« Dieu tout-puissant et éternel, bénissez par votre assistance ces mystères de votre grande miséricorde ; soyez présent à vos sacrements, et envoyez l'esprit d'adoption pour régénérer cette âme qui vous est engendrée dans les eaux du baptême, afin que ce qui se fait par le ministère de notre faiblesse soit accompli par l'effet de votre puissance. Par Notre-Seigneur, » etc.

A la fin de cette prière, on entonna la consécration des fonts à la manière de la préface à la messe. Après quoi, on chanta la prière suivante :

« O Dieu, qui opérez l'effet de vos sacrements par une puissance invisible et d'une manière merveilleuse, et encore que nous soyons indignes d'être employés à de si saints mystères ; néanmoins, comme vous n'abandonnez pas les dons de votre grâce, vous avez aussi la bonté d'écouter favorablement nos prières. Dieu, dont l'esprit planait sur la surface des eaux à la création du monde, accordez-nous que la nature de cette eau puisse recevoir la vertu de sanctification. Dieu, qui par les eaux du déluge avez lavé les péchés d'un monde coupable, montrant ainsi la grâce de

la régénération, afin que, par un mystère prodigieux, un seul et même élément fût la fin des vices et le commencement des vertus; jetez, Seigneur, un regard sur la face de votre Eglise, et multipliez en elle vos régénérations, vous qui, par les torrents de votre grâce surabondante, comblez de joie votre sainte cité, et qui ouvrez les fonts du baptême pour le renouvellement de toutes les nations de la terre, afin que, sous l'empire de votre majesté, elles reçoivent, par la vertu du Saint-Esprit, la grâce de votre Fils unique... »

Ici le prêtre fit le signe de la croix sur l'eau, et continua ainsi :

« Lequel nous prions que, par un secret mélange de sa grâce divine, il rende féconde cette eau qui est destinée pour la régénération des hommes, afin que ceux qui seront conçus et sanctifiés dans le sein pur de ces eaux divines deviennent de nouvelles créatures par une naissance céleste, et que la grâce qui est la même avec elles, les enfante dans une même enfance sans différence de l'âge et du sexe qui les distingue, selon le corps et selon le temps.

« C'est pourquoi, commandez, Seigneur, que tout esprit immonde se retire d'ici, que toute malice et toute tromperie des démons en soit éloignée, qu'il n'y ait point de puissance ennemie qui se glisse ici pour leur dresser des embûches, pour

les surprendre par des artifices secrets, ou pour les corrompre par son infection.

« Faites, Seigneur, que cette sainte et innocente créature (l'eau) soit délivrée de toutes les entreprises de l'ennemi, et que, toute malignité en étant éloignée, elle soit conservée dans sa pureté ; qu'elle soit une source de vie, une eau de régénération, une eau de purification ; afin que tous ceux qui seront lavés dans ce bain salutaire obtiennent la grâce d'être parfaitement purifiés par l'opération et l'assistance du Saint-Esprit.

« C'est pourquoi ✝ je te bénis, créature d'eau, au nom du Dieu ✝ vivant, de ce Dieu saint qui, à la création du monde, t'a séparée d'avec la terre par sa parole, et dont l'esprit était porté sur toi. Dieu qui te fit couler du Paradis, et te divisant en quatre fleuves, te commanda d'arroser toute la terre ; qui, dans le désert, adoucit ton amertume et te rendit bonne à boire ; qui t'ordonna de sortir d'une pierre pour étancher la soif de son peuple altéré.

« Je te bénis ✝ aussi au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, à Cana de Galilée, te changea en vin par un insigne miracle de sa toute-puissance ; qui marcha sur toi à pied sec ; qui fut baptisé en toi par Jean dans le Jourdain ; qui te fit couler de son côté avec du sang, et qui commanda à ses disciples de baptiser avec toi ceux qui croiraient

que le prêtre officiant retournait à l'autel. Puis on aura récité la prière pour la vigile de la Pentecôte, *Post ascensum fontis* : « Dieu tout-puissant, nous vous supplions de nous accorder que la splendeur de votre gloire brille sur nous, et que l'éclat de votre lumière confirme, par la splendeur du Saint-Esprit, les cœurs de ceux qui ont été régénérés par votre grâce : par Notre-Seigneur. »

Avant cette prière, l'église avait été illuminée pour la messe, qui devait suivre.

Telle était la forme usitée du baptême au temps de Grégoire le Grand, suivant le rituel de l'Eglise, tel qu'il avait été récemment modifié par ce pontife. Nous avons reproduit en entier la cérémonie, afin que le lecteur pût assister lui-même à une solennité qui, vu son intérêt et son importance, ne se présente pas souvent dans les annales de l'Angleterre. Nous devons cependant observer que ces prières furent récitées en totalité ou en partie, suivant des circonstances que nous ignorons aujourd'hui. Ainsi, il est vraisemblable que la première partie de l'office que nous avons rapporté, n'a peut-être pas eu lieu au baptême d'Ethelbert, qui fut solennisé la veille de la Pentecôte, mais le samedi-saint précédent, jour où l'eau fut probablement consacrée en vue des conversions qui allaient s'opérer. Il est aussi à peu près certain que d'autres personnes reçurent le baptême avec

le roi ; car, d'abord, saint Bède nous apprend que la conversion d'Ethelbert fut seulement une de celles qui suivirent rapidement la prédication des missionnaires ; en second lieu, si ces conversions se firent entre Pâques et la Pentecôte (les deux grandes époques pour baptiser), l'admission des convertis dans l'église aura été retardée jusqu'à la deuxième période, et l'intervalle aura été rempli par des instructions préliminaires sur le catéchisme. Nous avons vu aussi que l'on avait dû faire des changements au service, par suite de l'absence d'un évêque. Mais ce vide ne tarda pas à être rempli. Cinq mois après le baptême d'Ethelbert, saint Augustin retourna en France, où il fut consacré à l'archiépiscopat anglais, des mains de Virgile, archevêque métropolitain d'Arles (conformément aux ordres du Pape) [1], qui se fit assister de plusieurs autres prélats français. Le sacre se fit le samedi 16 novembre 597, après que la fête du lendemain eut commencé. Immédiatement après sa consécration, saint Augustin retourna à Cantorbéry, où, après avoir été reçu avec joie par le roi et le peuple, il fut solennellement installé comme archevêque de ce siége.

Durant les cinq mois qui s'écoulèrent entre le

[1] Saint Bède, liv. I, ch. 27.

baptême d'Ethelbert et la visite de saint Augustin à Arles, Notre-Seigneur avait augmenté chaque jour les membres de son Eglise en Angleterre. La conversion du roi produisit, comme on pouvait s'y attendre, un effet électrique. Le peuple, animé par l'exemple de son souverain, allait en foule entendre la parole de Dieu, non par contrainte, mais de plein gré; car Ethelbert refusa péremptoirement d'employer aucun moyen violent pour amener ses sujets à la foi chrétienne, ayant appris, dit saint Bède, une tout autre doctrine de ses nouveaux maîtres. Le roi recevait avec joie et bonheur autant de ses sujets qu'il s'en trouvait de disposés à prendre, de leur libre choix, le joug léger du Seigneur, ne les considérant plus, dit l'historien, comme ses sujets sur la terre, mais plutôt comme ses futurs compagnons dans le royaume des cieux [1].

La semence de la parole de Dieu fructifiait avec tant de puissance, même durant les premiers mois de l'arrivée des missionnaires, alors que leur ministère s'exerçait dans une seule ville, qu'à la solennité de Noël, la première année de leur séjour en Angleterre, non moins de dix mille Anglais reçurent le baptême.

Oh ! quelles délices ces nouvelles durent faire

[1] Saint Bède, liv. I, ch. 26.

éprouver au cœur du bon saint Grégoire ! Il arriva que, cette mêm eannée, le Saint-Père était accablé par des souffrances corporelles plus qu'ordinaires; mais Dieu, qui envoie souvent à ses saints deux joies pour un chagrin, se plut à apporter au même moment une double consolation à l'esprit de son serviteur affligé.

Son ami, Euloge, evêque d'Alexandrie, lui avait écrit pour lui faire connaître la situation prospère de son Eglise; il lui répondit en lui apprenant les nouvelles qu'il avait reçues d'Angleterre.

« Je sais très-bien, lui disait-il, que dans toutes vos bonnes actions vous sympathisez profondément avec la joie des autres. Aussi je vous rendrai la faveur que vous m'avez faite, et répondrai à vos bonnes nouvelles en vous en donnant d'autres de même nature. Les Anglais, peuple enfermé dans un petit coin du monde, ont été jusqu'à ce jour infidèles, et même adorateurs du bois et des pierres. Maintenant, par le secours de vos prières, il a plu à Dieu de m'inspirer la pensée d'envoyer chez eux, en qualité de missionnaire, Augustin, un des frères de mon monastère. Il a été consacré évêque, sur mon autorisation (*datâ à me licentiâ*), par les évêques de Germanie[1], et avec leur secours il a été conduit chez

[1] Les Francs étaient souvent appelés Germains, comme ayant avec eux une origine commune.

les Anglais, qui sont, en vérité, au bout du monde. J'ai pu à peine recevoir de ses nouvelles, qui m'annoncent sa bonne santé et ses prodiges. Dieu a permis que Augustin et ceux qui l'ont accompagné, brillassent, au milieu de ce peuple, par le don des miracles; ils ont paru tout à fait comme des apôtres, par les prodiges qu'ils ont opérés. Et d'après ce que j'apprends de notre frère et collègue dans l'épiscopat, le jour de la fête de la Nativité de Notre-Seigneur, cette première année de l'Indiction, plus de dix mille Anglais ont été baptisés. Je vous ai raconté ces faits, afin que vous sachiez que vos prières ont eu de l'efficacité jusqu'aux extrémités les plus reculées du monde, alors que vous me parliez du peuple d'Alexandrie. Tandis que vos saintes actions sont manifestes dans le lieu où vous êtes, les fruits de vos prières abondent où vous n'êtes pas[1]. »

On peut se demander pourquoi saint Augustin est allé jusqu'à Arles pour se faire consacrer? La réponse à cette question se trouve dans une lettre de saint Grégoire le Grand, qui, outre l'intérêt qu'elle présente, jette une précieuse lumière sur les anciennes prérogatives du siége de saint Pierre. L'archevêque d'Arles jouissait d'un droit de préséance parmi les évêques de France, et il avait, à

[1] Saint Grégoire, liv. VIII, 30.

cette époque, le titre de vicaire du Saint-Siége. Saint Grégoire, dans sa réponse à la neuvième question de saint Augustin sur l'Eglise anglaise, parle du *pallium* comme d'un privilége du siége d'Arles aux temps de ses prédécesseurs [1]. Ainsi donc, dans des temps qui, à une époque aussi rapprochée du berceau du christianisme que le sixième siècle, étaient désignés comme anciens [2], l'Eglise de Rome était ce qu'on peut appeler la source des honneurs du christianisme occidental.

Dans une autre lettre de saint Grégoire, nous trouvons qu'il constitue le même Virgile (par qui la succession apostolique fut transmise à l'Eglise anglaise) son vicaire dans les Etats du roi de France. Voici les termes dans lesquels il lui conférait ces prérogatives :

« Lorsque, conformément à l'ancienne coutume, vous m'avez demandé l'usage du pallium et le vicariat du siége apostolique, il a été loin de ma pensée de soupçonner que vous cherchiez simplement une puissance passagère ou des ornements extérieurs. Il est évident pour tous, quelle que soit la source d'où leur vienne la foi qui prévaut dans les Gaules, que, lorsque Votre Fraternité s'adresse au siége apostolique pour demander un

[1] Liv. XI, 64.
[2] « Antiquis prædecessorum meorum temporibus. »

privilége que ce siége a toujours eu l'habitude d'accorder, on ne saurait y voir autre chose qu'un fils soumis recourant au sein de sa mère pour y puiser toutes les bonnes choses. Aussi, c'est avec empressement que nous nous rendons à votre demande, afin de ne pas paraître vous priver d'une partie des honneurs qui vous sont dus, ni recevoir avec dédain la prière de Childebert, notre très-noble fils dans la foi. Mais, croyez-moi, c'est une affaire qui demande toute votre attention; votre vigilance sur les autres et votre activité doivent augmenter en proportion de votre avancement dans les honneurs.

« Il faut que l'excellence de votre vie devienne manifeste à tous ceux qui doivent suivre votre exemple; ne vous recherchez jamais vous-même dans les honneurs qui vous sont conférés par faveur, mais voyez-y un moyen de gagner votre patrie céleste, car vous savez ce que l'Apôtre dit, dans la douleur de son cœur : « Tous cherchent « leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-« Christ........ » En conséquence, sous la direction de Dieu et conformément à l'ancien usage, nous vous accordons la puissance de nous représenter dans toutes les Eglises comprises dans les Etats de notre très-noble fils Childebert, réservant aux différents métropolitains les priviléges qui leur appartiennent de droit immémorial. Nous

vous avons aussi transmis le pallium, dont vous userez dans l'église, à la célébration de la messe seulement. Si un évêque désire aller à quelque distance, il ne saurait légalement passer par d'autres diocèses sans une permission de Votre Sainteté. Si quelque question touchant à la foi ou autre matière grave s'élevait parmi les évêques, qu'elle soit discutée et décidée dans une assemblée de douze d'entre eux. Si elle ne pouvait être fixée ainsi, qu'on se borne à la discuter, en s'en rapportant à moi pour la décision. Que le Dieu tout-puissant vous ait en sa sainte garde, et fasse que vos nouveaux honneurs tournent au profit de votre âme [1]. »

[1] Liv. v, 53.

CHAPITRE XII.

Dévouement d'Ethelbert à 'Église. — Son caractère et ses sentiments avant et après sa conversion. — Munificence du roi. — Il abandonne son palais à saint Augustin et aux missionnaires. — Sa résidence royale est transformée en monastère. — Église métropolitaine de Cantorbéry. — La suprématie épiscopale de l'Angleterre est transférée à ce siége. — Les successeurs de saint Grégoire confirment cette mutation. — L'église de Saint-Pancrace est mise à la disposition des missionnaires. — Consécration de ce monument. — Le démon ébranle l'édifice. — Les miracles qui s'opèrent à cette époque en Angleterre.

Il a souvent été observé, et personne d'ailleurs n'oserait contester, que l'Ecriture nous représente en général la puissance royale plutôt comme un antagoniste qu'une alliée de l'Eglise de Dieu. Les rois et les reines ont sans aucun doute une place spéciale et distinguée dans la maison de la foi; mais depuis qu'ils ne peuvent s'élever dignement que par l'humilité, et gouverner sagement que par la soumission, il n'est

pas surprenant qu'en fait, on les ait vus si rarement occuper cette place d'une manière convenable. En considérant combien l'amour de la domination est enraciné dans la nature humaine non régénérée, et combien sont puissantes les tentations qui, de toutes parts, poussent le grand et le riche à un vice dont les classes inférieures elles-mêmes ne sont pas exemptes, on ne saurait voir la preuve d'une impiété particulière chez ceux qui sont appelés aux plus hautes places de la société, parce qu'il s'est trouvé un si petit nombre d'entre eux qui aient porté la couronne de la sainteté au milieu des périls d'un trône. Voyons plutôt un témoignage de la puissance souveraine et irrésistible de la grâce divine dans ce fait qu'il s'en est trouvé plusieurs. La naissance de Notre-Seigneur a fourni à la royauté l'occasion de se manifester sous deux caractères extrêmes et opposés, qu'elle a toujours pu assumer depuis, ou auxquels elle a continuellement tendu dans sa conduite envers Notre-Seigeur, c'est-à-dire envers sa sainte Eglise catholique. L'un, la rivalité, la jalousie et la haine, comme chez Hérode le Grand; l'autre, la révérence et la soumission, comme dans l'exemple donné par les mages. Hérode, cherchant à attenter à la vie du divin Enfant, et les rois de l'Orient pros-

ternés à ses pieds, lui offrant ce qu'ils avaient de plus précieux, nous présentent le type de deux classes de souverains, que les prophéties ont exactement indiquées, et que l'histoire n'a pas moins distinctement mises en relief : d'une part, *ceux qui ont pris conseil contre le Seigneur et son Christ;* de l'autre, ceux qui sont venus s'agenouiller sur le marche-pied du Roi des rois, et contribuer à la gloire de sa demeure terrestre. Et, en vérité, si l'Eglise eût pu s'y prêter, n'y avait-il pas une troisième voie ouverte à la puissance royale dans ses rapports avec elle, un moyen terme entre une hostilité avouée et une soumission implicite : le système de patronage et de conciliation, suivi par les grands envers leurs puissants inférieurs, ou adoptée en politique envers d'utiles auxiliaires? L'Eglise, ferme dans ses principes, ne reconnaît pas de patrons dans ce monde. Elle peut être la dispensatrice du patronage, mais elle ne devient jamais l'objet de ses faveurs. Elle donne des patrons aux autres; mais ne se place jamais sous la protection des rois, qui, la flatterie sur les lèvres, cachent souvent la fourberie dans le cœur. L'Eglise préfère mettre les nations du monde sous la haute et bienfaisante tutelle de ses saints glorieux. Et de même qu'elle ne connaît pas de patrons parmi les grands, elle ne courtise aucune alliée parmi les puissances : les

alliances sont toujours établies sur le principe de concessions réciproques; or, le monde a tout à gagner de la part de l'Eglise, et rien à lui donner en retour, qui ne lui soit plutôt un embarras qu'un avantage. En un mot, l'Eglise ne connaît d'autres relations que celles qu'entretiennent avec elle ses loyaux sujets et ses pieux enfants. Quand les hommes ne veulent pas s'en rapporter à elle comme à une reine, et s'y attacher comme à une mère, il est mieux pour elle, il n'est pas pire pour eux qu'ils passent du côté de ses ennemis déclarés. Soyez froids plutôt que tièdes, car la résolution dans les projets et la franchise de conduite, même pour une mauvaise cause, sont choses plus dignes et qui laissent plus d'espérance que les voies intermédiaires et les contradictions.

Les actes d'abnégation, les hommages chevaleresques faits à l'Eglise catholique, ces traits admirables dont les pages de l'histoire anglo-saxonne fournissent de si nombreux exemples, étaient chez Ethelbert comme une sorte d'instinct chrétien. Depuis le moment de son baptême, il semble qu'il ne s'est jamais présenté à sa pensée de regarder l'auteur de sa naissance spirituelle autrement que comme une mère, dont aucun présent n'était capable de racheter les bienfaits, et envers qui tout son dévouement ne pouvait exprimer sa reconnaissance. Sa grande ambition semble avoir été, non pas tant de

gagner pour lui-même l'affection de ses sujets, que de les unir à lui dans un sentiment de fidélité commune envers l'Eglise.

Quand saint Augustin retourna de France, revêtu de l'autorité épiscopale, son royal disciple se montra animé d'un seul désir : celui de mettre à la disposition du Saint non-seulement sa maison et sa capitale, mais son royaume tout entier. Ce royaume, qu'il avait recherché avec tant d'ardeur et gagné si péniblement, il avait hâte maintenant de le livrer à des hommes qui, aux yeux du monde, n'apparaissaient que comme des aventuriers et des fanatiques.

Tout ce que nous savons du roi Ethelbert prouve que, même avant sa conversion, il était, comme païen, franc et consciencieux; son caractère et sa conduite lui ouvraient la route qui mène à la lumière et à la grâce. Sans aucun doute, son union avec Berthe fut pour lui une grande bénédiction; et cependant l'influence de la reine paraît plutôt avoir préparé son esprit que l'avoir entièrement formé. Dans sa jeunesse, il fut poussé par des motifs ambitieux; mais quand on considère à quel point l'ambition prévaut parmi les chrétiens, et même la faveur et la protection dont elle jouit, il serait injuste d'en faire le sujet d'un reproche trop sévère à un païen, quoique ce soit un crime pour les païens aussi bien que

pour les peuples chrétiens. Mais, autant que nous pouvons en juger, Ethelbert était pur d'autres vices. C'était un vrai Saxon, tel qu'étaient ces barbares naguère arrivés de leur pays natal, avant qu'ils eussent perdu, dans le luxe et la mollesse, leurs vertus indigènes. Il était courageux, quoique aucune cause où il pût dignement exercer sa valeur ne s'offrît à lui, et, d'après ce que nous savons, il était modéré comme un brave soldat, quoiqu'il eût pour mobile une couronne corruptible. En outre, l'histoire nous le montre constant dans ses pratiques de dévotion. Pouvait-on rencontrer des matériaux mieux disposés pour former un cœur de saint?

Sa conduite envers les pieux missionnaires, depuis le moment de leur arrivée, ne laisse rien à désirer : eût-il été possible de leur témoigner une bonté, une générosité plus grande? Si Ethelbert eût été un prince égoïste et d'un cœur étroit, si même il n'avait été doué d'un esprit noble et aimant la vérité, il eût très-bien pu leur défendre, avec quelque raison, de rester dans ses Etats, sous prétexte qu'ils étaient étrangers et qu'ils venaient dans un but inadmissible. Loin de là, il les reçoit au contraire avec bonté, les traite d'une manière hospitalière, écoute avec patience et candeur les messagers qui lui sont envoyés. Et, disons-le, ce n'était pas de

sa part indifférence d'homme politique, qui croit toutes les religions également vraies ou également fausses; car, quoique intéressé dans les nouvelles que lui donnait saint Augustin, Ethelbert, nous l'avons vu, fit des réserves discrètes et consciencieuses en faveur de la religion de son pays, qu'il déclara n'être pas prêt à abandonner subitement. Il ne s'attachait cependant pas obstinément à un système qui, essentiellement faux, n'aurait pu satisfaire aux besoins de la conscience d'un honnête homme.

On a beaucoup abusé du mot *bigoterie ;* mais nous ne devons pas, entraînés par l'abus populaire de l'expression, oublier qu'il existe des caractères que ce mot peint parfaitement, et ce sont de très-mauvais caractères. Nous n'hésitons pas à dire, en termes qui sonnent assez mal, mais dont l'usage est fort légitime, que le roi Ethelbert *n'était pas un bigot;* entendant par cette phrase, non point qu'il eût refusé de protéger la vraie foi en anathématisant l'hérésie (ce qui serait de la piété et non de la bigoterie); mais seulement que son attachement à une religion fausse ne l'empêcha pas de recevoir la vraie foi, quoiqu'il fût dévoué à sa religion, comme la meilleure dont il eût connaissance, et qui était d'ailleurs un culte certainement bien préférable à l'incrédulité.

Ethelbert reçut saint Augustin, à son retour

d'Arles, comme un roi doit accueillir un archevêque, et un disciple son père spirituel. La réception qu'il lui fit fut à la fois des plus magnifiques et des plus cordiales. Après les premières félicitations, le roi exprima l'intention de mettre son palais de Cantorbéry à la disposition des moines, et de se retirer à Reculver.

Le palais d'Ethelbert, ainsi que nous l'avons dit, n'était pas éloigné de la maison qui avait été appropriée à l'usage des missionnaires, lors de leur première arrivée ; elle était probablement située entre le terrain où s'élevèrent plus tard le palais archiépiscopal et la cathédrale. Les ruines, ou au moins les traces de l'ancienne résidence archiépiscopale, sont encore visibles et renferment les restes d'un cabinet d'étude, d'où sortit saint Thomas, en se rendant à la cathédrale, la mémorable journée du 29 décembre, où il reçut la couronne du martyre. Mais il ne faut pas confondre cet édifice (qui date seulement du siècle de Lanfranc) avec le palais du roi Ethelbert. Ce dernier, en passant dans les mains d'Augustin, changea de destination et devint un monastère. Il conserva ce caractère jusqu'à l'époque de l'archevêque Lanfranc, qui le transforma en maison d'habitation pour son usage personnel.

Imaginez un roi qui aujourd'hui abandonnerait son principal palais à des moines, et qui

les laisserait, ainsi que le fit Ethelbert, pour le représenter au siége de sa cour et de son gouvernement ! Nous ne critiquons pas cette conduite, nous voulons simplement attirer l'attention sur ce phénomène remarquable. Les hommes qu'on appelle prudents qualifieront probablement cet abandon d'acte de folie, mais l'accusation ne prouve pas que cette appréciation soit juste, car Festus regardait saint Paul comme fou, et n'a-t-on pas dit de Notre-Seigneur, qu'il avait perdu le sens? A un certain point de vue, la situation religieuse de l'Angleterre, au moment dont nous parlons, est fort singulière, en ce qu'elle confirme les paroles de Notre-Seigneur, choisies pour épigraphe de ces vies de saints : *Mansueti hæreditabunt terram.* Il y a un an que cette mission, maintenant prospère et triomphante, était à la veille d'être abandonnée, dans la crainte d'y voir échouer toutes les ressources humaines, et voilà que ces voyageurs découragés et épuisés par les fatigues du voyage, sont logés dans le palais du roi d'Angleterre! Le monarque s'éloigne volontairement de sa maison et de sa cour, afin que le Christ seul soit glorifié à sa place. Que les personnes disposées à douter que la mission de saint Augustin ait été secondée par des miracles, se demandent bien, si de tous les miracles qu'on leur propose de croire, il en est un seul aussi surpre-

nant que le fait d'avoir obtenu sans miracles le résultat que nous constatons ?

Tout au moins l'on dira que le roi Ethelbert, en quittant Cantorbéry, commit la faute d'abandonner le poste de son devoir, et qu'il dut sûrement se dégrader aux yeux de ses sujets. Nous verrons cependant plus loin que les dernières années de son règne ne furent pas moins prospères que les premières, même en ce qui regarde les intérêts temporels de son royaume, quoique ces avantages l'aient peu préoccupé, quand il crut devoir prendre la résolution dont nous nous occupons. L'Angleterre ne paraît avoir souffert en aucune façon des conseils auxquels Ethelbert a cédé dans les dernières années de sa vie. Car les rois, comme le commun des hommes, et les nations, comme les individus qui les composent, ont leur part dans cette promesse : « Cherchez d'abord « le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste « vous sera donné par surcroît. »

On dit qu'il existait près du palais d'Ethelbert une église bâtie par les chrétiens, sous la domination romaine. Celle de Saint-Martin étant le seul temple religieux que la reine chrétienne ait réussi à enlever au culte païen avant l'arrivée de saint Augustin, nous pouvons en conclure que cette église devait avoir été mise avec toutes les autres au service des idolâtres. Mais quand Ethelbert aban-

donna son palais à saint Augustin, l'église fut comprise dans cette donation, et le roi seconda activement les mesures que l'archevêque crut devoir prendre pour la purification, les réparations et l'agrandissement de l'édifice.

Tels furent les commencements de l'Eglise métropolitaine du Christ à Cantorbéry. Il ne reste plus ni traces ni souvenirs de l'ancien édifice (renversé par la fureur des Danois), si ce n'est la tradition qu'il fut préservé, par une intervention spéciale de la Providence et à la prière de l'archevêque Odo, de la fureur d'un ouragan qui éclata pendant qu'on le couvrait.

La cathédrale fut rebâtie dans la première partie du onzième siècle, par l'archevêque Agelnoth; mais elle fut de nouveau détruite par le feu et les dilapidations, au point que l'archevêque Lanfranc eut à la rebâtir presque en entier, ouvrage qu'il acheva dans l'espace d'environ sept ans, et il en fit de nouveau la dédicace, en l'honneur, disent quelques auteurs, de la très-sainte Trinité.

La cathédrale de Cantorbéry était un des bâtiments qui formaient le monastère de l'église du Christ. « L'Angleterre, dit Reyner, a eu, depuis la première fois qu'elle a reçu l'Evangile, deux genres de monastères : les uns qu'on appelait proprement cloîtres, et les autres qui dépendaient des cathé-

drales. On nommait monastères cloîtrés ceux qui étaient gouvernés par un abbé, ou, s'il n'y avait pas d'abbé, par un prieur. Ceux qui étaient unis aux cathédrales avaient pour abbé l'évêque diocésain; le monastère formait alors le chapitre de l'église cathédrale, dont les moines étaient chanoines; ils y faisaient tous les offices que les chanoines séculiers ont l'habitude d'y célébrer[1]. »

L'église du Christ était un monastère de cathédrale qui conserva son caractère monastique jusqu'au seizième siècle[2].

Saint Augustin devint archevêque de Cantorbéry et abbé de l'église du Christ, tandis que ses compagnons furent chanoines de la cathédrale et frères du monastère.

Il paraît, d'après une lettre écrite à saint Au-

[1] *De apostol. Bened. in Angliâ,* traité I, sect. I, § 17.—A ce sujet, M. Somner observe, dans son *Histoire de Cantorbéry*, p. 83, éd. de 1703 : « Je ne me rappelle pas que, dans les monastères attachés aux cathédrales, l'évêque ait jamais été regardé comme abbé; mais bien le prieur qui tenait la place de l'abbé et avait autorité sur les moines. Les actes capitulaires ont la même forme dans les deux sortes de monastères : *Abbas et capitulum, Prior et capitulum.*

[2] Les autres monastères attachés aux cathédrales qui furent dépouillés à la même période, sont ceux de Durham, de Winchester, d'Ely, de Norwich, de Worcester, de Bath, de Coventry et de Rochester; les corps capitulaires de Londres, York et Salisbury avaient été antérieurement sécularisés. (*Dugd. Monastic.*)

gustin plusieurs années après, que saint Grégoire avait le projet de fixer la suprématie épiscopale de l'Angleterre à Londres, qui avait été son siége au temps des Bretons. Mais plusieurs circonstances concoururent à faire choisir de préférence Cantorbéry, comme la position la plus naturelle et la plus convenable. C'est là en effet que l'Evangile avait, pour la première fois, été prêché en Angleterre; c'est là qu'était établi le centre du gouvernement d'Ethelbert, tandis que Londres appartenait à Sebert, neveu de ce monarque.

Le rang qu'occupait, parmi les autres provinces de l'Heptarchie, le royaume de Kent, sous le règne d'Ethelbert, était encore une raison pour choisir Cantorbéry comme métropole ecclésiastique de l'Angleterre.

Le transfert de la primatie de Londres à Cantorbéry fut confirmé, après saint Grégoire, par les pontifes Boniface et Honorius. — Le premier, écrivant à saint Juste, successeur de saint Augustin sur le siége de Cantorbéry, lui disait : « Nous confirmons et commandons que le siége métropolitain de la Bretagne soit pour l'avenir dans la ville de Cantorbéry, et nous décrétons d'une manière perpétuelle et immuable que toutes les provinces du royaume d'Angleterre seront à jamais soumises à l'église métropolitaine de ce lieu. » Et Honorius écrivait : « Nous commandons que toutes

les églises et provinces d'Angleterre soient soumises à votre juridiction; que le siége métropolitain, la dignité archiépiscopale, la primatie de toutes les églises d'Angleterre soient fixées et restent à Cantorbéry, et ne soient jamais transférées par qui que ce soit à aucune autre ville. »

Cette décision fut plus tard adoptée en l'honneur de saint Augustin par un concile national d'angleterre. Suivant Malmesbury, Kenulphe, roi de Mercie, écrivit au pape Léon III: « Attendu qu'Augustin, de sainte mémoire, qui, au temps du pape Grégoire, prêcha la parole de Dieu à la nation anglaise et présida les églises d'Angleterre, est mort dans la même ville; comme son corps a été enterré dans l'église que son successeur Laurent a dédiée à saint Pierre, le prince des apôtres, il a paru convenable à tous les hommes sages de notre nation que la dignité métropolitaine fût fixée dans la ville où repose le corps de celui qui a planté la vérité de la foi chrétienne dans ces contrées[1]. »

On trouve dans la ville de Cantorbéry, entre la cathédrale et l'église de Saint-Martin, la petite église de Saint-Pancrace. C'est un des monuments qui datent du temps de saint Augustin, et qui

[1] Voir l'*Histoire de Cantorbéry* de Somner, avec les augmentations de Battely.

sont dus à la piété de saint Ethelbert (comme nous commencerons maintenant à l'appeler). Saint-Pancrace était le temple où le roi avait l'habitude d'assister aux cérémonies du culte idolâtre avant sa conversion; il voulut qu'il fût un des premier à être purifié des pollutions païennes et converti en église du Dieu vivant. Il le donna en conséquence à saint Augustin, avec tous les terrains qui en dépendaient; le Saint le purifia et le consacra en l'honneur de saint Pancrace, qui souffrit le martyre à l'âge de quatorze ans, et qui a toujours été regardé depuis comme le patron spécial des enfants et des jeunes personnes.

Saint Pancrace paraît avoir été choisi comme patron de cette église, en mémoire de l'entrevue de saint Grégoire avec les esclaves anglais à Rome. Suivant la tradition, l'esprit du mal n'abandonna pas son pouvoir sur cette église sans une violente et terrible lutte. On rapporte que lorsque saint Augustin célébra la première messe dans ses murs, l'édifice fut violemment ébranlé comme par un tremblement de terre. Le chroniqueur Thorn parle de traces laissées par cette secousse, qui étaient visibles de son temps sur le mur extérieur du midi de l'église, et qui étaient désignées sous le nom de *marques de la bête*. M. Somner, l'historien de Cantorbéry, constate que l'on apercevait encore ces traces sur les

ruines de l'église en 1640. D'autre part, saint Bède le Vénérable, qui vivait environ un siècle après la période à laquelle on rapporte que cet événement eut lieu, et qui obtint ses renseignements relatifs à l'histoire de Cantorbéry, d'Albin, abbé du monastère de Saint-Augustin, ainsi qu'il nous l'apprend[1] lui-même, garde à ce sujet un profond silence. On doit, sans aucun doute, tenir compte du silence de saint Bède, et d'ailleurs les traces du mur peuvent être expliquées autrement que par des voies surnaturelles. Cependant, si le témoignage de saint Bède est invoqué d'un côté, il est juste de ne pas le récuser de l'autre. Or, le Saint parle du fait des miracles, à l'époque de la visite d'Augustin en Angleterre, comme d'une chose fréquente, de manière à donner une grande probabilité à des événements auxquels on attribue un caractère surnaturel. Dans ces circonstances, on peut avec raison contester que son silence sur le phénomène extraordinaire que l'on dit s'être accompli à la première messe de saint Pancrace soit très-concluant contre cette tradition, attendu que le Saint affirme, d'une manière générale, que ces manifestations surnaturelles étaient alors fréquentes. Dans tous les cas, les lecteurs qui se

[1] *Prolog. de l'Hist. Eccl.*

souviennent avec quelle violence l'esprit du mal a agité un corps dont il allait être chassé par la puissance divine[1], et qui ont peut-être attribué les souffrances mystérieuses de saintes personnes, sur leur lit de mort, à des conflits semblables entre le Saint-Esprit s'efforçant d'imprimer son sceau sur l'âme d'un élu, et le tentateur cherchant à en reprendre possession par un dernier effort désespéré, ces lecteurs, disons-nous, ne verront rien de bien extraordinaire dans le fait du diable luttant visiblement pour conserver une retraite que le Christ va glorifier par sa présence, et y laissant les traces de sa malice, quand on l'empêche d'y étaler les trophées de sa victoire.

Dans la donation royale de l'édifice, qui devint plus tard l'église de Saint-Pancrace, était inclus, comme nous l'avons dit, un morceau de terrain y attenant. C'est sur ce terrain que s'éleva le célèbre monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul, connu plus tard sous le nom de monastère de Saint-Augustin. Un si bel édifice bâti en mémoire de notre Saint, et qui renferma longtemps ses cendres sacrées; un monastère qui resta, comme un monument de sa piété et de ses travaux apostoliques, jusqu'à ce qu'il tomba, avec les autres maisons religieuses de l'Angleterre, sous

[1] *Marc.*, IX, 25, 26.

la main sacrilége du tyran, mérite de notre part plus qu'une mention passagère. Nous croyons devoir lui consacrer un chapitre spécial.

CHAPITRE XIII.

Les missionnaires vivent en communauté dès qu'ils sont arrivés à Cantorbéry. — Origine du monastère de Saint-Augustin. — La première pierre est posée en 598. — Sa consécration a lieu en 605, en présence du roi et de la cour. — Il est placé sous le patronage de saint Pierre et de saint Paul. — Le monastère reçoit de riches dotations et d'immenses priviléges d'Ethelbert et des rois qui lui succèdent. — Le Saint-Siége, de son côté, lui accorde de grandes faveurs. — Les ordres monastiques doivent relever directement du Saint-Siége. — Rivalité du monastère de Saint-Augustin et de celui de l'église du Christ. — Histoire des malheurs et de la décadence du monastère. — Des reproches qui sont adressés aux ordres religieux au moyen âge. — Relâchement des moines de Saint-Augustin. — Ils cèdent aux exigences d'Henri VIII.

Saint Augustin et ses compagnons commencèrent d'abord à vivre en communauté religieuse dans la maison de Stablegate, puis ensuite dans le palais d'Ethelbert, et, autant que le permettaient les circonstances, ils s'y conformaient aux règles de la vie monastique. Leur conduite à cet égard leur avait été tracée, indépendamment des

goûts qu'ils avaient eux-mêmes pour ce genre de vie, ou des avantages qu'ils pouvaient espérer en tirer pour le succès de leur mission. A Rome, ils avaient tous été frères d'un même monastère, et nous avons vu que la vie nécessairement peu réglée des voyages avait entraîné pour eux de graves inconvénients, auxquels saint Grégoire chercha à porter remède, en donnant à saint Augustin une autorité plus absolue sur ses compagnons, et en reconstituant par là leur communauté religieuse. Dès que les missionnaires se trouvèrent de nouveau réunis sous le même toit, ils revinrent tout naturellement à leurs anciennes habitudes. Saint Augustin prit place au milieu d'eux en qualité de supérieur, et ils réalisèrent ainsi les intentions et très-probablement les instructions expresses du pontife suprême.

Leurs devoirs de missionnaires devaient cependant leur laisser peu de temps à consacrer aux exercices de la vie religieuse; car, dès le premier jour de leur arrivée à Cantorbéry, ils furent continuellement dehors, prêchant l'Evangile, dans les rues et sur les places publiques, à tous ceux qui voulaient les entendre.

Dans ce temps-ci, où l'on pense communément que l'essence de la religion consiste seulement dans les devoirs sociaux, on peut apprécier l'importance de l'institution monastique, par les

facilités qu'elle offre de pratiquer des œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde; mais on ne doit pas oublier que, sous la loi de l'Evangile, le premier commandement est d'aimer Dieu; l'amour du prochain ne vient qu'ensuite. Ainsi, quoique les communautés religieuses aient servi à améliorer, au delà de toute expression, la condition des pauvres, et qu'elles aient rendu de si éminents services en évangélisant les païens, c'est surtout parce qu'elles ont donné carrière à la contemplation des mystères divins, à la pratique d'une complète obéissance, et à la culture de la vie intérieure, qu'elles ont été des foyers si brillants de lumière et des sources si abondantes de vie spirituelle, au milieu d'un monde de ténèbres et d'infirmités. Dans quelques-uns des principaux types de l'Eglise que nous trace l'Evangile, nous la trouvons plutôt représentée comme un témoin que comme un héraut; elle nous apparaît comme une *lumière* calme, claire et éblouissante dans un lieu obscur; comme *une ville élevée sur une montagne;* comme un *arbre* magnifique étendant au loin ses rameaux, qui répandent autour de lui une odeur suave et attirent sous son ombre le voyageur solitaire. Ces figures et autres semblables donnent l'idée d'une majesté calme qui s'étend par degrés sur le monde, plutôt que celle d'un ministère zélé et actif cherchant à produire

des effets immédiats, quoique cependant l'action militante soit, dans l'Eglise de Jésus-Christ, une des principales voies par lesquelles opère le Saint-Esprit.

Notre saint archevêque et son royal disciple allaient laisser derrière eux, sur le beau sol de l'Angleterre, un modèle terrestre de la Jérusalem éternelle, et même une société divine qui devait s'appliquer au service de Dieu sans distraction, et venir en aide au pays par ses prières, alors que d'autres poursuivraient des œuvres plus laborieuses de charité.

La principale raison cependant qui semble avoir présidé à l'établissement du monastère de Saint-Augustin, est le désir où étaient ce saint et Ethelbert de fonder un lieu convenable de sépulture pour eux et leurs successeurs. Ce dessein, dans l'état où se trouvait l'Eglise naissante d'Angleterre, n'avait ni un intérêt ni une importance médiocres. Les précautions qu'un saint peut prendre, en vue de préserver son pauvre corps des outrages, diffèrent essentiellement du sentiment de respect posthume si commun dans le monde; car le corps d'un saint est un temple du Saint-Esprit, dont la gloire est en quelque sorte engagée à ce qu'on le mette en sûreté et à ce qu'on le traite avec révérence. Le même sentiment qui a inspiré aux saints de pren-

dre des mesures pour mettre leur corps en sûreté après la mort, a pu, pendant la vie, leur faire accepter les témoignages de vénération qui leur étaient rendus par le monde, et cela en vue de la gloire de Dieu, qu'ils craignaient d'exposer en adoptant une conduite différente[1].

Il arrive, cependant, qu'un chrétien, parvenu au plus haut degré de l'humilité, devient aussi indifférent à ce qui le regarde, que s'il était une autre personne, et alors il se conduit, vis-à-vis de lui-même, comme il pourrait le faire à l'égard de ce qui ne le touche pas. Ainsi, l'on voit l'estime et le mépris produire en apparence les mêmes effets aux yeux de l'observateur superficiel. Tandis qu'un saint s'étudie, par suite d'un profond sentiment de son indignité personnelle, à être tout à fait oublié, un autre, non moins humble, peut éprouver une si grande indifférence pour ce qui le regarde, qu'il s'exposera à être accusé de vaine gloire en pratiquant l'abnégation la plus absolue. On rapporte, comme exemple de ce premier genre d'humilité, que saint François de Borgia s'est positivement refusé

[1] Voir Rodriguez, *Sur la perfection chrétienne* (vol. II, traité III, ch. 31), ainsi qu'une anecdote remarquable sur le même sujet dans la *Vie de saint François d'Assises*, dans A. Butler.

à ce qu'on prît son portrait sur son lit de mort, sous prétexte que les traits d'un si grand pécheur ne méritaient pas d'être conservés, tandis que d'autres saints, dont les noms ne sont pas moins vénérés dans l'Eglise, ont acquiescé aux désirs de leurs amis sur ces petites choses, sans la moindre crainte et la moindre hésitation[1].

De même, l'on conçoit que des saints agissent diversement pour ce qui regarde leurs dépouilles après la mort, l'un étant prêt à supporter l'accusation de vanité et d'égoïsme, par zèle pour la gloire de Dieu, tandis qu'un autre, au contraire, sera tellement pénétré du sentiment de son néant, qu'il sera fort insouciant du lieu où pourront être déposées ses cendres, qui, après tout, seront recueillies et ranimées au dernier jour. Saint Augustin et saint Ethelbert nous offrent des exemples du premier genre; tandis que sainte Monique, saint Swithin, saint François d'Assises présentent des exemples opposés. Il semble prouvé qu'une complète indifférence sur cette matière n'est pas le sentiment le plus religieux, car les impies et les railleurs de la religion en sont naturellement animés.

Saint Augustin et saint Ethelbert, en cherchant

[1] Voir la *Vie de saint François Borgia,* dans A. Butler.

à assurer à leurs dépouilles mortelles une place convenable, n'avaient d'autre vue que la révérence due au tabernacle de Dieu, même après la mort; ils n'étaient inspirés que par la charité, qui cherche à éloigner les occasions de scandale et de péché. On pourrait tenir compte aussi du désir qu'éprouve naturellement un catholique de reposer sous l'ombre d'une église, dans le temple de ses prières et de ses offices solennels. Cette considération suffirait pour expliquer la sollicitude d'Augustin et d'Ethelbert sur un point auquel un autre saint, et eux-mêmes peut-être, à un autre époque, n'auraient attaché aucune importance. Nous pouvons encore supposer que saint Augustin, en désirant s'assurer pour lui et ses successeurs une honorable sépulture, considérait la dignité de sa charge et les égards dus aux instincts qui inspiraient aux païens la vénération des morts. Nous devons bien nous garder de croire, avec trop de précipitation, que chacun de nos deux saints n'éprouvât de sollicitude que pour lui-même. Ne pourrait-on pas penser que le saint apôtre et le saint roi qui avaient été unis sur la terre dans plus d'une entreprise d'amour divin, éprouvaient un désir naturel de n'être pas séparés après leur mort? chacun d'eux sentait peut-être que la sainteté de son frère serait une sorte de protection à sa faiblesse. Mais le roi

surtout pouvait désirer garder près de lui, même après la mort, celui dont les lèvres lui avaient fait entendre les paroles de la vie éternelle, et dont les mains l'avaient revêtu du blanc vêtement de l'innocence.

Il est évident, en outre, que l'archevêque et le roi avaient à cœur d'autres objets que celui de pourvoir à leur sépulture. Ils projetaient l'érection d'un monastère et d'une église. La première pierre de l'édifice fut posée en 598; mais son étendue était telle, que sept années s'écoulèrent avant qu'il fût prêt à être consacré. Les constructions, une fois achevées, devaient occuper un espace considérable de terrain, ainsi que cela ressort des limites qui leur sont assignées dans les actes originaux de donation [1]. On ne sait pas exactement quelle partie fut d'abord construite, ni quelles sont celles qui furent ajoutées par la suite, si ce n'est cependant que le roi Eadbald, fils et successeur d'Ethelbert, bâtit la chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, où saint Dunstan avait l'habitude de se retirer la nuit pour faire ses dévotions. Le monastère fut

[1] A l'est, l'église de Saint-Martin; au sud, Burgate; au nord et à l'ouest, Droutingstreet. L'on trouve des détails plus particuliers dans une autre chartre. Voir l'*Histoire de Cantorbéry*, de Somner, et l'appendice de Battely.

consacré, le jour de Noël, en 605, en présence du roi, de la reine, de leur famille et de la cour. Ses premiers patrons furent saint Pierre et saint Paul; mais saint Dunstan y ajouta saint Augustin, lorsqu'il fit de nouveau la dédicace du monastère, et depuis cette époque il a toujours été désigné par ce nom.

On accorda au roi Ethelbert, en qualité de fondateur, le privilége de nommer le premier abbé; le choix tomba sur Pierre, un des missionnaires compagnons d'Augustin.

Les tables chronologiques, d'après M. Somner, font remonter la nomination de Pierre à la fondation du monastère, en 598; cette circonstance ne permet pas de douter que ce choix ait été fait après avoir consulté saint Augustin et conformément à ses vues, Ethelbert ayant l'habitude de prendre son avis dans toutes ses affaires. Pierre ne gouverna le monastère que deux ans; il fut ensuite envoyé en France par le roi, avec une mission spéciale, et, à son retour, il se noya par accident à Ambleteuse, tout près de Boulogne, où l'on dit que son corps repose dans l'église de la Sainte-Vierge. Ses deux successeurs immédiats furent Ruffinian et Gracieux, qui paraissent avoir fait partie de la compagnie des prêtres envoyés, en 601, par le Pape pour renforcer la mission.

Ce monastère reçut de riches dotations et de

grandes immunités des rois qui se succédèrent sur le trône d'Angleterre. Ethelbert, son fondateur, l'exempta des impôts et lui accorda quelques droits particuliers aux manoirs[1]. Il jouissait aussi du privilége de battre monnaie, qui lui fut accordé, selon quelques auteurs par Ethelbert, selon d'autres par Athelstan, et dont il a joui jusqu'au règne d'Henri II. Eadbald, successeur de Ethelbert, y ajouta non-seulement la chapelle de Sainte-Marie[2], mais il lui donna le manoir de Northbourne.

Au nombre des bienfaiteurs du monastère figurent, parmi les rois qui vinrent après Eadbald, Lothaire, Withred, Eadbert, Edmont, Kenewulf, Cathred, Ethelwolf, Ethelbert, roi des Saxons de l'ouest, Canut, saint Edgar et saint Edouard le confesseur.

Le monastère de saint Augustin reçut du Saint-Siége d'autres priviléges beaucoup plus importants encore, ainsi qu'un grand nombre de titres honorifiques. Il était appelé « le premier et le « père des monastères d'Angleterre. » L'archevêque ne pouvait exercer sur lui aucune autorité;

[1] Entre autres priviléges, celui appelé *Infangenthelf*, ou droit de juger un voleur pris sur les lieux mêmes.

[2] Cette chapelle fut démolie par l'abbé Scotland, du temps de Lanfranc, et une nouvelle église d'une plus grande splendeur fut bâtie à sa place. (*Thorn*, col. 1768.)

il devait le visiter en frère, et regarder l'abbé du monastère comme le légat du Saint-Siége et son collègue dans l'exercice de son ministère de paix.

Dans les conciles généraux, l'abbé du monastère de Saint-Augustin était placé immédiatement après l'abbé du Mont-Cassin [1]. Aucun évêque ne pouvait pénétrer dans le monastère sous prétexte d'exercer ses fonctions épiscopales, mais seulement avec le consentement des religieux et pour y célébrer les offices divins. La concession de ce privilége date de 611 [2]. Le monastère de Saint-Augustin devint ainsi une dépendance spéciale du Saint-Siége apostolique, et les relations qui l'y liaient sont communément reconnues dans les expressions de toutes les pièces officielles [3].

Un des dons les plus intéressants que reçut le monastère de Saint-Augustin, fut celui du roi Canut, qui lui transféra toutes les possessions du couvent de Minster, dans l'île de Thanet, y compris le corps de saint Mildred. Voici comment on rapporte cet événement :

Minster fut plusieurs fois pillé et brûlé par les

1 Ce privilége fut accordé par le pape Léon, en 1055, en considération de la pureté de l'Eglise anglaise. (*Thorn.*)

2 *Chroniques de Thorn.*

3 Il est appelé *monasterium*, etc., *ad romanam Ecclesiam nullo medio pertinens.*

Danois, et ses saints habitants passés au fil de l'épée. Après le dernier désastre, en 1011, le monastère fut seulement occupé par quelques prêtres séculiers, jusqu'à ce qu'enfin, en 1027, le roi Canut concéda toutes ses propriétés au monastère de Saint-Augustin, et autorisa les moines à transférer le corps de saint Mildred. Les prêtres de Minster opposèrent une assez vive résistance, et poursuivirent même les moines jusqu'à la rivière voisine, à travers laquelle ils s'éloignèrent avec leur précieux trésor.

Durant les cinq cents, ou, selon quelques-uns, les cinq cent soixante-dix premières années de l'existence du monastère, les abbés de saint Augustin reçurent à leur nomination la bénédiction de l'archevêque de Cantorbéry, et en retour ils faisaient entre ses mains profession d'obéissance canonique. La relevance directe du siége de Rome était, pour le monastère de Saint-Augustin (comme dans plusieurs autres exemples) non pas une garantie d'indépendance, mais une sécurité contre l'usurpation, et une protection pour l'autorité du supérieur. Un pouvoir central comme celui du Saint-Siége, placé à l'abri des influences locales et des tentations d'intervenir à tout propos, qui, en outre, est basé sur des prérogatives et protégé par des sanctions telles qu'on ne saurait les mieux calculer pour gagner la déférence et le

dévouement, un tel pouvoir, disons-nous, semble être précisément celui auquel il convienne, dans l'intérêt de l'Eglise, que des corps d'une organisation aussi spéciale et aussi délicate que les monastères, soient directement soumis de préférence à toute autorité dont l'action se ferait sentir plus directement.

Les décisions d'un évêque n'offriraient pas aux ordres religieux les mêmes garanties de paix et de bien-être que celles du Siége qui représente la sagesse collective de l'Eglise. Affranchir les monastères, sans porter atteinte aux droits diocésains, paraît avoir toujours présenté plus ou moins de difficultés dans la pratique. Durant plusieurs siècles, cependant, la plus parfaite intelligence régna entre les frères de Saint-Augustin et les archevêques, nonobstant la position particulière du monastère comme dépendance immédiate d'une puissance ecclésiastique étrangère. Non-seulement l'archevêque se rendait au monastère quand il lui plaisait pour y célébrer les offices religieux, mais même, par occasion, il allait y établir sa résidence, afin de changer d'air ou de s'y livrer à quelque occupation particulière, absolument comme un dignitaire actuel irait de la ville à la campagne pour prendre du repos. Il paraît que pendant longtemps les moines de l'église du Christ et ceux de Saint-Au-

gustin ont marché ensemble dans les processions[1]. Enfin, au x[e] siècle, des dissidences s'élevèrent, qui semblent avoir forcé le Saint-Siége d'accorder de nouveaux priviléges très-exclusifs à sa fille chérie, en vue de protéger sa dignité. En 955, le pape Jean XIII fut obligé de commander aux moines de l'église du Christ de cesser de molester leurs frères de Saint-Augustin.

A la suite de ces démêlés, le pape Alexandre II accorda, en 1059, le privilége de la mitre et des autres ornements pontificaux à Egelsin, abbé de Saint-Augustin. Mais l'abbé, à son retour en Angleterre, n'en fut pas moins obligé, sur la demande du roi et de l'archevêque, de laisser de côté tous ces ornements (qui lui donnaient une autorité épiscopale absolue), et il fut forcé de quitter le pays. Un Normand, nommé Scotland, lui succéda, qui accrut d'une manière considérable les possessions du monastère; mais qui est accusé par Thorn d'avoir illicitement concédé des priviléges à l'archevêque Lanfranc. A sa mort, Lanfranc, suivant Thorn (qui lui-même était abbé de Saint-Augustin, et qui écrit comme partie intéressée), s'efforça de faire élire un de ses moines; mais il fut obligé cependant,

[1] Voir les manuscrits de la bibliothèque de Corpus-College, à Cambridge, tels qu'ils sont donnés dans *Monast. angl.*

quoiqu'à regret, de donner sa bénédiction à l'abbé Wydo, qui fut préféré par la communauté. Enfin, en 1124, l'archevêque refusa positivement sa bénédiction à un abbé approuvé par le roi et le siége de Rome. La question fut débattue dans un concile provincial, en présence du roi et du cardinal Cremona, légat du Pape, et l'évêque de Chichester fut autorisé par le cardinal, en vertu de son autorité comme représentant du siége apostolique, de donner lui-même la bénédiction, refusée par l'archevêque de Cantorbéry. Depuis lors les abbés semblent avoir reçu invariablement la bénédiction en vertu d'un mandat du Saint-Siége, à l'exception peut-être de l'abbé Silvestre, en 1152. Les témoignages varient sur ce point, et l'on prétend que l'on a conservé, dans les archives de l'église de Cantorbéry, la profession formelle d'obéissance qu'il fit à l'archevêque de ce siége. Lors de la nomination de l'abbé Roger, en 1173, l'archevêque fit une tentative inutile pour ressaisir ce privilége. Mais l'abbé alla à Rome, où il reçut la bénédiction du Saint-Père lui-même; il retourna à Cantorbéry avec l'anneau et la mitre qu'il porta sans aucune opposition. Ces récits ne donnent pas une idée bien satisfaisante de l'état des choses à cette époque; mais nous n'avons pas le dessein de critiquer des faits sur les-

quels nous n'avons ni garanties, ni matériaux.

Il nous reste maintenant à parler des malheurs de ce monastère autrefois si célèbre.

Le premier coup porté contre lui fut la perte de son antique privilége, de servir de lieu de sépulture aux archevêques de Cantorbéry et aux rois d'Angleterre. Il paraît que les rois cessèrent d'y être ensevelis après l'épiscopat de Brithwald, vers la fin du VIIe siècle. Environ un demi-siècle plus tard, l'archevêque Cuthbert obtint la permission d'enterrer dans l'intérieur des églises, et il fut lui-même le premier archevêque dont le corps reposa dans la cathédrale. Cet acte de l'archevêque Cuthbert faillit causer de sérieux désordres qui furent écartés pour le moment. Vingt années après, Lambrith, abbé de Saint-Augustin, vint deux fois demander au monastère de l'église du Christ les corps de l'archevêque Cuthbert et de son successeur Bregwin, qu'il désirait ensevelir, suivant l'ancien usage, au monastère de Saint-Augustin. Il retourna cependant sans succès, quoique la dernière fois il fût venu accompagné d'une force armée pour enlever les corps malgré les résistances. Dans ces circonstances, les frères de Saint-Augustin firent appel à Rome, et les moines de l'église du Christ élurent au même moment, pour apaiser ces dissidences, Lambrith à l'archevêché de Cantorbéry. Lam-

brith lui-même fut néanmoins, et conformément à ses désirs, enterré dans le monastère de Saint-Augustin.

Le couvent eut à souffrir de la fureur des Danois. Les récits touchant l'étendue du mal qu'ils lui causèrent, s'accordent peu. Si l'on en croit le chroniqueur Thorn, qui fut lui-même abbé de Saint-Augustin, leurs mauvais desseins furent déjoués d'une manière providentielle. Il nous dit que, lorsque les Danois détruisirent Cantorbéry, sous le roi Ethelbert, en 1011, quelques soldats pénétrèrent d'une manière sacrilége dans le monastère de Saint-Augustin. Il ajoute qu'un d'entre eux, plus hardi que ses compagnons, s'approcha de la tombe de l'apôtre, vola le drap mortuaire qui l'enveloppait, et prit la fuite en le cachant sous son bras. L'historien ajoute que le drap adhéra à ses chairs comme s'il y eût été collé. La conscience du voleur fut tellement troublée par cet événement, qu'il se présenta aux moines et confessa sa faute. Après ce prodige, il paraît que les Danois n'osèrent plus faire de tentative contre le monastère. De plus anciens chroniqueurs ne parlent pas de ce miracle; mais l'un d'eux rapporte que les Danois laissèrent échapper l'abbé de ce temps, circonstance qui se rapproche assez du récit de Thorn.

En somme, quoique le miracle ait été contesté

par des autorités modernes, il semble qu'il n'existe pas contre lui de preuve suffisante pour le rejeter, tandis qu'il y a des raisons très-concluantes en sa faveur. L'archevêque protestant Parker pense que le monastère de Saint-Augustin a certainement dû souffrir des incursions des Danois; mais il donne, pour raison de son opinion, la grande improbabilité qu'un monastère qui avait agi avec tant de hauteur envers les archevêques de Cantorbéry, ait pu échapper, quand d'autres monastères ont tant eu à souffrir, et que la ville de Cantorbéry elle-même a été dévastée.

En 1168, le jour de la fête de la décollation de saint Jean-Baptiste, le monastère fut presque entièrement détruit par les flammes. Plusieurs anciens documents furent consumés dans l'incendie, et les châsses de saint Augustin et d'autres saints furent sérieusement endommagées.

Le pape Alexandre III confirma la réunion de l'église de Féversham au monastère en vue de sa réparation, et plus tard il lui adjoignit les églises de Minster et de Middleton. En 1271, l'abbaye eut à souffrir de fureurs d'un autre genre, quoique, selon toute apparence, beaucoup moins que la ville voisine. Il est assez remarquable que ce fut le jour de la fête de la translation de saint Augustin. Il fit, durant toute la nuit, des éclairs et des tonnerres; des torrents de pluie tombèrent

ensuite, qui continuèrent durant plusieurs jours en telle abondance, que la ville et ses environs furent presque entièrement dévastés. L'eau s'éleva à une assez grande hauteur dans la cour du monastère et l'intérieur de l'église; mais quoique le torrent grossît et devînt furieux, Dieu était au milieu des eaux, et l'église fut préservée de la destruction qui la menaçait.

Sous le règne d'Edouard Ier, le monastère de Saint-Augustin fut, en commun avec d'autres maisons religieuses, atteint matériellement par le statut de main-morte. Depuis ce temps, on accorda plus fréquemment aux monastères le privilége de disposer de bénéfices ecclésiastiques; on y voyait une compensation aux pertes qu'ils avaient éprouvées par la privation d'autres sources de revenus. Dans le principe, on inféoda les bénéfices ecclésiastiques aux maisons religieuses, dans le désir d'éviter les mésintelligences qui pouvaient éclater entre les ecclésiastiques attachés aux églises bâties sur les terres de l'abbaye, et les moines auxquels ces terres appartenaient. Mais plus tard les bénéfices furent adjoints aux monastères à titre de dotations. Ces immenses acquisitions de territoire et de revenus ne pouvaient manquer de porter atteinte à la simplicité primitive des institutions monastiques, alors même

qu'elles n'étaient pas en opposition avec l'idée première de ces institutions.

Il est difficile que les richesses ne laissent pas quelque trace de souillure dans les mains où elles passent. L'esprit de domination qui anime le riche (alors même qu'il ne se considère pas comme propriétaire, mais seulement comme dépositaire des biens de ce monde), le sentiment de la puissance presque irrésistible qu'il inspire, ont fait échouer un grand nombre d'âmes qui étaient cependant à l'épreuve contre les séductions ordinaires de la cupidité, de l'ostentation ou de l'avarice.

Il est vrai que les ordres religieux ne recherchaient pas les richesses qu'ils recevaient; il est vrai qu'il eût été impossible de confier à d'autres mains de si larges possessions avec de plus grands avantages pour le public en général, car les moines étaient les propriétaires les plus considérés, ceux qui recevaient le plus cordialement et le plus libéralement leurs hôtes; enfin, ils étaient les plus généreux bienfaiteurs des pauvres. Il est cependant incontestable, et personne ne songe à le nier, que les monastères dégénérèrent de leur première pureté, en ce qui concerne la rigueur des institutions monastiques, à mesure qu'ils venaient en possession de grands biens. Si l'Eglise, semblable à un filet contenant des poissons de di-

verses sortes, ne perd rien de sa perfection par cette variété, de même on ne saurait tirer des preuves contre la perfection de la théorie monastique, de ce que ces sauve-gardes célestes, élevées contre l'esprit du monde, ont été souvent insuffisantes contre la force de tentations extraordinaires.

L'écrivain impie qui, à notre honte, a été pendant longtemps le guide de la jeunesse d'Angleterre sur l'histoire nationale, croit, et Hume lui-même est de cet avis, qu'il est prudent de borner les accusations contre les anciens corps monastiques d'Angleterre à celles de *paresse*, d'*ignorance*, de *superstition*, et autres semblables, qu'il distingue de crimes plus révoltants ; il n'hésite même pas à admettre que le soupçon de flagrants désordres a été propagé sur les preuves les plus légères, afin de donner un vernis de raison à l'attaque que l'on méditait contre eux. Nous pourrions aller au delà des bornes auxquelles s'arrête l'historien : reconnaître la justice de plusieurs et même de toutes les plus graves allégations contre certains monastères, sans que ces concessions fissent faire un seul pas à la justification des mesures qui furent prises contre eux. Car, premièrement, les réformes ecclésiastiques ne sont guère du ressort des rois et des parlements. Nous rendons avec joie à César ce qui lui appartient ; mais

en retour nous lui demandons de ne pas se mêler des choses de Dieu. Secondement, il n'est pas de corruption, si grande qu'on la suppose, qui puisse justifier les moyens qui ont été employés pour la guérir; car il n'est pas permis de faire le mal pour amener le bien. Troisièmement, le plus grand effort de charité serait impuissant à faire naître la pensée qu'Henri VIII était animé, dans sa conduite, par le désir honnête de corriger les abus. Mais nous n'avons pas besoin de faire des concessions, même hypothétiques, lorsque les ennemis de la foi catholique ne les demandent pas de nous.

Convenons cependant qu'il est peut-être impossible d'étudier l'histoire du monastère qui a inspiré ces observations (celui de Saint-Augustin à Cantorbéry), sans concevoir la crainte qu'il n'ait, avec le temps, perdu ce caractère élevé et céleste dont les corporations monastiques sont destinées à donner l'exemple. Ces institutions, même en faisant la part des influences terrestres, n'ont pas moins rendu en général un témoignage complet et éminent à l'esprit de leur fondation.

Des querelles de prérogative, une résistance jalouse aux empiétements, cette sorte d'*esprit de corps* que, sans la plus grande vigilance, les ordres religieux eux-mêmes sont dans un danger continuel de substituer à un sentiment d'un ca-

ractère plus élevé, furent de grandes tentations pour ces sociétés. L'intérêt, avec toutes ses tendances à l'ambition et au manque de charité, prit souvent la place du zèle. Tels sont, d'après les annales que Thorn nous laisse de son propre monastère, les dangers auxquels ces sociétés furent particulièrement exposées, du moment où les richesses du monde commencèrent à abonder entre leurs mains. Il est à craindre, par exemple, que les sentiments avec lesquels les moines de Saint-Augustin regardaient leurs frères de l'église du Christ, au temps de Thorn, ne fussent plutôt ceux qui animent, de nos jours, un de nos colléges luttant, dans l'Université, contre un établissement rival, que des sentiments dignes d'un membre du corps de Jésus-Christ dans ses rapports avec un de ses frères.

On doit toujours appréhender que les moindres sphères d'attachement ne deviennent les centres des affections mêmes qu'elles sont providentiellement destinées non à absorber, mais à produire. C'est là, autant que nous pouvons nous en former une idée, une tentation contre laquelle eurent à lutter les frères de Saint-Augustin. Nous avons déjà eu occasion de signaler les termes durs et amers dans lesquels Thorn parle de l'archevêque Lanfranc. Nous constaterons aussi avec douleur que le même chroniqueur semble,

en un certain passage, reproduire avec une sorte de plaisir les bruits qui couraient alors contre les frères de l'église du Christ, comme si son propre monastère pouvait gagner au discrédit de l'autre institution. Tous les récits semblent cependant s'accorder à reconnaître au monastère de l'église du Christ un caractère très-élevé parmi les établissements religieux de l'Angleterre. Pour aborder une autre question, disons qu'il y avait certainement quelque chose de peu convenable dans les fêtes somptueuses que ces corporations monastiques étaient dans l'habitude de donner aux grands hommes du temps, sous prétexte et par esprit d'hospitalité.

L'installation d'un archevêque était une des occasions les plus légitimes qui se présentassent de donner ces fêtes splendides, et cependant on ne peut s'empêcher de penser que saint Augustin et ses moines eussent été quelque peu ébahis devant la carte des repas où les abbés, ses successeurs, ne semblaient voir autre chose que l'application des préceptes de saint Paul sur l'hospitalité. On trouvera plusieurs de ces documents dans l'*Histoire de Cantorbéry* de Somner; ces pièces prouvent, sans contredit, que la manière dont on pratiquait l'hospitalité était magnifique; mais évidemment elle appartenait plutôt aux usages de ce monde qu'à la vie angélique du cloître.

Comment, pour un homme ordinaire, passer de ces somptueux banquets à un simple repas d'œufs et de poisson? Comment, la veille de ces fêtes ou lorsqu'elles étaient encore présentes à la mémoire, poursuivre ses méditations avec la liberté et le calme d'esprit nécessaires? Il est consolant, toutefois, après avoir constaté ces infractions accidentelles et même rares à la simplicité ordinaire de la vie monastique, d'étudier la vie ordinaire que menaient, dans le cloître, les pieux enfants de Saint-Benoît. Nous lisons, par exemple, que « chaque moine avait une cellule particulière à son usage, un lieu de repos où il pouvait prendre son sommeil et se livrer librement à la prière et aux exercices spirituels, sans être en rien importuné par les autres frères de la maison. Leur couche se composait d'une natte, d'un dur coussin et d'une couverture de laine. Ils dormaient dans leurs habits religieux, serrés autour du corps par une ceinture, et se trouvaient ainsi toujours prêts à se rendre, pendant la nuit, aux exercices religieux qui se font aux heures canoniques. Dans le dortoir, on gardait un silence absolu; » et cependant, en dépit de ces excellents règlements, il n'est que trop certain, par l'histoire de leur dissolution, que l'esprit de Dunstan, d'Anselme et de Becket s'était, vers le XVI[e] siècle, éteint dans les monastères d'Angleterre.

Parmi les détails déchirants de ce monstrueux sacrilége, rien n'est plus triste que de voir la facilité criminelle avec laquelle les corps monastiques se sont, presque sans exception, laissés intimider ou corrompre, quand on leur a demandé un héritage auprès duquel la vie et la liberté auraient dû leur apparaître comme de la poussière. Ainsi, tous les religieux remplissant une charge dans le monastère de Saint-Augustin, depuis le père abbé jusqu'au dernier d'entre eux, signèrent un document par lequel les fournitures de la maison, y compris tous les vases sacrés et les ornements de l'église, étaient livrés sans réserve et sans condition aux mains du roi. Le lecteur qui désire de plus minutieux renseignements sur cette douloureuse trahison, trouvera dans Dugdale deux inventaires, dont l'un renferme la liste de tous les ornements et de tout ce qui composait le trésor de l'église, et l'autre énumère les vêtements sacerdotaux. Ces précieux objets furent transférés dans le trésor du roi ; là, les vêtements furent déclarés impropres à l'usage de Sa Majesté, mais il n'en fut pas ainsi, hélas ! des objets d'or et d'argenterie. Les ostensoirs et les calices, d'où les plus saints mystères avaient été, depuis des siècles, offerts aux fidèles adorateurs ou distribués aux âmes saintes, furent arrachés des autels par des mains profanes, et servirent à encourager l'avarice et peut-être

à favoriser de révoltants désordres. Au nombre des objets précieux compris dans ces catalogues, se trouvaient des statues dorées de saint Augustin et de saint Ethelbert.

Le monastère de Saint-Augustin ne tarda pas à tomber en ruines, et les terrains sur lesquels il s'élevait furent loués au plus haut enchérisseur. A une époque où il existait encore un profond respect pour les lieux saints et les choses sacrées, sous Charles Ier, la profanation de ces ruines et de ces souvenirs semble n'avoir pas attiré l'attention publique; on y songea bien moins dans les siècles suivants.

Le lecteur sait probablement ou peut facilement savoir à quel usage sont employés aujourd'hui les terrains et les constructions qui existent encore (la plupart sont, à ce que l'on croit, de date assez moderne); nous ne voulons pas constater un si triste état de choses. Heureusement que le jour semble approcher, où la voix de l'Angleterre catholique s'élèvera, non-seulement pour protéger de tout mauvais usage ces saintes murailles, mais pour demander qu'on leur rende la destination qu'elles avaient reçue lors de leur antique fondation[1]. Arrêtons-nous, car il

[1] Il faut croire que cet appel du révérend M. F. Oakeley aux sentiments religieux de l'Angleterre a été entendu, car nous

est temps de reprendre le cours de notre récit.

apprenons, au moment de livrer cette page à l'impression, que les ruines du célèbre monastère de Cantorbéry vont recevoir une destination nouvelle et plus digne, si nous osons le dire. Au milieu de ces ruines qui ont abrité les apôtres envoyés en Angleterre sous la conduite de saint Augustin, se trouvent aujourd'hui des brasseries, des cabarets et autres établissements encore plus profanes. Un de nos amis nous écrit de Londres que le représentant de Cantorbéry au parlement, M. B. Hope, a acheté ce vaste local, dans le but de le mettre à la disposition des autorités ecclésiastiques, à condition qu'on y fonderait un séminaire anglican pour les missions étrangères. Des donations privées sont venues seconder l'offre de M. Hope, et déjà l'on a réuni plus d'un million de francs pour la réalisation de ce projet. L'établissement sera placé sous le contrôle des archevêques d'Yorck et de Cantorbéry et de l'évêque de Londres, qui auront le privilége de choisir les supérieurs et professeurs de la maison. L'archevêque de Cantorbéry a, dit-on, promis de lui donner un règlement.

Nous ne saurions dissimuler que ce projet de restauration attriste profondément notre âme, quand nous songeons (quelque louable que soit la pensée de soustraire ces ruines à la profanation) que ces débris, pleins de souvenirs si catholiques, vont devenir le foyer d'une propagande hérétique, faite sous la direction d'une Eglise qui s'est révoltée contre les successeurs du Père spirituel de saint Augustin, et qui rejette aujourd'hui les doctrines que le glorieux fils de saint Grégoire mit tant de zèle à conserver pures.

Ce projet de restauration ne peut être qu'incomplet et imparfait tant qu'on se bornera à relever des murs. Pour honorer dignement saint Augustin, il serait nécessaire que son successeur sur le siége de Cantorbéry se montrât fils aussi soumis de Grégoire XVI, qu'il le fut lui-même de Grégoire Ier.

(Note du traducteur.)

CHAPITRE XIV.

Saint Augustin, à son retour d'Arles, envoie une députation au Pape pour demander de nouveaux missionnaires. — Après un séjour de deux années à Rome, ses délégués reviennent en Angleterre avec douze missionnaires. — Parmi ces derniers se trouvent saint Mellite, saint Just et saint Paulin. — Ces nouveaux apôtres reçoivent du Pape des lettres de recommandation pour les évêques de France. — Grégoire écrit aussi à Clotaire et à la reine Brunehaut. — Le Pape envoie par les mêmes missionnaires des vases et des ornements sacrés à l'Église d'Angleterre. — Humble origine du christianisme. — Ses développements et sa magnificence.

La chronologie de l'époque dont nous traçons l'histoire est assez embrouillée; nous croyons cependant avoir adopté une classification des événements qui paraît être d'une exactitude assez rigoureuse pour le but que nous nous proposons d'atteindre dans ce travail.

Saint Augustin et ses frères arrivèrent en Angleterre au printemps de 596, au milieu des *alleluia* de la fête pascale. C'est le jour de la Pentecôte de la même année que le roi Ethelbert et

plusieurs de ses sujets furent admis dans l'Eglise et reçurent le baptême. Bientôt après, nous avons vu que saint Augustin se rendit à Arles, où il fut consacré le 17 novembre. Il retourna en Angleterre en 598, et c'est à Noël, ou dans les premiers jours de janvier 599, qu'eut lieu le baptême des dix mille convertis dont il est parlé dans la lettre de saint Grégoire à Euloge [1]. Dans le cours de la même année (599), saint Augustin envoya un message à Rome; c'est probablement par ce moyen que saint Grégoire apprit l'état prospère de la mission d'Angleterre [2]. Les députés choisis par Augustin étaient Laurence, prêtre qui lui succéda sur le siége de Cantorbéry, et Pierre, moine qui devint ensuite abbé du monastère de Saint-Augustin.

Le but de cette ambassade était, premièrement,

[1] Voir la page 155. Cette lettre, écrite dans l'été de 599, parlait du baptême des dix mille convertis comme ayant eu lieu à la fête de Noël de la même année, la première de l'Indiction, qui commençait en septembre 598.

[2] Saint Bède dit cependant que les délégués furent envoyés immédiatement (*continuò*) après le retour d'Arles de saint Augustin; mais ceci se rapporte peut-être à l'intention de les envoyer, ou aux préparatifs de leur voyage. Il est certain que la députation ne retourna pas en Angleterre avant 604, et l'on ne voit pas pourquoi elle serait restée à Rome trois années et même davantage, si l'on suit les historiens qui fixent à l'an 597 le baptême des dix mille convertis, et placent avant cet événement le retour de saint Augustin en Angleterre.

de faire connaître à Grégoire les succès de la mission; secondement, de lui demander un renfort de missionnaires, et enfin, d'avoir le jugement du Saint-Siége sur certaines questions délicates, naissant des circonstances anormales où se trouvait l'Eglise d'Angleterre. Ces questions et les réponses qu'elles obtinrent feront le sujet du chapitre suivant.

Les délégués d'Augustin passèrent deux années à Rome, et ils retournèrent en Angleterre en 601, accompagnés de douze missionnaires, dont les principaux étaient Mellite, Just, Paulin et Ruffinian. Les trois premiers furent plus tard élevés à l'épiscopat, et obtinrent les gloires de la sainteté. Saint Mellite fut le premier évêque de Londres; saint Just, le premier évêque de Rochester, et saint Paulin occupa le premier le siége archiépiscopal d'Yorck. Nous savons seulement de Ruffinian qu'il fut un des premiers abbés du monastère de Saint-Augustin.

Les nouveaux missionnaires prirent, comme leurs prédécesseurs, des lettres de recommandation pour les évêques et les princes souverains de la partie de la France qu'ils devaient traverser. Les évêques de Toulon, Marseille, Châlons, Metz, Paris, Rouen et Angers reçurent du pape la lettre suivante :

« Grégoire a Mennas de Toulon, Sérène de Marseille, Loup de Chalons, Aigulfe de Metz, Simplicius de Paris, Mélantius de Rouen, et Licinius [1], évêques des Francs.

« Quoique la charge dont vous êtes investis vous dise assez que vous devez assister de tout votre pouvoir des religieux, surtout lorsqu'ils travaillent pour le salut des âmes, il n'est cependant pas inutile de presser votre sollicitude par une lettre spéciale; car, de même que le vent active l'action du feu, de même les exhortations viennent en aide à un esprit honnête.

« Par la grâce de notre Rédempteur, la nation anglaise retourne en si grand nombre à la foi chrétienne, que notre très-révérend frère et collègue dans l'épiscopat, Augustin, nous apprend que ceux qui sont avec lui ne peuvent suffire aux exigences de cette œuvre dans les diverses localités. C'est pourquoi nous avons pris des mesures pour lui envoyer quelques moines avec nos bien-aimés fils Laurence, prêtre, et Mellite, abbé.

« En conséquence, nous vous demandons de

1 Le siége de Licinius était Angers.

leur témoigner un amour convenable, et de les seconder en tout ce qui peut leur être nécessaire, afin qu'aidés de votre secours, ils n'éprouvent pas de retard et qu'ils reçoivent la joie et le bonheur par l'assistance que vous leur donnerez; en leur témoignant ainsi votre bonté, vous coopérerez au succès de la cause dans laquelle ils sont engagés[1]. »

Les missionnaires avaient aussi une lettre pour Clotaire, qui régnait alors sur les provinces d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne. La voici :

« GRÉGOIRE A CLOTAIRE, ROI DES FRANCS[2].

« Au milieu des soucis que vous donne le gouvernement des peuples soumis à votre souveraineté, il est glorieux pour vous de venir en aide à ceux qui travaillent dans l'intérêt de la cause de Dieu; cette conduite vous vaudra une digne récompense.

« Depuis que, par vos bonnes actions, vous

[1] *Epîtres*, liv. XI, 58.

[2] L'auteur publie sur Clotaire une note historique que nous nous abstenons de reproduire; l'intérêt qu'elle offre au lecteur anglais, peu familier avec l'histoire de France, disparaît pour un public français. (*Note du traducteur.*)

vous êtes montré tel que nous pouvons attendre encore mieux de vous, nous éprouvons le besoin de vous demander ce qui contribuera à augmenter votre récompense. Quelques-uns des missionnaires partis pour l'Angleterre avec Augustin, notre frère et collègue dans l'épiscopat, nous ont dit, à leur retour, la charité avec laquelle Votre Excellence les a assistés durant leur séjour près de vous, la générosité avec laquelle vous les avez secourus et leur êtes venu en aide. Comme leur amour continue à être agréable à Dieu, et que le Tout-Puissant encourage le bien qu'ils ont commencé, nous vous saluons de notre affection paternelle, et vous prions de regarder comme vous étant recommandés d'une manière particulière les moines porteurs de la présente, que nous envoyons à notre frère Augustin, avec nos fils bien-aimés Laurence prêtre, et Mellite abbé. Accordez plus abondamment à ceux-ci la bonté que vous avez déjà témoignée aux premiers, et augmentez ainsi la haute estime que nous avons de vous, afin que, tandis qu'ils accompliront avec votre assistance le voyage qu'ils ont entrepris, Dieu tout-puissant, qui est votre gardien dans la prospérité et votre secours dans l'adversité, puisse vous récompenser de vos bonnes actions [1]. »

[1] *Epîtres*, liv. XI, 61.

Saint Grégoire écrivit aussi à Brunehaut, reine-régente, pour la remercier de la réception hospitalière faite à saint Augustin lors de son passage en France, quatre années auparavant, et solliciter la même protection en faveur des nouveaux missionnaires. Cette lettre était conçue en ces termes :

« GRÉGOIRE A BRUNEHAUT, REINE DES FRANCS.

« Nous rendons des actions de grâces au Dieu tout-puissant, qui, parmi les dons accordés à Votre Excellence, a daigné lui inspirer un tel amour de la religion chrétienne, que vous ne cessez de travailler avec dévouement et piété à tout ce que vous savez devoir tourner au bien des âmes et à la propagation de la foi. La bonté avec laquelle Votre Excellence a assisté notre très-révérend frère et collègue dans l'épiscopat, Augustin, lorsqu'il était en route pour l'Angleterre, est venue jusqu'à nos oreilles, et, plus tard, les moines qu'il a envoyés vers nous nous ont rapporté ces choses en détail. Une conduite si chrétienne de votre part pourra étonner ceux qui ne savent pas vos bonnes œuvres; mais pour nous, qui les connaissons par expérience, elles sont moins une occasion de surprise qu'un sujet de joie et d'admiration, vu qu'en secourant les autres, vous vous

assistez vous-même. Votre Excellence sait déjà[1] les grands miracles que notre Rédempteur a opérés en convertissant la nation anglaise. Vous devez être remplie de joie, en songeant que les secours que vous avez fournis réclament pour vous une part de coopération dans cet événement, car c'est par votre assistance, après celle de Dieu, que la parole divine a été prêchée en Angleterre. Quiconque prend part à la bonne œuvre d'un autre, a le mérite de se l'approprier.

« Afin que votre récompense puisse être de plus en plus abondante, nous vous demandons d'accorder votre secours aux moines porteurs des présentes, que nous envoyons avec nos bien-aimés fils Laurence prêtre, et Mellite abbé, à notre révérend frère et collègue Augustin, vu ce qu'il nous dit que ceux dont il est secondé ne peuvent suffire à cette tâche. Daignez les aider en toutes choses, afin que le bien si généreusement commencé par Votre Excellence soit continué, et que ces religieux n'éprouvant ni retard ni embarras, vous puissiez mériter la miséricorde de Dieu pour vous et vos petits-fils, qui nous sont chers, en proportion que son amour vous

[1] Saint Augustin pouvait avoir donné ces nouvelles à la reine Brunehaut, à Châlons, en se rendant à Arles pour sa consécration.

rend plus généreuse dans des circonstances comme celles-ci [1]. »

Les missionnaires avaient encore d'autres lettres pour Désidère, Virgile, Æthère et Arigie, évêques de Vienne, d'Arles, de Lyon, et de Gap, en Dauphiné. Le pape écrivit aussi aux deux jeunes princes souverains Théoderic et Théodebert, à peu près dans les mêmes termes qu'à leur grand'mère, la reine Brunehaut.

Les détails de ce voyage ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Les missionnaires parcoururent probablement la route qui, quatre années auparavant, avait été rendue célèbre par le passage d'Augustin. Les siéges épiscopaux étaient pour la plupart occupés par les mêmes prélats qui avaient assisté ce Saint. Laurence et Pierre, qui faisaient partie de la compagnie, avaient été au nombre des compagnons d'Augustin.

Que de pensées, de doux souvenirs, de sujets d'édifiantes conversations durent leur être inspirés par l'*admonitus locorum!* « Là, nous avons prié pour l'Angleterre; ici nous nous étions découragés; c'est en ce lieu que notre vénérable père a ranimé par ses exhortations nos cœurs abattus; là, saint Augustin remplit de crainte les témoins de ce miracle. »

[1] *Epîtres*, liv. XI, 62.

Quels agréables souvenirs, quels bons offices quelles félicitations durent réciproquement être échangés entre les prélats hospitaliers et les représentants de la première mission! Que de questions sur l'Angleterre, les païens et les chrétiens! Quelles joies à la nouvelle des bénédictions répandues sur cette mission, quelles espérances pour son avenir!

Le Saint-Père envoya, par les nouveaux missionnaires, tous les objets nécessaires à la célébration édifiante et solennelle du culte divin, tels que « vases sacrés, argenterie, nappes d'autels, ornements d'église, vêtements pour les prêtres et les autres clercs, plusieurs reliques des apôtres et martyrs (parmi lesquelles on pense qu'il y en avait de saint Pierre et saint Paul, les patrons de la nouvelle église métropolitaine), et enfin une grande quantité de livres[1]. »

Quand le christianisme fut introduit en Angleterre, il fit son chemin sans le secours des embellissements extérieurs dont il devait jouir plus tard. Il se développa en vertu de sa force propre. D'abord il vainquit le monde, armé du glaive de son caractère céleste, puis il dépouilla les vaincus de leurs armes, armes qui, en vérité, leur appartenaient par une longue posses-

[1] Saint Bède, *Hist. eccl.*, I, 29.

sion, mais non en vertu d'un droit légitime. Ayant ainsi fait son glaive des créatures, le christianisme marcha à sa conquête. N'en fut-il pas ainsi? La noble architecture, les frappantes peintures, les charmes de la musique, les solennelles cérémonies ne vinrent que plus tard, et eurent une origine moins indigène. La première église chrétienne fut un grenier; les premiers fonts baptismaux furent des mares d'eau le long des routes; saint Paul et saint Sylvain chantèrent leurs nocturnes dans un donjon. Et cependant la parole de Dieu se développa avec puissance, et prévalut enfin, lorsque l'Eglise se réveilla et sortit du tombeau, comme son Seigneur l'avait fait avant elle. Elle s'arma de ses forces et se para de ses plus beaux vêtements. La marche de ses triomphes fut la même en Angleterre que dans le monde entier: elle gagna du terrain par ses miracles, le conserva par sa sainteté et par les dons intérieurs et extérieurs du Saint-Esprit. Le grand architecte ne jugea pas à propos de bâtir l'auguste édifice et d'élaborer ses précieux détails, avant que ses fondements fussent assis sur des bases larges et profondes. L'offrande de l'adorable sacrifice n'était pas moins agréable à Dieu dans l'église de Saint-Martin ou de Saint-Pancrace, quoiqu'il n'y eût ni longue nef permettant le développement de majestueuses processions, ni cour spacieuse où il fût permis de faire

retentir les saintes psalmodies, ainsi que les choses se passèrent, à l'époque plus éloignée où Becket chantait la messe, au milieu des pompes solennelles du culte, dans le magnifique édifice de Lanfranc. Il ne faudrait pas croire cependant que l'Eglise naissante de l'Angleterre saxonne ait jamais négligé, même dans son état primitif, pas plus que l'Eglise des apôtres, les convenances extérieures qui sont comme la manifestation de l'âme de l'Eglise, les marques de sa beauté et le rayonnement de son amour.

Les auteurs liturgiques nous apprennent que les formes majestueuses du culte et les convenances délicates des cérémonies furent observées, autant que le permettaient les circonstances, même du temps des apôtres, et quoiqu'alors, comme aujourd'hui, le monde souffrît que l'Eglise fît ce qu'elle désirait, l'épouse de J.-C. était cependant réduite, avec Madeleine, à faire ce qu'elle pouvait. Les processions solennelles, les bannières sacrées, le chant des litanies, l'illumination des sanctuaires, toutes choses qui coïncident avec les premiers jours de la renaissance de l'Eglise en Angleterre, sont des signes irrécusables des pieuses dispositions de ces temps reculés.

Ceci ne touche en rien à l'assertion générale que l'Eglise gagnait à elle des cœurs et des consciences, avant de se montrer dans les attributs de

sa pompe extérieure et de sa beauté : c'est ce qu'elle fit dans le monde entier et spécialement en Angleterre. Que ces leçons ne soient pas perdues pour nous, à qui une œuvre, qui n'est pas sans ressemblance avec celle de nos premiers missionnaires, paraît être confiée. Ne la commençons pas par le mauvais côté, en étudiant les formes du sanctuaire avant de connaître la science des saints. Pénétrons-nous bien de cette pensée : que la beauté extérieure, développement de la vraie piété, ne saurait cependant la remplacer. D'un autre côté, ne nous laissons pas entraîner par la crainte du danger opposé, celui de n'attacher aucune valeur aux choses extérieures, car si l'homme veut bien réfléchir sur la vraie nature des cérémonies religieuses et la place qu'elles occupent, il devra reconnaître que ce système ne serait pas moins pernicieux. Pourquoi Dieu a-t-il implanté chez nous le sens inné de ce qui est plein de grâce et de majesté, si ce n'est pour que ce sentiment s'exerce sur ses œuvres dans l'ordre de la nature ou celui de la grâce? Ces précieuses offrandes de la terre, ces merveilleuses ingénuités de l'homme, seront-elles épuisées dans ce monde de misères, et condamnées à périr trop souvent (pourquoi ne le dirait-on pas?) avec ceux mêmes qui en donnent l'exemple? On pouvait assurément soutenir cela avec

d'anciens hérétiques, qui regardaient la création comme l'œuvre de quelque esprit du mal radicalement corrompu, et non comme un bienfait de Notre-Seigneur, bienfait que le Saint-Esprit a rendu, dans son Eglise, plus glorieux que d'abord, en remplissant tout le monde de son illustre et vivifiante présence, et *renouvelant* ainsi *la face de la terre.*

CHAPITRE XV.

Saint Augustin adresse au souverain Pontife plusieurs questions relatives à la situation de l'Église anglaise. — Les motifs de ce recours à Rome. — La première question est relative à la conduite des évêques, aux offrandes des fidèles et à leur répartition. — La liturgie forme le sujet de la deuxième question. — Quel châtiment doit être infligé aux auteurs des vols commis dans les églises? — A quel degré de consanguinité des parents peuvent-ils se marier? — Réponses de saint Grégoire. — L'indulgence du Pape surprend quelques évêques. — Lettre de l'évêque de Messine au souverain Pontife. — Réponse de Sa Sainteté. — Combien d'évêques doivent assister à une consécration épiscopale? — Juridiction de saint Augustin. — Ses rapports avec l'Église des Gaules. — Les reliques de saint Sixte sont envoyées de Rome pour satisfaire la piété des Anglais.

Un des premiers objets dont s'occupa saint Augustin après son retour d'Arles, fut, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, d'obtenir du Saint-Siége des instructions officielles, afin de pouvoir établir l'ordre et la régularité dans l'Eglise anglaise.

Un écrivain moderne a cru pouvoir attribuer ce besoin de recourir à Rome à un manque de

science fait pour décréditer l'archevêque de Cantorbéry, et néanmoins, sans parler du beau témoignage que saint Grégoire lui-même rend à saint Augustin, relativement à sa science[1], rien n'est plus naturel que de voir un évêque, isolé dans un pays lointain, à peine arraché et partiellement livré encore aux horreurs de superstitions cruelles, chercher la solution des problèmes naissants de l'anomalie des circonstances, et s'adresser pour cela à une autorité vers laquelle le portait le sentiment de ses devoirs, et que d'ailleurs la sanction des précédents le forçait de regarder avec révérence et soumission.

On verra qu'une partie des questions soumises au Pape se rattachent directement à la situation d'une Eglise au berceau; que les autres naissent des particularités locales de l'Eglise d'Angleterre, et enfin que toutes se lient à des incidents relatifs à la position particulière de saint Augustin.

La première des questions soumises au jugement du Saint-Siége par le nouvel archevêque, est relative, d'abord, à la manière dont il convient que les évêques vivent avec leur troupeau; puis ensuite, aux objets qui doivent motiver les offrandes des fidèles, et aux proportions dans lesquelles ces offrandes peuvent être distribuées.

[1] Voir plus loin, page 250.

Saint Grégoire répondit à la première partie de cette question, en rappelant à l'archevêque les divers passages de l'Ecriture relatifs à la conduite et à la tenue de ceux que Dieu place sur son héritage; il signala plus particulièrement les instructions adressées aux évêques dans l'Epître de saint Paul à Timothée. Saint Grégoire recommandait en outre, dans les circonstances particulières où se trouvait l'Angleterre, que les évêques et le clergé vécussent ensemble, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, prenant leurs repas à la même table, et mettant leurs biens en commun. En d'autres termes, ils étaient invités à se conformer précisément aux règles de la vie monastique, dans lesquelles, dit saint Grégoire en s'adressant à l'archevêque, « vous êtes si bien versé[1]. » Et ainsi les paroles des Actes des apôtres décrivant la vie et la conversation des premiers chrétiens, peuvent être regardées comme la peinture d'une société monastique : « Tous ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne disait être à lui ce qu'il possédait; mais ils avaient toutes choses en commun[2]. » On a demandé quelquefois si, dans les temps modernes, ce type primitif avait eu des imi-

1 Cf. aussi *Epîtres* de saint Grégoire, l. XI, 60.

2 *Actes des apôtres*, IV, 32.

tateurs. Nous avons vu certains réformateurs essayer, avec plus de zèle que de science, de faire revivre les mœurs des premiers chrétiens par des méthodes brusques, et par conséquent peu évangéliques. Mais, en fait, la question a été résolue dans la pratique, et les tentatives de réforme ont été anticipées et remplacées par une institution qui a vécu d'une manière régulière à travers tous les siècles de l'Eglise.

Pour revenir à la réponse de saint Grégoire, il s'exprimait ainsi sur la distribution des offrandes : « Il est dans l'usage du Saint-Siége de donner des instructions aux évêques lors de leur consécration, à l'effet que tout payement soit divisé en quatre portions : une pour l'évêque et sa maison, destinée à subvenir aux frais de réception causés par les devoirs de l'hospitalité; une pour le clergé; la troisième pour les pauvres, et la quatrième, enfin, pour la réparation des édifices[1]. » Quant « aux clercs, comme ils ne sont pas dans les saints ordres, et qu'ils n'ont pas le don de continence[2], » le Pape décide qu'ils pour-

1 Voir les autres exemples où cette division en quatre parties est recommandée, dans les *Epîtres* de saint Grégoire, savoir : liv. IV, ép. 11 ; liv. V, ép. 44 ; liv. VIII, ép. 7 ; liv. XIII, ép. 44.

2 Dans l'édition des ouvrages de saint Grégoire publiée par

*

ront se marier et recevoir leurs rétributions chez eux, car il ajoute : « On rapporte que, chez les premiers chrétiens, la distribution était faite à chacun suivant qu'il en avait besoin[1]. »

Pour ce qui regarde les émoluments des clercs, le Pape recommande de la circonspection, et il désire « qu'ils soient tenus, par la règle ecclésiastique, à mener une vie édifiante, à s'appliquer à la psalmodie divine, et à garder, avec l'assistance de Dieu, leurs cœurs et leurs corps purs de toute irrégularité[2]. »

Quant à ceux d'entre eux vivant en communauté, Grégoire juge moins nécessaire de parler « de distribution équitable, des devoirs de l'hospitalité et de la charité, vu que tout leur superflu doit être dépensé au service de la religion et des œu-

les bénédictins, ceci forme la réponse à une question séparée qui occupe le second rang, savoir : « An clerici continere non « valentes, possint contrahere, et, si contraxerint, an debeant « ad sæculum redire ? »

[1] *Actes des apôtres*, IV, 35.

[2] Dès les premiers temps du christianisme, les évêques, les prêtres et les diacres ont été obligés au célibat. Le pape saint Léon (en 446) étendit la règle aux sous-diacres, qui cependant, en Sicile, n'y furent soumis qu'au temps de saint Grégoire le Grand, en 590 (liv. I, ép. 44). Ceux que saint Grégoire autorise ici à se marier sont les clercs des ordres inférieurs ; il ne parle que des *clerici extra sacros ordines constituti*. Voir Ducange, *Gloss.*, au mot *Clericus*.

vres de piété, suivant le précepte de Notre-Seigneur : « Faites l'aumône de ce que vous avez, « et il n'y a plus rien que de pur à votre égard[1]. »

La seconde question (la troisième dans quelques éditions) concerne le rituel.

Saint Augustin, durant son séjour en France, avait pris connaissance du missel usité dans les Gaules, qui différait, sur plusieurs points, du missel romain. Il avait été mis en ordre par saint Hilaire, évêque de Poitiers, dans le quatrième siècle, et, plus tard, au cinquième siècle, il fut revu par Sidon, évêque d'Auvergne, et par Musæus. Ce missel a continué, jusqu'au temps de Charlemagne, à être distinct du romain[2]. Saint Augustin fut frappé de cette différence de rite chez des nations appartenant à la même Eglise, et il soumit au Pape ses embarras à ce sujet dans les termes suivants : « Comment se fait-il, puisqu'il n'y a qu'une foi, que les coutumes des églises varient au point qu'un *Ordo* pour la messe est suivi dans l'Eglise romaine, et un autre dans celle de France[3]? »

Saint Grégoire répondit : « Vous êtes familier avec la pratique de l'Eglise romaine, dans laquelle

1 Saint Luc, xi, 41.

2 Voir les *Origines liturgiques* de Palmer.

3 Nous citons d'après la version des éditeurs bénédictins.

vous avez été élevé; mais si vous avez trouvé quelque chose qui puisse être plus agréable à Dieu, que ce soit dans l'Eglise romaine, dans celle de France ou dans toute autre, je désirerais que vous prissiez soin d'en faire un choix, afin d'introduire dans l'Eglise anglaise (qui est encore bien jeune dans la foi) et en vertu de l'autorisation spéciale que j'en donne, ce que vous aurez été à même de recueillir de ces différentes Eglises. On ne doit pas aimer les choses à cause du lieu où on les trouve, mais il faut plutôt aimer les lieux pour les bonnes choses qu'ils possèdent. Choisissez donc dans chaque Eglise ce qui est pieux, religieux et bon; faites-en une seule collection, et inculquez-la dans l'esprit des Anglais pour l'usage de leur Eglise. »

Il paraît que saint Augustin n'a pas profité de cette permission. Les livres originaux de l'Église anglo-saxonne n'ont été probablement qu'une simple transcription du Sacramentaire de saint Grégoire, où des variations locales ont été successivement introduites avec la sanction des évêques de certains diocèses. De là les usages bien connus de Yorck, de Sarum, de Hereford, de Bangor, de Linache, d'Aberdeen, etc.

Après le concile de Trente, sous le pontificat de Pie V, un rite uniforme fut adopté dans les églises soumises à la juridiction romaine, à l'ex-

ception de celles qui pouvaient établir avoir fait usage d'une autre liturgie pendant plus de deux siècles. Si l'Angleterre avait accepté ce décret, elle eût formé une des exceptions.

Voici la question que saint Augustin posa ensuite à saint Grégoire : « Quelle punition doit être infligée à celui qui commet un vol dans une église ? »

Saint Grégoire dit, dans sa réponse, qu'il doit y avoir une distinction de châtiment suivant les circonstances où le coupable se trouve placé. Dans le cas où le voleur est riche, il propose une confiscation de biens; avec les pauvres, il dit qu'il les punirait avec des coups, en plus ou moins grand nombre, suivant la culpabilité. Mais quand bien même on adopterait des mesures plus sévères, tout, dit-il, doit être fait avec charité, et non dans un esprit de colère. L'objet des châtiments n'est pas de satisfaire les sentiments de vengeance de la partie lésée, mais de corriger le coupable et de prévenir les souffrances d'un autre monde. « Nous devons, ajoute le saint pontife, exercer la discipline envers les fidèles, comme de bons pères sont tenus de le faire avec leurs enfants selon la chair. Ils les battent pour leurs fautes, tout en étant dans l'intention de les choisir pour héritiers, au moment même où ils les châtient péniblement. Il faut toujours observer cette charité;

elle doit présider aux mesures de correction, afin que l'esprit ne puisse faire quoi que ce soit sans avoir la raison pour règle.

« Vous fixerez aussi combien on devra restituer pour ce qui aura été volé à l'église. Mais Dieu garde que l'église reçoive avec surcroît ce qu'elle paraît perdre de ses possessions terrestres, ou qu'elle cherche à faire un gain sur des choses de vanité! »

Les questions suivantes ont rapport aux mariages entre parents et alliés. La première parle du mariage de deux frères avec deux sœurs dont ils ne sont pas parents.

« Contre ces unions, répond le Pape, il n'y a pas de loi de Dieu, et nous les permettons de toutes les manières. »

En second lieu, « à quel degré d'affinité les fidèles peuvent-ils se marier? Le mariage peut-il être légalement contracté avec une belle-mère ou une belle-sœur? »

Sur le premier point, saint Grégoire répond en ce qui regarde les circonstances où se trouve l'Eglise anglaise.

La prohibition entre parents s'étendait anciennement jusqu'au septième degré; mais au concile de Latran, sous le pape Innocent III, on la réduisit au quatrième degré. En considération, cependant, de circonstances particulières, qui four-

nissaient des raisons pour être de la plus grande indulgence envers l'Angleterre, saint Grégoire relâcha la règle jusqu'à sanctionner les mariages entre cousins au troisième degré[1]. Voici d'ailleurs ses propres paroles :

« Il existe une loi purement politique de l'Etat Romain, qui permet le mariage des cousins au premier degré, qu'ils soient fils et fille de frère et sœur, enfants de deux frères ou de deux sœurs. Mais nous avons appris par expérience que les enfants issus de ces alliances ne se développent pas bien, et quant au cas d'une belle-sœur, la loi de Dieu le défend[2]. Il suit donc de là que les fidèles ne peuvent être autorisés à se marier qu'au troisième ou quatrième degré de consanguinité; mais au second degré, comme je lai déjà observé, ils doivent s'abstenir de toutes les manières. Epouser la seconde femme d'un père est un grand crime, car il est expressément dit dans la loi : « *Turpitudinem patris tui non discooperies*[3]. » Depuis qu'il est écrit : « Ils seront une chair[4], » quiconque songe à enfreindre cette loi, dans le cas d'une femme de son père, par exemple, a,

1 *Quartâ progenie conjuncti.*
2 *Lévit.*, XVIII, 16.
3 *Lévit.*, XVIII, 7.
4 *Génèse*, II, 24.

par le fait, violé cette loi. Il est aussi défendu d'épouser la femme d'un frère, depuis que, par son premier mariage, cette femme est devenue *une chair* avec le frère de celui qui songerait à l'épouser. C'est pour une affaire de ce genre que saint Jean-Baptiste fut décapité et sanctifié par un glorieux martyre. Quoiqu'on ne lui demandât pas de renier le Christ, il fut cependant mis à mort pour l'avoir confessé; car Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Je suis la Vérité, et c'est « pour la Vérité que saint Jean a été mis à mort; » donc, il a réellement versé son sang pour le Christ.

« Il paraît, d'après ce qui m'est rapporté, que plusieurs, parmi les Anglais, ont déjà contracté des mariages coupables. Pour ceux-là, qu'ils soient avertis, en embrassant la foi, de garder la continence et de voir dans ces unions un péché grave. Qu'ils redoutent le jugement de Dieu, dans la crainte de mériter, pour leurs affections charnelles, les supplices d'un châtiment éternel. Il ne faut cependant pas, pour cette raison, les priver de la communion du sacré corps et sang de Notre-Seigneur; car les péchés qu'ils ont commis par ignorance, avant la purification du baptême, ne doivent pas paraître peser encore sur leur conscience. Dans ces circonstances, la sainte Eglise corrige avec zèle certaines choses, tandis qu'elle en souffre d'autres avec bonté, ou

ferme les yeux par indulgence. Ainsi, elle tolère et désapprouve de manière à détruire, par ce double moyen, le mal qu'elle combat. Mais ayez soin que tous ceux qui embrassent la foi soient avertis de ne pas s'aventurer à commettre de tels péchés; car, si après un avertissement, quelqu'un d'entre eux s'en rendait coupable, il devrait être privé de la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur. Si, dans l'exemple de ceux qui ont agi avec ignorance, la faute a des droits à une certaine indulgence, elle doit être suivie d'une punition sévère pour ceux qui ne craignent pas de pécher avec connaissance de cause. »

Il n'est pas très-clair que la permission donnée par saint Grégoire aux mariages entre cousins troisièmes, ait été applicable aux alliances à contracter aussi bien qu'à celles qui étaient déjà accomplies. Il est possible qu'elle ait eu simplement pour objet d'empêcher la séparation de ceux qui, alliés à ce degré, avaient déjà contracté mariage lorsqu'ils entraient dans l'Eglise. Et même cette indulgence a donné de l'ombrage dans quelques parties de la chrétienté, ainsi que nous le fait savoir une lettre de Félix, évêque de Messine, qui, en apprenant les autorisations accordées à l'Eglise anglaise, adressa d'humbles observations au pontife romain. La manière pleine de respect et de soumission dont le saint évêque pré-

sente et adoucit ses objections, est une preuve de la déférence que l'on avait, dans les premiers siècles, pour le jugement du Saint-Siége, et de la haute estime des prélats contemporains pour le Pape régnant. Cette lettre est, sous plusieurs rapports, si intéressante, que, quoiqu'elle n'ait pas un rapport direct avec notre sujet, nous croyons cependant devoir la reproduire presque en entier.

« FÉLIX, ÉVÊQUE DE MESSINE, A GRÉGOIRE.

« Félix, au béni et honoré seigneur et Saint Père Grégoire, Pape.

« Les lois de Votre Sainteté sont manifestes devant Dieu. Tandis que toute la terre est remplie de vos leçons, de vos exhortations apostoliques et de la culture diligente que vous donnez à la vraie foi, l'Eglise orthodoxe du Christ, instituée par les apôtres, fortifiée par nos pères dans la foi, est consolidée par les instructions de votre divine éloquence, la puissance de vos avertissements et de vos exhortations. C'est à cette Eglise que tous les saints apôtres, revêtus d'une part égale d'honneur et d'autorité, ont converti la plupart des peuples, en les conduisant pieusement et saintement, des ténèbres à la lumière, des profondeurs de l'ignorance à la vraie foi, de la

mort à la vie. Votre Paternité acquiert les glorieux mérites de ces saints apôtres, en marchant dans les voies tracées par leurs exemples; vous ornez l'Eglise de Dieu par l'intégrité de votre vie et la sainteté de vos actions, et vous travaillez sans relâche, avec un zèle pontifical et toute l'ardeur d'une foi vive et d'une conduite chrétienne, à accomplir et à réaliser les préceptes agréables à Dieu, que vous inculquez par votre enseignement; observant ainsi avec exactitude les prescriptions de la loi qui dit, dans les paroles de l'Apôtre : « Ce « ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont « justes devant Dieu : mais ceux qui la pratiquent « seront justifiés. » (*Rom.*, II, 13.)

« Nous nous livrions à ces réflexions, quand des personnes, venant de Rome, nous ont apporté la nouvelle que vous aviez écrit à Augustin, notre ancien compagnon, consacré depuis, sur l'autorisation de Votre vénérable Sainteté, évêque de la nation anglaise, pour empêcher la séparation des personnes mariées qui seraient alliées au quatrième degré[1].

« Dans le pays où j'ai été pendant longtemps

1 Il paraîtrait que l'évêque de Messine n'avait été informé que d'une manière imparfaite des instructions données à Augustin, car, ainsi qu'on l'a vu pages 229 et 231, saint Grégoire avait autorisé les mariages, non-seulement au quatrième, mais même au troisième degré. (*Note du traducteur.*)

élevé et instruit avec vous, il n'existait rien de semblable, et je n'ai jamais rien trouvé autorisant cette pratique, dans les décrets de vos prédécesseurs, ni dans les traités généraux ou spéciaux de nos Pères. Je n'ai jamais entendu parler qu'aucun des plus sages docteurs de l'Eglise ait accordé pareille indulgence.

« Je vois au contraire que vos pieux prédécesseurs et plusieurs saints Pères, nous ont, dans le concile de Nicée, comme dans d'autres conciles, toujours enseigné que la continence doit être gardée entre les parents jusqu'au septième degré, et cette loi a été de tout temps sévèrement observée par les personnes qui vivent saintement dans la crainte de Dieu....

« Il se trouve dans notre province plusieurs églises dont la consécration est douteuse. Il serait impossible d'affirmer, vu l'éloignement des temps, ou par suite de la négligence des personnes à qui elles étaient confiées, si elles ont été régulièrement consacrées. Sur ce point, nous recourons aux conseils de Votre Sainteté et à l'autorité du Saint-Siége. Mais, pour revenir à la première question, est-ce que les instructions que l'on nous dit avoir été données à Augustin, notre frère dans l'Épiscopat, relativement à la nation anglaise, sont spécialement destinés à ce pays, ou s'adressent-elles généralement à tous les fidèles?

« Sur cette question et les autres, nous désirons avoir des informations complètes et satisfaisantes. Il est loin de notre pensée de vous soumettre le résultat de nos études et de notre expérience en guise de censure. Tout ce que nous désirons, c'est de savoir, en foi et en raison, quelle conduite nous devons adopter dans ces diverses circonstances. Comme l'émotion causée par ces nouvelles a été grande parmi nos collègues dans l'épiscopat, nous désirons apprendre de vous, en votre qualité de Chef suprême, quelle réponse nous devons donner à nos frères et collègues, afin de ne pas les laisser dans les doutes où nous sommes sur ces questions. Il est important aussi que cette plainte ne puisse, maintenant ou plus tard, être réveillée au milieu de nous, ni que votre réputation, qui a toujours été des meilleures, soit mise en pièces et outragée par des calomnies, ou qu'il soit (Dieu nous en garde!) mal parlé de votre nom dans l'avenir. Quant à nous, nous maintenons, dans l'humilité de notre cœur, par la grâce de Dieu, toutes les choses convenables. Nous vous sommes unis par le lien de la charité, et tandis que nous vengeons, comme il convient à des disciples fidèles, vos pratiques religieuses en toutes choses, nous nous adressons à vous pour nous guider dans la droite voie; car nous savons que les prélats du Saint-Siége, les apôtres d'a-

bord et leurs successeurs ensuite, vous ont toujours tenu pour le gardien de l'Eglise catholique et surtout celui des évêques, qui, par suite de leur habitude de contemplation et de la surveillance qu'ils exercent sur le troupeau du Christ, sont appelés *Ses Yeux;* ils vous ont confié la charge de méditer sur les sujets relatifs à notre foi et à nos pratiques, conformément à ce qui est écrit : « Béni est l'homme qui méditera jour et nuit sur « la loi du Seigneur[1]. » Cette méditation n'est pas seulement saisie par les yeux des lecteurs, sous la forme sensible de lettres, mais on la voit gravée d'une manière immuable sur votre conscience, par la grâce de Jésus-Christ qui abonde en vous; car en aucun temps la sainte loi du Christ, Notre-Seigneur, n'est retirée de votre cœur, conformément aux paroles du prophète dans le livre des psaumes : « La bouche du juste « est exercée dans la sagesse, et sa langue dira le « jugement. » La loi de Dieu est dans son cœur[2] écrite parmi ses secrets, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, et, conséquemment, non sur des tables de pierre, mais sur les tables du cœur.

« Daignez, nous vous en supplions, dissiper

[1] Voir le psaume I, 2.
[2] Ps. XXXVII, 31. (XXXVI, 30, 31, Vulg.)

toutes nos ténèbres, par la sagesse de vos réponses et par votre assistance, afin que l'étoile du jour puisse partout, très-saint Père, rayonner sur nous, et votre décision dogmatique causer une joie universelle; car on sait que les glorieux Pères de la sainte Eglise proclament leurs sages déterminations en vue de fortifier l'héritage de la vie éternelle. Enfin, nous prions pour que le Seigneur vous garde, saint Père des pères, en sûreté, de manière à ce que vous lui soyez pour toujours agréable, et qu'il puisse entendre vos prières pour nous. *Amen.* »

Saint Grégoire répondit par une lettre d'une longueur considérable, dont voici un extrait :

« A notre très-révérend frère Félix, évêque, Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu.

« Notre Chef, qui est le Christ, nous tient pour ses membres, afin de pouvoir, par son amour et notre foi, faire de nous un corps en lui, et nous y faire adhérer de telle sorte que, n'étant rien sans lui, nous puissions par lui être tout ce que l'on dit que nous sommes. Que rien ne nous arrache de la citadelle de notre Chef, dans la crainte que, refusant d'être ses membres, nous ne soyons oubliés de lui, et que nous ne nous desséchions comme les jets coupés de la vigne. Nous pouvons jusqu'à la fin mériter d'être l'habitation de notre Rédempteur; abritons-nous dans son

amour avec toute la vivacité de notre esprit; car il dit lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il mettra ma parole en pratique; mon Père l'aimera; nous le visiterons, et établirons notre demeure en lui[1]. »

« Maintenant, très-cher frère, votre affection nous prie de donner, par l'autorité du Saint-Siége apostolique, une réponse aux questions que vous nous adressez. Nous nous hâterons de le faire, non avec étendue, mais d'une manière concise, à cause de certains engagements qui nous sont survenus par suite d'embarras naissant de nos péchés. Nous recommandons la question qui vous occupe à vos travaux studieux, afin que vous en poursuiviez l'investigation, et arriviez à découvrir quelle lumière y jettent les institutions des Pères. Il est impossible qu'un esprit fatigué et oppressé par le fardeau des affaires et les engagements qui en découlent, puisse poursuivre de telles recherches avec le même avantage et parler sur ce sujet avec la même liberté, que celui qui, étant à l'abri de ces soucis, se trouve tout à fait à l'aise.

« Nous ne faisons pas ces excuses en vue de refuser à Votre Sainteté les informations nécessaires que vous désirez, mais afin que vous vous livriez à

1 Saint Jean, XIV, 23.

l'étude de la question avec plus d'étendue, à raison du peu de satisfaction que nous vous donnons...

« Quant à mes communications avec Augustin, évêque de la nation anglaise, et votre disciple, ainsi que vous vous le rappelez, relatives aux mariages entre parents, vous devez savoir que j'ai écrit spécialement pour lui et la nation anglaise, qui a récemment embrassé la foi, afin que la crainte d'une discipline trop sévère ne lui fît pas abandonner le bien qu'elle a commencé; mais ces instructions ne sont pas du tout destinées au reste de la chrétienté. Toute la ville de Rome peut être appelée en témoignage pour prouver qu'il n'était pas dans ma pensée, en donnant ces instructions, que, lorsque les Anglais seraient une fois fermement enracinés dans la foi, ceux d'entre eux qui seraient découverts s'être mariés avec des parents plus proches que les degrés prescrits de consanguinité, ne devraient pas se séparer. Je n'ai pas eu non plus l'intention de dire que les parents à des degrés plus rapprochés que celui de cousin sixième pouvaient contracter mariage. Mais il m'a paru convenable d'avertir d'abord, par l'enseignement et l'exemple, ceux qui sont encore novices dans la foi, contre ce qui est évidemment illégal, et puis, comme inspiration de la raison et acte de foi, j'ai cru devoir laisser de côté ce qu'ils auraient à faire en suite sur ces questions. Conformé-

ment aux paroles de l'Apôtre : « Je vous ai nourri « avec du lait, et non avec de la viande[1], » nous avons accordé cette faveur aux Anglais contemporains seulement (comme nous le disons plus haut) et pas du tout à leur postérité, afin que le bien qui n'a pas encore pris racine ne soit pas détruit, mais qu'il puisse se fortifier comme il avait commencé, et se conserver jusqu'à ce qu'il arrive à perfection. En vérité, si nous avons fait en cela autre chose que ce qui était convenable, vous ne devez pas en attribuer la faute à notre relâchement, mais à un excès de commisération, et, pour preuve qu'il en est ainsi, j'appelle en témoignage Dieu, aux yeux de qui toutes nos actions se montrent sans voile et à découvert. Car si je cherchais à renverser ce que nos prédécesseurs ont établi, je ne serais pas un architecte, mais un destructeur, suivant le témoignage de la Vérité, qui dit : « Un royaume divisé contre lui-même périra, » et toute science ou loi qui est en opposition avec elle-même ne peut mener à bien. Nous avons donc besoin de tenir ferme, et d'un accord commun, aux institutions de nos saints Pères, ne faisant rien par rivalité ; mais, étant d'un même esprit sur chaque objet de pure dévotion, soyons, avec le

[1] I *Corinth.*, III, 2.

secours de Dieu, obéissant à tout ce qui est d'institution divine ou apostolique. »

Quel cœur anglais ne serait pas ému par des preuves si touchantes de la tendresse du Saint-Père pour l'Angleterre? Quelle garantie pour nous que ces paroles d'amour inspirées par son active vigilance sur le peuple confié à ses soins! Il se laisse aller ensuite à un élan d'affection :

« Oh! la bonne chose que la charité! Elle nous révèle le cœur des absents par la puissance de l'imagination de celui qui exerce son affection! C'est elle qui rapproche ce qui est divisé, ordonne ce qui est désordonné, harmonie les inégalités, achève les ouvrages imparfaits. Oh! que le modèle des prédicateurs vous a justement nommée le lien de la perfection! Les autres vertus produisent la perfection, mais la charité les lie ensemble, de manière qu'elles ne peuvent être détachées de l'esprit de celui qui aime.

« C'est en jugeant ainsi les choses, que j'ai tempéré mes instructions par la loi de charité. Je n'ai pas donné un précepte, mais un conseil. Ce n'était pas non plus une règle posée pour la postérité; mais, en présence de deux dangers, j'ai signalé, comme devant être évité, celui auquel il était plus facile d'échapper. »

En voilà assez sur ce qui se rattache à la question des mariages.

Saint Augustin soumit aussi au Saint-Père la difficulté où il était de réunir le nombre d'évêques qui doivent assister à toute consécration épiscopale. Les conciles de Nicée, d'Arles, et le troisième concile de Carthage, ont décidé que la présence de trois évêques était essentielle, quoique les canons apostoliques aient reconnu des consécrations où un seul prélat avait assisté. Mais c'est seulement dans des cas d'extrémité que les consécrations faites par un seul évêque ont été admises, comme dans l'exemple de Sidère, évêque de Palœbisca, et plus tard métropolitain de Ptolémaïs, dont la consécration a été reconnue et confirmée par saint Athanase. Sur l'autorité de ce fait et d'autres précédents, saint Grégoire a dispensé de la règle commune en faveur du premier évêque consacré dans l'Eglise anglaise. Il exigea en même temps de l'archevêque de Cantorbéry que des mesures fussent prises contre le retour de pareilles anomalies. Voici comment furent posées la question et la réponse :

Question. « Si, vu la grande distance, des évêques ne peuvent facilement se réunir, peut-on en consacrer un sans la présence des autres? »

Réponse. « Dans l'Eglise anglaise, où vous êtes jusqu'à présent le seul évêque, vous ne pouvez pas faire une ordination en présence d'autres

prélats ; car est-ce que les évêques de France viendraient assister à la consécration d'un de leurs confrères? Mais nous vous prions d'avoir soin que les évêques que vous ordonnerez soient placés à la plus courte distance possible l'un de l'autre, afin qu'il n'y ait pas d'empêchement à la réunion d'autres pasteurs, dont la présence est si importante à une consécration épiscopale. Ainsi donc, quand, avec le secours de Dieu, vous aurez ordonné des évêques dans des siéges à proximité les uns des autres, les consécrations ne pourront, dans aucun cas, être faites sans la présence de trois ou quatre évêques. Les affaires charnelles peuvent nous offrir des exemples pour nous guider dans une sage et soigneuse disposition des choses spirituelles. Ainsi, dans le monde, des personnes mariées sont invitées à assister aux cérémonies de mariages, afin que celles qui sont déjà entrées dans cette voie s'unissent à la joie de celles qui se marient. Pourquoi donc, dans cette ordination spirituelle où l'homme s'unit à Dieu par le sacré ministère, ne réunirait-on pas ceux qui ont déjà été ordonnés évêques, afin qu'ils puissent ainsi prendre part à la joie de leur frère et adresser en commun pour son salut leurs prières au Dieu tout-puissant? »

Il est digne de remarque que Grégoire parle des difficultés qu'il y aurait à btenir la présence

des évêques des Gaules, sans faire la moindre allusion aux évêques bretons qui se trouvaient alors dans le pays de Galles. Le fait paraît s'expliquer par cette circonstance que, depuis le premier établissement des Saxons en Angleterre, tout rapport avait cessé entre eux et l'ancienne Eglise.

La septième question de saint Augustin est relative aux rapports des évêques des Gaules avec ceux de la Bretagne. La phrase qui termine la réponse de saint Grégoire mérite d'être citée, comme renfermant l'origine du pouvoir que saint Augustin revendiqua, à une époque postérieure, sur les prélats de l'ancienne Eglise bretonne.

« Quant aux évêques des Gaules, répond le Pape, nous ne vous accordons aucune autorité sur eux, attendu que, depuis le temps de nos prédécesseurs les plus éloignés, l'évêque d'Arles a reçu le pallium, et il n'y a pas de sollicitation qui puisse nous décider à le priver d'un droit dont il a été investi. S'il arrivait que Votre Fraternité passât dans les provinces des Gaules, elle aurait à conférer avec l'évêque d'Arles, afin que les vices qui pourraient prévaloir parmi les évêques de cette Eglise fussent corrigés, et, en supposant qu'il se soit lui-même relâché en quelque chose de la rigueur de la discipline, son zèle pourrait être ranimé par votre présence. Nous lui avons conséquemment écrit pour le presser de donner, pen-

dant le séjour de Votre Sainteté dans les Gaules, toute son attention à vos suggestions, et de poser un frein à tout point de la conduite épiscopale qui serait en contravention avec les lois de notre Créateur. En ce qui vous regarde, vous ne seriez pas compétent pour prononcer des sentences sur les évêques des Gaules, placés qu'ils sont hors des limites de votre juridiction. Néanmoins, nous vous enjoignons de réformer le mal par voie de persuasion et de bonté, et par l'exemple d'une conduite irréprochable, partout ou vous pourrez, conformément au modèle de sainteté; car il est écrit dans la loi : « Si vous entrez dans « la moisson de votre ami, cueillez des épis et « froissez-les avec la main, mais ne moissonnez « pas avec la faux[1]. » De même, vous ne pouvez porter la faux du jugement dans le champ de moisson que vous savez être confié à un autre; mais vous pouvez et vous devez séparer le grain du Seigneur de la paille des vices qui le détériore, par les avertissements, la persuasion, et le transformer, à l'aide d'un procédé d'agréable mastication, en le corps du Seigneur. Mais quant aux actes d'autorité, vous vous mettrez en rapport avec ledit évêque d'Arles, afin que rien ne soit

[1] *Deutér.*, XXIII, 25.

négligé de ce qui peut être commandé par les institutions des Pères.

« Nous confions à Votre Fraternité tous les évêques de Bretagne ; vous aurez soin d'instruire ceux qui manquent de science, de fortifier le faible par vos exhortations, de corriger le pervers par votre autorité. »

On trouve ici dans quelques manuscrits une question et une réponse sur les reliques de saint Sixte, dont on raconte ainsi l'histoire.

Saint Augustin avait rapporté au Pape que les chrétiens anglais étaient dans l'usage de vénérer certaines reliques supposées de saint Sixte, que l'on disait avoir été découvertes dans Kent. Il demandait en conséquence que les véritables reliques du martyr lui fussent envoyées, afin que les Anglais pussent satisfaire leurs dévotions sur des reliques légitimes.

Saint Grégoire répondit : « Nous nous sommes rendu à votre demande, afin que les gens qui, sur le lieu du martyre de saint Sixte, vénèrent certaines reliques que vous ne regardez pas comme authentiques et qui ne sont peut-être pas celles d'un Saint, cessent d'offrir leurs dévotions à un objet douteux, et qu'ils reçoivent en échange le bienfait de posséder les restes véritables du Saint. Si le corps que le peuple regarde comme celui d'un martyr n'a pas été l'occasion de mi-

racles, et s'il n'y a pas, parmi les plus anciens habitants du pays, des gens qui puissent attester avoir entendu raconter à leurs ancêtres les actes de ce martyr, il me semble que les reliques qui vous sont envoyées, sur votre requête, devront être déposées dans un lieu séparé, afin que la place où reposent les corps sus-mentionnés soit fermée, et que l'on ne permette pas au peuple d'abandonner le certain pour vénérer des reliques dont l'authenticité est douteuse. »

Saint Augustin avait soumis au souverain Pontife plusieurs autres questions dont nous ne disons rien, vu qu'elles n'ont pas grand intérêt pour la majorité des lecteurs : elles se rattachent à certains usages introduits dans les cérémonies.

CHAPITRE XVI.

Lettre de saint Grégoire au roi Éthelbert. — Encouragements et exhortations du Pontife. — Le Pape rend hommage à la science de saint Augustin. — Lettre de Grégoire à la reine Berthe. — Il la félicite sur son zèle pour la gloire de Dieu. — Autre lettre du Pontife à Mellite, abbé du monastère de Cantorbéry. — Grégoire trace la ligne de conduite à suivre à l'égard des idolâtres récemment convertis. — Il recommande de conserver les temples, afin de les consacrer au vrai Dieu après purification. — Il veut que l'on ménage les préjugés religieux de la nation, en substituant des fêtes innocentes aux usages criminels du pays.

Saint Grégoire profita du départ de saint Mellite et de ses compagnons pour faire remettre des lettres au roi et à la reine d'Angleterre. Voici comment il s'exprimait dans sa lettre à Ethelbert :

« Grégoire, évêque, à son très-illustre et très-excellent fils Ethelbert, roi d'Angleterre.

« Le but dans lequel le Dieu tout-puissant élève, dans sa bonté, certains hommes au gouvernement de son peuple, c'est de pouvoir répandre

par leur canal les bienfaits de sa miséricorde sur ceux qu'il les appelle à gouverner. Nous apprenons que telle est sa volonté touchant la nation anglaise sur laquelle Votre Excellence a été appelée à régner, afin qu'à l'aide des avantages dont vous avez été favorisé, les bienfaits de la grâce divine puissent être répandus sur la nation confiée à votre gouvernement. Gardez donc, nous vous en supplions, illustre fils, avec toute la sollicitude possible, la grâce qui vous a été accordée d'en haut; ne perdez pas de temps à répandre la foi du Christ parmi vos sujets; redoublez de zèle pour leur conversion; détruisez le culte des idôles; renversez leurs temples, et habituez vos sujets à la plus grande pureté de vie par vos exhortations et vos menaces, par la bienveillance, la correction, et surtout par vos bons exemples, afin que vous receviez dans les cieux la récompense de Celui dont vous aurez répandu sur la terre le nom et la connaissance. En outre, il rendra le nom de Votre Excellence plus grand dans la postérité, en proportion que vous aurez mieux cherché et maintenu son honneur dans ce monde.

« C'est ainsi que, dans les temps anciens, l'excellent empereur Constantin arracha la république romaine au culte corrompu des idoles, la soumit à Notre-Seigneur, et se donna de tout son

cœur, lui et son peuple, à Jésus-Christ, le Dieu tout-puissant. Aussi il arriva que ce même empereur surpassa, par la grandeur de ses actes, la réputation des princes qui l'avaient précédé. Puisse Votre Excellence se hâter, de la même manière, d'implanter dans le cœur de tous les rois et peuples, vos sujets, la connaissance d'un Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, de sorte que votre gloire surpassera en mérites et en renommée celle de tous les anciens rois de votre nation, et de plus, en proportion que vous servirez davantage d'instrument pour laver les péchés des autres parmi vos sujets, vous vous assurerez devant le trône du jugement le pardon de ceux que vous-même aurez commis.

« Prêtez une oreille complaisante aux conseils de notre très-révérend frère Augustin, évêque; suivez ses instructions avec toute la dévotion possible, et gravez-les avec soin dans votre mémoire. Il est bien versé dans la règle monastique, plein de la science des saintes Ecritures, et riche, par la grâce de Dieu, de toutes les bonnes œuvres. Plus volontiers vous lui prêterez attention quand il vous parlera des choses du Dieu tout-puissant, plus vite le Seigneur écoutera ses prières en votre faveur. Si (que Dieu vous en garde!) vous ne teniez aucun compte de ses paroles, comment pensez-vous que Dieu écoutât ses prières pour vous,

en voyant que vous refusez de l'entendre quand il parle pour Dieu? Ainsi donc, avec son secours, attachez-vous de tout votre esprit à redoubler de zèle pour la foi, et correspondez à ses efforts en vertu de la puissance que Dieu vous donne d'en haut, afin qu'il vous fasse partager son royaume éternel, Celui dont vous aurez fait recevoir et garder la foi dans votre royaume terrestre.

« Nous désirons toutefois que Votre Excellence sache, ainsi que nous l'apprenons par les paroles du Seigneur tout-puissant, dans les saintes Ecritures, que le monde actuel approche de sa fin, et que le royaume des saints, qui ne finira jamais, arrive. Comme preuve que ladite fin du monde approche, plusieurs signes se manifestent et nous menacent, qui n'existaient pas auparavant : tels que des bouleversements soudains de température, des signes terribles dans le firmament, des tempêtes hors de saison, des guerres, des famines, des pestes et des tremblements de terre. Non que toutes ces choses s'accomplissent en un jour, mais la génération future les verra se réaliser. Maintenant, si quelqu'un de ces prodiges arrivait dans votre pays, que votre cœur n'en soit pas troublé, car ces signes de la fin du monde sont envoyés à temps, pour que nous songions aux affaires de nos âmes, et que nous soyons trouvés pleins de crainte à l'heure de la mort, préparés par toutes les bonnes

œuvres à l'arrivée de notre juge. Très-excellent fils dans la foi, je vous ai exprimé ces choses en peu de mots, afin que, lorsque la foi du Christ se sera répandue et aura prévalu dans votre royaume, l'influence de nos exhortations puisse prévaloir aussi avec vous d'une manière de plus en plus étendue, et que nous puissions vous parler de tout plus librement, dans la joie sans cesse croissante de notre cœur, en songeant à l'entière conversion de votre peuple.

« Je vous ai envoyé, comme témoignage de mon estime, quelques petits présents[1] que vous ne regarderez cependant pas comme futiles, quand vous réfléchirez qu'ils vous arrivent portant avec eux la bénédiction de saint Pierre. Que le Dieu tout-puissant daigne garder dans votre cœur et conduire à perfection la grâce qu'il vous a donnée; qu'il prolonge votre vie durant bien des années encore, et qu'après un long séjour sur la terre, il vous reçoive dans la congrégation de sa patrie céleste. Mon bon seigneur et cher fils dans la foi, puisse Votre Excellence être gardée en sûreté par la grâce d'en haut.

« En date du vingt-deuxième jour de juin, dix-neuvième année du règne de notre seigneur,

[1] *Xenia.*

le très-religieux empereur Maurice Tibère, la dix-huitième du consulat du même seigneur, et la quatrième de l'indiction (en 601).[1] »

On peut trouver, dans d'autres parties de la correspondance de saint Grégoire, quelle était la nature des présents envoyés au roi Ethelbert, et spécialement dans une lettre à Récharède[2], roi des Visigoths; d'après toutes les probabilités, il s'agissait de reliques.

Le Pape écrivit dans les termes suivants à la reine Berthe :

« Grégoire a Berthe, reine des Anglais.

« Ceux qui sont désireux d'obtenir, au terme de leur puissance terrestre, la gloire d'un royaume céleste, doivent mettre la plus grande activité à gagner des âmes au Créateur, afin d'arriver au but de leur désir par la voie des bonnes œuvres. Nos fils dévoués, Laurent, prêtre, et Pierre, moine, nous ont fait connaître, à leur retour près de nous, les gracieuses dispositions et l'aimable conduite de Votre Excellence envers notre très-révérend frère et collègue Augustin, ainsi que les grandes consolations qu'il a tirées de l'affection de Votre Excellence. Nous

[1] Saint Grégoire, *Epîtres*, l. xi, 66.
[2] *Ib.*, l. ix, 122.

avons adressé nos remercîments au Dieu tout-puissant, de ce que, dans sa miséricorde, il a daigné réserver la conversion de la nation anglaise comme votre récompense. De même que ce fut par Hélène, de précieuse mémoire, mère du très-religieux empereur Constantin, que les cœurs des Romains furent allumés à la foi du Christ, nous pensons que c'est par le zèle de Votre Excellence que sa miséricorde s'est mise à l'œuvre dans la nation anglaise. Vous avez, en vérité, senti depuis longtemps qu'il était de votre devoir d'user, en vrai chrétienne, de toute votre influence pour toucher le cœur de votre époux, notre illustre fils dans la foi, en vue de lui faire embrasser la religion que vous suivez, dans l'intérêt du salut de son royaume et de son âme, et afin que, par lui et avec son aide, une récompense convenable pût accroître pour vous les joies du ciel, en raison de la conversion de la nation anglaise. Quand une fois, ainsi que nous l'avons dit, Votre Excellence a été fortifiée dans la foi et douée d'une science convenable, il n'y avait plus rien dans cette tâche qui vous fût ennuyeux ou difficile. Attendu que, selon la volonté de Dieu, la saison actuelle paraît être favorable, redoublez d'efforts afin de recouvrer avec surcroît, par le secours de la grâce divine, ce que vous avez pu perdre par négligence.

« Disposez donc, par des exhortations assidues, le cœur de votre illustre époux à l'affection pour la foi du Christ. Que votre sollicitude soit un moyen d'accroître en lui l'amour de Dieu, et d'embraser son âme d'une nouvelle ardeur pour la conversion de la nation confiée à ses soins, de manière à ce que, par l'effet de votre zèle, il offre au Tout-Puissant un grand sacrifice, et que les bons rapports qui nous ont été faits de vous puissent encore s'accroître et être confirmés de toutes les manières. Ce ne sont pas seulement les Romains qui parlent du bien que vous opérez, et qui offrent de puissantes prières pour la conservation de votre vie; mais on en parle dans les diverses parties du monde, et votre réputation est allée jusqu'à Constantinople, où elle est arrivée aux oreilles de notre gracieux empereur. De même que les consolations que nous a causées Votre chrétienne Excellence, ont été pour nous le sujet d'une grande joie, puissent aussi les anges avoir une cause de réjouissance dans le perfectionnement de l'ouvrage que vous avez commencé !

« Employez tout votre zèle et toute votre dévotion à venir en aide à notre très-révérend frère et collègue Augustin, et aux serviteurs de Dieu que nous avons choisis, pour accomplir la conversion de l'Angleterre, afin qu'après avoir régné heureusement avec notre illustre fils, votre

époux, et avoir atteint un long terme d'années, vous puissiez entrer dans les joies de la vie à venir qui n'a pas de fin. Nous prions le Tout-Puissant d'embraser le cœur de Votre Excellence avec le feu de sa grâce, afin que nos paroles se réalisent et qu'il vous accorde une récompense éternelle comme fruit de bonnes œuvres qui lui sont agréables[1]. »

On a vu que saint Grégoire, dans sa lettre au roi Ethelbert, conseillait la destruction des temples idolâtres[2]. Après de plus mûres réflexions, il paraît que le Saint-Père a cru convenable de rétracter ou de modifier son injonction. L'exécution de cette mesure aurait vivement blessé les préjugés populaires, et n'aurait pu être justifiée que par l'intérêt de la religion nouvelle. Mais quelque naturelle que soit, aux premières impulsions d'un saint enthousiasme, la pensée d'effacer jusqu'aux dernières traces de l'œuvre de Satan, l'Eglise, dans sa sagesse, a toujours accepté l'excuse d'une *ignorance invincible* comme une atténuation du crime d'idolâtrie, et loin de regarder les temples où l'erreur avait prévalue comme profanés d'une manière irréparable par cette pollution commise dans l'ignorance,

[1] *Epîtres*, l. XI, 29.
[2] Voir plus haut, page 249.

elle semble au contraire s'être réjouie de pouvoir montrer la puissance de l'Esprit qui habite en elle, en les purifiant de toute souillure et en les restituant à leur propriétaire légitime, Lui que les païens *adorent sans le savoir*. Considérant que même la tache du péché originel n'oppose pas une barrière à la puissance sanctifiante du Saint-Esprit, l'Eglise n'a pas hésité à introduire le Christ dans des lieux qui avaient été auparavant la retraite des idoles, parce qu'elle regarde ses propres exorcismes comme suffisants pour les purifier et les préparer à sa réception.

Le renversement des préjugés populaires, relativement aux fêtes et aux jours de réjouissances, eût encore été plus gratuit; car, la superstition contenant toujours en elle-même un germe de vérité, elle devrait toujours être, sous ce rapport, un objet de tendresse et même de respect. Et l'Eglise, qui se fait tout à tous, a pour principe de profiter des préjugés innocents et plus encore des préjugés religieux, même pervertis, tels que ceux, par exemple, qui se rattachent aux saisons et aux localités. Dans un certain sens, on peut soutenir que le paganisme est un système divin, nonobstant la part que le démon y occupe; de même que le corps avec lequel nous naissons en ce monde n'en est pas moins l'œuvre de Dieu, quoique, par suite de la transgression du premier

homme, notre grand ennemi ait obtenu un droit sur lui. Une ligne de conduite sage et vraiment chrétienne se trouve tracée dans la lettre suivante, où saint Grégoire exprime un jugement plus réfléchi sur la question des temples idolâtres.

« Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, à son très-cher fils Mellite, abbé[1].

« Après le départ de notre congrégation, qui se trouve maintenant avec vous, l'absence de tout renseignement sur la prospérité de votre voyage nous a occasionné de grandes incertitudes. Dès que le Dieu tout-puissant vous aura conduit sain et sauf auprès de notre très-révérend frère Augustin, communiquez-lui le résultat de ma longue délibération au sujet de l'Angleterre, à savoir que les temples des idoles existants dans ce pays ne doivent pas être détruits; mais, après la destruction des idoles qu'ils renferment actuellement, il faudra bénir de l'eau, faire des aspersions dans les temples, puis ensuite y élever des autels où l'on déposera des reliques. Car, si les temples en question ont été bien construits, on doit les faire passer du culte des idoles au service

1 Saint Mellite paraît avoir été nommé par le Pape abbé de la congrégation des missionnaires, comme saint Augustin l'avait été d'abord.

du vrai Dieu, afin que le peuple, observant le respect des chrétiens pour ses monuments religieux, soit porté à chasser l'erreur de son cœur, et qu'après avoir connu le vrai Dieu, il aille plus facilement aux temples avec lesquels il est familier. Néanmoins, comme le peuple est dans l'habitude d'égorger des bœufs dans les sacrifices de ses diables, il faudrait substituer quelque chose à cette solennité. En conséquence, le jour de la dédicace de l'Eglise ou celui de la fête des Martyrs, dont les reliques y seront déposées, le peuple pourrait construire ses tentes avec des branches d'arbres dans le voisinage de ces mêmes églises en qui les vieux temples ont été convertis, et y célébrer leur fête avec une joie religieuse, ne sacrifiant plus les animaux au diable, mais les tuant pour leur propre usage et à la gloire de Dieu; ils remercîront de cette abondance le distributeur de toutes choses, et ils devront être d'autant mieux disposés aux satisfactions intérieures, que leurs fêtes innocentes seront encouragées avec plus d'indulgence.

« Un fait indubitable, c'est qu'il est impossible de façonner tout à la fois des esprits durs. Celui qui s'efforce d'atteindre un lieu élevé y monte lentement, et non en courant. Ainsi Notre-Seigneur s'est fait connaître en Egypte au peuple d'Israël, lorsqu'il s'est réservé pour lui-même

l'honneur des sacrifices qui étaient auparavant offerts au démon, et qu'il ordonna les sacrifices d'animaux comme faisant partie du culte religieux. Par ce moyen, les cœurs étant changés, ils purent abandonner quelque chose des sacrifices et en retenir partiellement l'usage, offrant les mêmes animaux qu'auparavant, mais avec un but différent; et par conséquent ce n'étaient plus les mêmes cérémonies. Telles sont les instructions qu'il est nécessaire que vous transmettiez à notre frère Augustin, afin que lui, qui est sur les lieux, considère comment les choses pourraient être organisées.

« En date du dix-septième jour de juin[1], la dix-neuvième année de notre seigneur Maurice Tibère[2]. »

[1] Il doit y avoir ici une méprise, car cette lettre, évidemment écrite après les précédentes, ne peut porter une date antérieure de cinq jours. Mabillon pense que les lettres précédentes doivent être datées du 15 juin et celle-ci du 28 (*Ann. Bened.*, x, 2). L'inexactitude est observée dans l'édition des œuvres de saint Bède, publiée par la *Société historique anglaise*, édition à laquelle nous avons souvent eu recours.

[2] *Epîtres*, xi, 26.

CHAPITRE XVII.

Du pallium. — Ce qu'étaient dans l'origine ces insignes de la dignité métropolitaine. — Changements opérés plus tard dans la forme de ce vêtement. — Depuis quelle époque le pallium est-il en usage dans l'Église ? — Saint Grégoire envoie, pour la première fois, le pallium à plusieurs archevêques de France. — Synode de saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, en 745. — Érection des siéges épiscopaux de l'Angleterre. — Le catholicisme se développe dans toutes les parties du pays.

Nous devons dire ici quelques mots du pallium, ou marque de la dignité métropolitaine envoyée par saint Grégoire le Grand au premier archevêque anglais.

Le lecteur désireux de connaître tout ce qui se rattache à cette question, trouvera une savante dissertation dans l'Histoire ecclésiastique d'Angleterre, par M. Collier; c'est de cet ouvrage et de quelques renseignements épars dans les lettres de saint Grégoire que nous avons tiré les détails qui suivent.

Le pallium, dans sa forme la plus ancienne, était une magnifique robe portée par les métropolitains au-dessus du vêtement épiscopal ordinaire, pour les distinguer de leurs suffragants.

Il ressort des avertissements contre l'orgueil et la vanité mondaine, que saint Grégoire était dans l'usage de donner lorsqu'il accordait le pallium, que c'était de son temps un vêtement d'une grande splendeur et qui donnait beaucoup de dignité. Le pallium était donc destiné, dans son idée première, à rappeler à celui qui le portait l'élévation de sa charge, et à le tenir dans une ligne de conduite d'une circonspection convenable.

Plus tard, cependant, la forme du pallium fut changée, et au lieu de la robe de parade tombant des épaules aux pieds, il consista seulement en une bande d'étoffe de laine portée sur les épaules, à laquelle se joignaient deux autres bandes de la même étoffe, dont une tombait sur la poitrine et l'autre descendait sur le dos; chacune était marquée d'une croix rouge, et celle des épaules avait plusieurs petites croix; le tout était attaché au reste du vêtement avec trois épingles d'or. De même que la forme postérieure différait de celle de l'ancien pallium, le nom changea aussi de signification.

Tandis que le magnifique vêtement du temps

de saint Grégoire était destiné à marquer la dignité de celui qui le portait, la simple distinction des temps modernes était regardée comme un contre-poids à la splendeur de l'habit épiscopal et une sauve-garde contre l'amour des pompes terrestres, que les insignes d'un état ecclésiastique élevé peuvent réveiller dans un esprit mal réglé. Le pallium ancien ou moderne avait un objet commun, celui de marquer le rapport intime qui existe entre les métropolitains et le Saint-Siége. Le pallium, avant d'être envoyé de Rome, était placé sur le tombeau des apôtres, et béni solennellement, de manière à être tout à la fois, pour celui qui le portait, un souvenir de la bénédiction de saint Pierre et un engagement de fidélité envers son successeur.

Il est évident, par la lettre de saint Grégoire le Grand au primat des Gaules, que le pallium était en usage longtemps avant le VIIe siècle. Il ne fut peut-être pas regardé d'abord comme un emblème d'autorité et un gage de dépendance du siége romain, mais plutôt comme une marque de faveur et de considération personnelle de la part de celui qui le donnait. Virgile, archevêque d'Arles, ne le reçut que quatre années après son élévation à ce siége, ainsi que cela ressort de la date de la lettre que saint Grégoire lui écrivit en lui envoyant le pallium. Saint Grégoire est le

premier pape qui ait conféré cette dignité à d'autres archevêques de France que celui d'Arles.

Ainsi qu'il est arrivé pour d'autres coutumes ecclésiastiques, ce qui n'était d'abord qu'un usage a été plus tard converti en loi. Ainsi, au synode convoqué par saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, en 745, il fut arrêté que toute la chrétienté regarderait Rome comme le centre de la communion catholique, et se soumettrait aux décisions du Saint-Siége[1]; comme gage de cet arrangement et de cette dépendance, tous les métropolitains devaient s'adresser à Rome pour obtenir le pallium[2]. Les arche-

1 *Epître* de saint Boniface à Cuthbert, archevêque de Cantorbéry. Le décret mentionné ici est conçu dans les termes suivants; il fut expédié à l'archevêque avec les autres résolutions du concile :

« Decrevimus hæc in nostro synodali conventu, et confessi sumus fidem catholicam, et unitatem et subjectionem Romanæ Ecclesiæ, fine tenus vitæ nostræ, velle servare, sancto Petro et vicario ejus velle subjici; synodum per omnes annos congregare : metropolitanos pallia ab illa sede quærere, et per omnia præcepta sancti Petri canonice sequi desiderare ut inter oves sibi commendatas numeremur. Et isti confessioni universe consensimus, et subscripsimus, et ad corpus sancti Petri, principis apostolorum, direximus, quod gratulando clerus et pontifex Romanus suscepit. »

2 A prendre à la lettre les expressions de notre auteur, il semblerait que ce fut en ce synode de 745 que les évêques des Gaules reconnurent Rome pour la première fois comme le centre de la communion catholique, et le successeur de saint Pierre

vêques de Rouen, de Reims et de Sens, soutinrent les priviléges de leur Eglise nationale, et saint Boniface fut un moment enclin à admettre leurs objections; mais enfin, sur les remontrances du pape Zacharie, il renouvela ses instances au nom du Saint-Siége, et les archevêques réfractaires se décidèrent à accepter, sur les explications qui leur furent données, le présent

comme le chef suprême de la hiérarchie. Mais d'abord le décret allégué ne dit rien de semblable, les évêques déclarant qu'ils veulent *conserver la foi catholique, l'unité et la soumission à l'Eglise romaine;* on ne peut en conclure que jusqu'alors ils n'avaient pas reçu la foi catholique; on ne saurait en conclure davantage que jusqu'alors ils n'avaient pas reconnu la suprématie du Pontife romain. Au concile de 1811, pour ne citer qu'un exemple tout à fait moderne, les Evêques firent une déclaration semblable à celle du concile de 745; cela prouve-t-il que jusqu'en 1811 la suprématie du Pape était inconnue aux Eglises de France? Quant au pallium, l'auteur vient de dire que l'usage de recevoir du souverain Pontife cet insigne de la dignité métropolitaine était en vigueur longtemps avant le VII[e] siècle, et que les archevêques l'acceptaient comme un gage de leur *fidélité envers le successeur de saint Pierre.* Toutefois, la manière dont il s'exprime pourrait faire croire qu'il confond l'autorité suprême de juridiction et le droit de confirmer les évêques, avec cet usage d'envoyer le pallium aux métropolitains. Ce sont deux choses distinctes : l'autorité du Pontife romain est de droit divin, établie par Jésus-Christ meme; elle n'a pas cessé un seul jour d'être reconnue dans l'Eglise depuis saint Pierre jusqu'à Grégoire XVI. L'usage d'envoyer le pallium, est une des manières dont cette autorité s'est manifestée; mais ce n'est pas la seule. Nous ne pouvons, dans une note, discuter à fond de pareilles questions; il nous suffit d'avoir averti le lecteur. (*Note du Traducteur.*)

qu'ils avaient d'abord refusé. En 872, sous le pontificat d'Adrien II, il fut décrété que les métropolitains auraient à obtenir leur confirmation de leurs patriarches respectifs, soit par l'imposition des mains, soit par le don du pallium. Mais cette loi, suivant Collier, n'était, sous aucun rapport, pas plus favorable à la puissance du Pape en Occident, qu'à celle des patriarches d'Orient [1]. Sa promulgation cependant fut promptement suivie d'un rapide progrès de l'influence romaine en Europe, et prépara la voie aux vastes prérogatives spirituelles de saint Grégoire VII.

Saint Grégoire avait choisi Londres pour siége de la primatie d'Angleterre, vu que cette ville avait eu le même rang dans le temps des Bretons. Le nouvel archevêque reçut des instructions pour ériger douze siéges épiscopaux dans sa province, et nommer un évêque d'Yorck, qui, à mesure que l'Eglise prendrait racine dans les provinces septentrionales de l'Angleterre, devait être élevé au rang d'archevêque et recevoir le pallium de Rome. Il était projeté d'égaliser plus tard le nombre des siéges épiscopaux dans les deux provinces. Du-

[1] Il faut ajouter que les patriarches d'Orient recevaient et demandaient eux-mêmes le pallium aux souverains Pontifes; on peut consulter sur tous ces points l'ouvrage de M. l'abbé de Lamennais : *De la tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques.* *(Note du Traducteur.)*

rant la vie de saint Augustin, l'archevêque d'Yorck lui devait obéissance canonique; plus tard, il fut indépendant du siége de Londres, pour être spirituellement sujet de l'archevêque de Cantorbéry.

Sous la domination bretonne, il y avait une raison pour que Londres, principal entrepôt de l'Angleterre, fût aussi la grande métropole du christianisme; mais depuis qu'à la suite de l'invasion saxonne, Cantorbéry était devenu le siége du gouvernement et le lieu de résidence du chef des princes de l'Heptarchie, Londres n'était plus que la capitale d'une province subordonnée.

Quand ces circonstances eurent été convenablement exposées à Rome, saint Grégoire, à ce qu'il paraît, sanctionna le transfert de la primatie de Londres à Cantorbéry. Un ennemi moderne du Saint-Siége a prétendu que saint Augustin avait fait ce changement de sa propre autorité; or, non-seulement la chose est improbable, vu les relations spirituelles d'Augustin avec Grégoire et avec Rome; mais l'assertion est contredite par un document émané du successeur de saint Grégoire, qui parle de ce pontife comme auteur de cet arrangement.

Ainsi, tandis que l'Eglise catholique avançait, elle poussait de profondes racines dans le sol anglais. Les païens virent et furent effrayés; les abîmes aussi se troublèrent. Le Seigneur avait

une fois encore retrouvé son peuple en Angleterre, et les idoles s'abaissaient à mesure que la croix s'élevait. Tout se passait avec calme, ordre et majesté; on eût dit un temple qui, pour s'édifier, n'avait besoin ni du secours de la hache, ni de celui du marteau. Les invasions des puissances de ce monde portent avec elles la dévastation; elles sont véhémentes et tumultueuses; celles de l'Eglise fertilisent, et elles sont paisibles et sûres. Le déluge qui détruisit la terre fondit sur elle par torrents, tandis que l'Esprit qui la renouvela fut silencieux dans son approche, quoique puissant dans sa régénération. Ainsi, l'Eglise anglaise prit doucement et sans être observée, possession du sol anglais; elle s'appropria, presque sans que l'homme s'en aperçût, l'Angleterre dans toute son étendue. Il n'y eut de sa part ni violence contre les préjugés existants, ni mépris, ni intolérance pour les superstitions populaires, ni faux pas, ni actes de bigoterie ou de fanatisme.

Un saint enthousiasme remplissait les âmes; mais l'enthousiasme est trop grand pour avoir des emportements; il est énergique, sans être tracassier. Réduisons maintenant la sphère de nos observations, et fixons nos regards vers le centre du tableau, sur cet archevêque missionnaire qui a la foi catholique pour message et des miracles pour lettres de créance.

CHAPITRE XVIII.

Activité du saint archevêque de Cantorbéry. — Conduite des saints en général. — Augustin part à pied pour le nord de l'Angleterre. — Il est accompagné de quelques missionnaires. — La foule se presse autour de lui sur les routes où il passe. — Son voyage ressemble à une marche triomphale. — Saint Augustin guérit miraculeusement un homme aveugle et paralytique. — Considérations générales sur les miracles. — Les conversions s'opèrent en nombre si considérable, que saint Augustin est obligé de baptiser les catéchumènes dans une rivière. — Guérison miraculeuse d'un lépreux.

Si saint Augustin avait cherché une excuse pour se reposer de ses travaux, il l'eût sûrement trouvée sans difficulté. Le soin de l'Eglise anglaise, dont il avait été investi, était de nature à fournir assez d'occupation à l'homme le plus actif, et à donner assez de responsabilité à la conscience la plus scrupuleuse, pour qu'Augustin y trouvât une satisfaction à son zèle. Il semble qu'il eût été naturel pour lui de rester tranquillement à Cantorbéry, réglant les affaires de son monas-

tère, nommant ses suffragants et déléguant ses fonctions de missionnaire à ses anciens collègues, plus jeunes et moins élevés que lui en dignité; mais il arrive que les saints agissent ordinairement d'une tout autre façon que celle que nous attendons. Quand nous décidons dans notre esprit qu'ils ont des motifs d'être occupés, ils nous désappointent en restant tranquilles; si nous jugeons qu'il conviendrait à leur dignité de prendre la haute direction d'une entreprise plutôt que de se mettre eux-mêmes à l'œuvre, ils nous forcent de reconnaître ou qu'ils se soucient peu des dignités, ou que nous ne comprenons pas en quoi consiste la véritable dignité.

Quoi qu'il en soit, saint Augustin ne paraît pas avoir estimé beaucoup l'*otium cum dignitate*, et il choisit même, comme nous l'avons déjà dit, un genre de vie qui, au premier coup d'œil, paraît incompatible avec la dignité d'un archevêque.

On doit reconnaître la vérité de ce fait : que les saints diffèrent du commun des hommes en ce qu'ils ne sont pas disposés à se laisser prendre aux apparences. Ils ne se contentent pas de savoir, par exemple, qu'une chose n'est pas mal; mais ils sont éloignés de l'idée de l'entreprendre, par cela seul qu'elle n'est que d'une excellence secondaire. C'est ainsi qu'ils nous surprennent continuellement par leur conduite, et qu'ils semblent se

plaire à se frayer des voies nouvelles et excentriques. De ce que nous ne les comprenons pas, nous nous permettons souvent de les critiquer, ne nous rappelant pas toujours assez tôt que *l'homme naturel ne discerne pas les choses de l'esprit*, et qu'en exceptant le cas de certaines personnes privilégiées, il est, après tout, beaucoup plus probable que nous sommes dans les ténèbres qu'il n'est permis de supposer les saints dans une fausse voie.

Ainsi donc, s'il y a quelque chose qui sorte de la ligne ordinaire dans la conduite d'un archevêque qui se fait missionnaire et qui traverse à pied le pays (la chose pourrait ne pas paraître telle), il y a au moins une ardeur surhumaine dans ce zèle pour Jésus-Christ, qui ne permet pas à cet excellent prélat de reposer la plante de ses pieds sur une terre qui n'est pas entièrement convertie à la foi de son maître.

Rien ne put satisfaire son zèle, si ce n'est de partir, lui métropolitain de toute l'Angleterre, sans équipage ni cheval, sans autres gardes du corps que les pauvres, sans armes que celles des saints, la prière et la vigilance, et de s'en aller chercher, sur les grandes routes et partout, des hôtes pour occuper les places vides au banquet de noces du Seigneur.

Le saint archevêque partit seul ou peut-être

accompagné de quelques moines; mais certainement il se mit en chemin à pied. Il prit la grande route romaine conduisant de Londres au nord de l'Angleterre. Sa haute stature qui, comme nous l'avons déjà observé, avait quelque chose de surhumain, le distinguait tout d'abord du milieu de la foule qui s'assemblait autour de lui sur son passage. Il n'était pas encore allé loin, quand son voyage commença à prendre l'aspect d'une marche triomphale, s'il est permis d'appliquer ce mot à la marche d'une escorte qui n'avait aucun des insignes de la grandeur mondaine, et où le cérémonial était réglé par les impulsions du zèle et de l'affection. Jamais monarque couronné ou guerrier couvert de lauriers, n'a été salué avec plus d'enthousiasme et suivi d'une multitude plus considérable que cet archevêque humble et mortifié. En véritable apôtre qu'il était, il ne portait avec lui ni bourse ni valeurs, ni provisions pour son voyage [1], et cependant il ne manqua pas des choses nécessaires, car il avait mis sa confiance en Celui qui nourrit les petits oiseaux qui s'adressent à lui, et aux yeux de qui ses propres élus ont plus de prix que plusieurs petits oiseaux.

En approchant de la ville d'Yorck (Eboracum),

[1] Mabillon, *Acta sanct. Bened.*; dans la vie de saint Augustin.

le Saint fut accosté par un homme aveugle et paralytique, qui mendiait, assis sur le bord du chemin. Le Saint se rappela le grand apôtre qui disait : « Je n'ai ni or ni argent; mais je vous donne « ce que je possède; au nom de Jésus-Christ de « Nazareth, levez-vous et marchez. »

Pourquoi ce nom ne ferait-il pas des miracles dans tous les temps? pourquoi n'en ferait-il pas parmi nous aujourd'hui? Sûrement parce que nous sommes hors des conditions où se manifeste sa puissance : la foi catholique et la sainteté catholique. Mais alors il n'y avait aucun obstacle à son efficacité, et en conséquence, si nous pouvons avoir confiance en ceux qui nous ont transmis le fait, la prière du Saint fut exaucée, et sa mission divine fut ainsi confirmée aux yeux des incrédules. Le paralytique sauta comme un cerf, et les yeux de l'aveugle s'ouvrirent.

Quant à la question de savoir si ce miracle et les autres que nous rapporterons, d'après les auteurs qui en ont examiné les preuves, sont exactement arrivés comme on les rapporte, ou s'ils ont pour but d'expliquer la puissance surnaturelle, qui est incontestablement inhérente à tous les véritables saints de Dieu, plutôt que de fournir des exemples de cette puissance, nous sommes sur ce point en parfaite sécurité pour le présent, et nous nous en inquiétons peu; car plusieurs protestants recon-

naissent eux-mêmes que saint Augustin de Cantorbéry a opéré des miracles pour la conversion de l'Angleterre, et après cet aveu, savoir précisément ce que ces miracles ont été, ne peut être qu'une question secondaire.

Il ne nous est pas nécessaire d'interrompre le cours de notre récit; mais nous ne saurions négliger de dire au lecteur que, s'il oublie assez qu'il s'agit ici d'une page de l'histoire de l'Eglise, pour se récrier en parcourant les parties merveilleuses de notre esquisse biographique, nous espérons qu'il voudra bien suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'il ait lu quelques pages de plus; il sera prudent de sa part d'accepter nos récits sans les juger d'une manière irrespectueuse, et sans s'exposer lui-même aux conséquences du blasphème, qui consiste à mépriser les manifestations du Saint-Esprit, péché dénoncé par notre divin Seigneur en termes assez terribles, pour placer celui qui s'en rend coupable dans une position beaucoup plus périlleuse que s'il faisait acte de crédulité.

Nous n'entendons pas dire par là que la circulation légère et l'acceptation trop facile d'histoires miraculeuses est un mal insignifiant, lorsque nous savons que l'on fournit par là aux ennemis de Notre-Seigneur l'occasion de blasphémer. Mais, prenant en considération l'estime particu-

lière de notre divin Rédempteur pour le caractère que les hommes appellent crédule, et la mettant en regard de sa terrible dénonciation du péché, que constitue tout acte réfléchi de moquerie touchant les œuvres de l'Esprit saint, nous avons de la peine à comprendre que des hommes, faisant profession de christianisme, regardent comme un parti sûr de rire des miracles, lorsqu'ils devraient aborder la vie des saints comme on entre dans un monde de merveilles, à la vue desquelles le regard se familiarise peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin l'œil aperçoive devant lui les objets qui ne sont peut-être que la réflexion des images du dedans.

Conformément au grand principe recommandé par Butler, dans son Analogie, de prendre toujours le parti le plus sûr dans les affaires de religion qui paraissent douteuses, tout homme vraiment sage préférera certainement l'alternative de croire quelques miracles qui pourraient être inexacts, plutôt que de se laisser aller à des critiques voisines du scepticisme. Les historiens de l'Eglise et les biographes des saints sont tenus à une très-grande réserve, et nous admettons que la précipitation ou le zèle mal instruit des historiens et des biographes, puisse faire naître des tentations; mais il ne fournit cependant pas aux lecteurs une excuse qui autorise l'incrédulité et moins encore

des objections qui blesseraient le respect dû aux choses saintes. Laissons là cette digression.

C'est probablement durant ce voyage du grand archevêque, dans le nord, que l'Eglise reçut tout à la fois un nombre considérable de convertis, dont le baptême a été vraisemblablement confondu assez souvent avec celui des dix mille convertis de Cantorbéry.

Il paraît hors de doute qu'il y a eu, à cette époque, un baptême dans la rivière la Swale; mais nous ne pensons pas qu'il ait eu lieu à Noël de 597, époque où saint Augustin n'avait pas entrepris ses voyages; nous le plaçons vers l'été de 602, période à laquelle se passaient les événements qui nous occupent en ce moment.

Des annalistes ont rapporté comme une circonstance miraculeuse, qu'une multitude si prodigieuse ait reçu le baptême par immersion dans une rivière ayant de la profondeur, sans que personne se soit noyé, et même sans qu'il soit arrivé un seul accident. Il est vrai que ce qu'on appelle *providentiel* se lie d'une manière presque inséparable à ce qui est miraculeux.

La guérison suivante, rapporté par Mabillon, appartient à la classe des événements surnaturels, qui ne viennent pas seulement en aide à la foi, comme le fait que nous venons de mentionner, mais qui sont des attestations de la puissance di-

vine aux yeux du monde incrédule. Comme l'on a particulièrement besoin que les hautes prétentions du missionnaire reposent sur des preuves, la miséricorde de Dieu les accorde avec largesse pour venir au secours de l'œuvre du missionnaire.

Saint Augustin fut aperçu, lorsqu'il quittait Yorck, par un lépreux atteint de cette dégoûtante maladie d'une manière horrible. Son articulation en était affectée au point qu'il ne pouvait faire connaître ses souffrances et ses besoins que par des sons indistinctement prononcés, qui ressemblaient aux cris d'un animal. Encouragé par le doux sourire et le regard miséricordieux du messager de Dieu, il fit en sorte de se traîner jusqu'à lui, et arriva sous sa main qui était levée pour le bénir. L'œil du Saint brillait d'une lumière exprimant la candeur de son âme, et sa voix distillait des paroles de miel : « Au nom « de Notre-Seigneur et Sauveur, dit le Saint, soyez « pur de toute souillure. » — « Naaman, le Syrien, continue l'historien, ne fut pas si promptement guéri de la peste, car il lui fut ordonné de se laver sept fois dans le Jourdain. Augustin parla non comme un des anciens prophètes, mais dans la force de son Verbe, qui dit dans l'Evangile : « Soyez pur, » et dont la parole coule rapidement. O pauvreté du Christ trois fois bénie! ô pau-

vreté, vous êtes la véritable richesse! plus riche que tous les biens de la terre! ô trésor, inépuisable dans son abondance! d'où l'on distribue pour opérer le salut du corps et de l'âme, non pas l'or que les hommes avares convoitent, mais quelque chose d'incomparablement plus riche que l'or, *et cela sans argent et sans prix.* »

Tel est l'entraînement avec lequel des moines décrivent les actes des saints. En proportion que leur œil est moins apte à saisir les prétentions du monde extérieur, il est plus habile à découvrir les merveilles du monde intérieur. Ainsi les chrétiens vivent et s'agitent dans un élément qui leur est propre. Leur histoire ressemble à des méditations, et il n'est pas surprenant que des hommes dont toutes les affections sont dans ce bas monde, regardent le récit de leurs actes comme aussi fatigant que des contes de rêveurs, les événements de leur vie comme des fictions, et leurs commentaires comme le délire du fanatisme.

CHAPITRE XIX.

Considérations sur les miracles en général. — Appréciation de ceux de saint Augustin. — Leur évidence. — Témoignage de saint Grégoire en faveur des prodiges opérés par l'archevêque de Cantorbéry. — Conseils du souverain Pontife à saint Augustin, dans une lettre qu'il lui adresse relativement aux miracles que Dieu opère en Angleterre par son intervention.

Il est évident pour nous, et peu de lecteurs contesteront notre opinion, que les miracles de l'apôtre de l'Angleterre, dans la première impression qu'ils produisent, diffèrent de ceux des autres saints avec lesquels nous sommes moins familiers. Nous n'entendons pas dire que les preuves sur lesquelles ils reposent sont plus dignes de confiance; mais elles sont certainement plus saisissables. Il faudrait, pour leur résister, une opiniâtreté de scepticisme plus qu'ordinaire, et l'on ne pourrait, sans pousser au plus haut degré le mépris de l'opinion publique, écrire ou parler contre leur évidence.

Rien, sûrement, n'est moins philosophique et moins religieux que les objections faites aux miracles d'un siècle quelconque, quand ces objections reposent sur la frivolité (pour parler comme les hommes) de leur caractère, ou le manque d'importance dans leur objet. Que signifient, en effet, tous ces grands mots? Est-ce que nous sommes plus sages que Dieu? Est-ce que ses voies sont semblables aux nôtres? Que les esprits chicaneurs soutiennent cela, et alors nous saurons comment procéder avec eux. Mais jusqu'à présent on a regardé heureusement comme une chose de moins bon ton d'afficher l'impiété que de poser *le principe* de toute croyance. Cependant, si les hommes qui parlent légèrement des vies des saints n'aperçoivent pas *à priori* la liaison dangereuse de leurs raisonnements avec ceux des impies et même des athées, ils n'ont pas besoin d'une intelligence plus subtile que la leur pour les aider à faire cette découverte. S'ils s'imaginent être capables d'établir d'une manière satisfaisante pour eux la distinction qui existe entre telles objections premières contre les miracles des saints, et les plaisanteries dont l'Ancien Testament a été quelquefois l'objet, il est d'autres esprits plus distingués, quoique moins honorables, qui emploieront volontiers le crédit de leur nom pour obtenir qu'on écoute des

arguments à la fois plus profonds et plus solides que ceux de ces raisonneurs.

Mais, dans tous les cas, l'histoire de saint Augustin de Cantorbéry a cet avantage sur celle de quelques autres saints, qu'elle porte un cachet d'authenticité qui écrase la calomnie, la déjoue, la met en déroute et lui fait honte. Quant aux prodiges attribués à notre apôtre, ils ont, dans leur ensemble, ce caractère de simplicité et de droiture qui différencie d'une manière frappante les miracles évangéliques et apostoliques de ceux que l'on peut appeler prophétiques; ils sont de nature à vaincre l'incrédulité, et non pas seulement à soutenir la foi. Et c'est précisément ce que les hommes attendent naturellement dans les manifestations divines qui accompagnent et confirment une mission au milieu d'un peuple idolâtre.

Une grande garantie qui permet d'accepter avec respect l'histoire de saint Augustin, c'est qu'il fut missionnaire. Cette circonstance fournit à elle seule ce que des hommes intelligents demandent dans leur présomption, c'est-à-dire une cause ostensible motivant une action surnaturelle directe. Les faiseurs d'objections tolèrent plus facilement les récits miraculeux quand il s'agit d'un missionnaire que de tout autre saint. Ils ne s'aperçoivent sans doute pas qu'en admettant les miracles des missionnaires, ils abandonnent la ques-

tion de principe, et prennent leur terrain sur celle du degré de sainteté. Ils ne nient pas que le Tout-Puissant soit intervenu d'une manière évidente dans les temps rapprochés de nous comme dans la primitive Eglise; mais ils demandent à être juges des circonstances où il est raisonnable que Dieu intervienne. C'est là cependant un grand pas en avant, ou plutôt cette concession rapproche la distance qui les sépare des catholiques, non pas en fait peut-être, mais au moins en logique. Les barrières intellectuelles se trouvent ainsi abaissées; mais les barrières morales deviennent, hélas! quelquefois plus fortes par cette approximation logique.

De tels exemples peuvent être justement comparés avec celui de saint Thomas; et Notre-Seigneur semble y mettre la même condescendance qu'avec ce saint apôtre, quand il exigea des preuves plus concluantes que celles que le Seigneur avait jugées nécessaires. L'évidence qu'il désirait lui fut accordée; mais sa satisfaction ne fut pas bénie de Dieu. Instruits par cet exemple, rappelons-nous que si la nature de la foi est toujours bénie par le Christ, notre Rédempteur, un simple acte d'assentiment n'est pas nécessairement récompensé.

Une autre question s'élève : si le christianisme n'a pas fait, à l'aide de miracles, son chemin dans

l'Angleterre saxonne, comment ses progrès ont-ils été si rapides et si larges? Plusieurs circonstances extérieures ont concouru, sans aucun doute, avec l'action surnaturelle pour favoriser ce résultat; mais c'est aussi ce qui arriva lors de la première propagation du christianisme. Si la pacification du monde romain, au temps d'Auguste, n'est pas une cause (dans le sens impie du mot) du triomphe du christianisme, quoique les impies se soient plu à la regarder comme telle, ou plutôt si c'est seulement une cause secondaire qu'ils ont élevée au rang de cause première, peut-on soutenir, sans manquer à la puissance surnaturelle qui a opéré la conversion de l'Angleterre, que les progrès du saint Evangile y ont été facilités par la situation politique du temps où il y fut prêché? Au lieu de dire, avec les impies, que les miracles ne sont pas certains, parce que le concours des circonstances extérieures est apparent, le croyant verra au contraire, dans cette disposition des événements, une preuve à l'appui du dessein providentiel qui s'est manifesté par les miracles. Réfléchissons encore que si les superstitions usées de l'ancienne mythologie offraient une assez faible résistance à la puissance de la vérité dans le monde en général, pour laisser à cette vérité, si bien adaptée aux besoins de la nature morale de l'homme, si harmonieuse dans ses proportions,

si magnifique dans ses résultats, une victoire facile parmi les nations de l'antiquité, il n'en est pas moins certain que le bras du Seigneur était visiblement avec elle. Personne sûrement n'oserait attribuer les rapides progrès du christianisme en Angleterre, plutôt à la faiblesse du culte antique lui faisant résistance, qu'à l'intervention évidente de la Divinité en sa faveur. Il n'y a cependant peut-être jamais eu un système religieux plus admirablement harmonisé avec le génie d'un peuple que ne le fut celui de nos ancêtres les Saxons. Si leurs habitudes et leur caractère guerrier leur donnaient sur les nations policées et mondainement sages que saint Paul évangélisa, certains avantages qui les prédisposaient à recevoir le christianisme, ces avantages étaient contre-balancés par l'opiniâtreté chevaleresque avec laquelle les enfants guerriers de pères guerriers, élevés pour faire des héros, et, comme nous pouvons le dire, nourris de sang, devaient tenir aux cruelles et barbares cérémonies de Woden et Tuisco.

L'histoire demande aussi que l'on croie à la puissance miraculeuse de saint Augustin. Il n'a jamais été contesté qu'il eut deux conférences avec les évêques bretons, et que le résultat de la première fut déterminé par un miracle en faveur du Saint. Aucune hypothèse, à ce

que nous croyons, n'a été imaginée pour expliquer comment la première réunion eut un dénoûment si soudain; cette circonstance paraîtra encore plus remarquable, si l'on réfléchit aux discordes des Bretons et des Saxons, et aux discussions irritées qui s'élevèrent dans ces célèbres conférences.

L'admission des miracles de saint Augustin, même de la part des adversaires avoués de la foi, est due peut-être en grande partie au respect que les protestants, aussi bien que les catholiques, ont toujours professé pour saint Bède, cet historien classique de l'Eglise d'Angleterre. Le témoignage de ce naïf écrivain est si explicite quand il parle des abondantes manifestations opérées pour seconder notre Saint, qu'il porte la conviction dans les esprits simples et ingénieux, et cela indépendamment du poids qu'une autorité si rapprochée des événements doit apporter dans l'appréciation de ses critiques. Mais le fait de ces miracles est attesté par un écrivain antérieur à saint Bède, qui est aussi un saint, contemporain de saint Augustin, et qui avait, pour s'assurer des circonstances dont il porte témoignage, les moyens les plus efficaces et les plus complets. Ecoutons maintenant comment saint Grégoire s'entretient avec saint Augustin au sujet des miracles opérés par lui dans les premiers temps de

sa mission en Angleterre. Observons surtout la manière naturelle dont ce grand Saint parle des œuvres glorieuses de son fils dans la foi, et depuis son frère dans le royaume des cieux. Il paraîtrait certain, d'après sa lettre, que le récit des miracles de saint Augustin ne dépassait pas l'attente du pontife, et était conforme à sa propre expérience.

« Grégoire a Augustin, évêque des Anglais.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! car le grain de froment qui est tombé sur la terre est mort et a produit des fruits abondants[1], afin qu'il ne régnât pas seul dans les cieux Celui dont la mort nous fait vivre, dont la faiblesse nous fortifie, dont la passion nous a arrachés aux souffrances, dont l'amour nous a conduits à chercher dans la Bretagne des frères que nous ne connaissions pas, et dont la faveur nous a fait trouver ceux que nous cherchions dans l'ignorance. Mais qui pourrait dire la joie qui a éclaté en ce lieu, dans le cœur de tous les fidèles, depuis que la nation anglaise a été, par l'opération de la grâce du Tout-Puissant, arrachée aux ténèbres de l'erreur

[1] Saint Jean, XII, 24.

et éclairée de la lumière de la sainte foi ? Depuis que ce peuple foule aux pieds, avec une parfaite connaissance de cause, les idoles auxquelles il se soumettait auparavant dans la folie de ses superstitions; depuis que les Anglais adorent Dieu dans la pureté de leur cœur; depuis qu'arrachés à leurs mauvaises actions, ils sont liés par les règles d'un saint enseignement; depuis qu'ils se soumettent de tout leur esprit aux préceptes divins, et qu'ils sont fortifiés par la parfaite intelligence de ces préceptes; depuis qu'ils sont humiliés jusqu'à la poussière, et qu'ils demeurent en esprit prosternés à terre? De qui tout ceci est-il l'ouvrage, si ce n'est de Celui qui dit : *Mon père agit continuellement, et moi aussi*[1]? Lui qui, afin de montrer son désir de convertir le monde, non par la puissance de l'homme, mais lui-même, par sa propre force, a choisi des hommes sans science pour les prédicateurs qu'il devait envoyer dans le monde. Il a fait la même chose dans ce cas-ci, en ce qu'il a daigné opérer des œuvres puissantes chez la nation anglaise, en se servant pour cela de l'infirmité d'un homme faible. Mais il y a, très-cher frère, dans ce don céleste, de quoi nous causer, au milieu de notre joie, des craintes sérieuses. Je sais bien que le Dieu tout-puissant a opéré par vos mains

[1] Saint Jean, v, 17.

de très-grands miracles dans la nation qu'il lui a plu de se choisir. Il est, par suite, nécessaire, touchant ce don céleste, que vous vous réjouissiez en même temps que vous craignez, et que vous craigniez en même temps que vous vous réjouissez. Vous pouvez assurément vous réjouir de ce que les âmes des Anglais ont été, par des miracles extérieurs, amenés à la grâce intérieure; mais vous devez craindre aussi, de peur que dans les signes opérés par vous, votre faible esprit ne se laisse aller à la présomption, et qu'en proportion de votre élévation dans les honneurs extérieurs, il ne tombe intérieurement dans la vaine gloire. Nous devons ne pas perdre de vue que lorsque les disciples retournèrent pleins de joie de leur prédication, ils dirent à leur maître : « Seigneur, les démons même nous sont soumis quand « nous invoquons votre nom, » et il leur fut répondu : « Ne vous réjouissez pas de cela, mais « plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les « cieux[1]. » En se réjouissant des miracles, leur joie était particulière et temporelle; mais ils furent avertis de substituer une joie publique à leur joie privée, et une satisfaction éternelle au contentement temporel qu'ils éprouvaient, quand le Seigneur leur dit : « Réjouissez-vous de ce que

1 Saint Luc, x, 20.

« vos noms sont inscrits dans les cieux. » Tous les élus ne font pas des miracles, et cependant leurs noms sont inscrits au ciel. Pour des disciples de la vérité, il ne devrait y avoir d'autre joie que celle qu'ils éprouvent en commun avec d'autres, et sur des sujets qui peuvent inspirer une joie sans fin.

« Il faut donc, très-cher frère, au milieu des choses que vous opérez extérieurement par la puissance de Dieu, que vous ne cessiez jamais de vous juger intérieurement avec modestie, et que vous distinguiez deux choses qui vous concernent : qui vous êtes, et en même temps combien la grâce abonde envers cette nation, pour la conversion de laquelle le pouvoir de faire des miracles vous a été accordé. Si vous vous rappelez avoir jamais transgressé en paroles ou en actes les préceptes de notre Créateur, ayez continuellement votre faute présente à la pensée, afin que le souvenir de votre faiblesse puisse arrêter l'orgueil de votre cœur. Quel que soit le pouvoir que vous receviez ou avez déjà reçu de faire des miracles; ne regardez pas cela comme un don accordé à vous-même, mais plutôt comme une grâce qui vous est faite en faveur de ceux dont Dieu veut assurer le salut.

« Et tandis que ce sujet nous occupe, il est impossible de ne pas se rappeler ce qui arriva dans

l'exemple d'un des serviteurs de Dieu, d'un serviteur qui avait un grand mérite à ses yeux. Quand Moïse conduisit le peuple d'Israël hors de l'Egypte, il opéra, comme Votre Fraternité le sait, un grand nombre de prodiges. Dans son jeûne de quarante jours, sur le mont Sinaï, il reçut les tables de la loi au milieu des éclairs et des tonnerres; et pendant que tout le peuple était épouvanté, lui seul tenait une conversation intime et familière avec le Dieu tout-puissant. Ensuite il ouvrit une route à travers la mer Rouge, et eut un nuage en forme de colonne pour le guider dans son chemin. Quand le peuple eut faim, il fit descendre la manne du ciel, et, par un miracle, il put satisfaire ses désirs, même avec excès, par l'abondance qu'il leur procura dans le désert. Puis, dans un moment de sécheresse, il vint près d'un rocher, et sa foi lui fit défaut, car il douta s'il pourrait en tirer de l'eau; mais, sur l'ordre du Seigneur, il frappa le rocher, et l'eau en jaillit par torrents. Qui pourrait dire ou découvrir le nombre de miracles qu'il a opérés durant trente-huit ans qu'il passa dans le désert? Chaque fois qu'une affaire douteuse embarrassait son esprit, il entrait dans le tabernacle[1], interrogeait Dieu en secret, et était instruit de ce

[1] *Exod.*, XXXIII, 9.

qu'il désirait savoir. Quand le Seigneur était irrité contre son peuple, il l'apaisait par l'intervention de ses prières; et il fit engloutir, dans un précipice formé par la terre qui s'entr'ouvrit à dessein, ceux qui s'élevaient avec orgueil et semaient la division dans le peuple. Il fatiguait l'ennemi par ses victoires et opérait des miracles fréquents. Mais quand il arriva à la terre promise, il fut appelé au sommet de la montagne, et on lui rappela le péché qu'il avait commis trente-huit ans auparavant, lorsqu'il douta de sa puissance à faire jaillir l'eau du rocher, et il apprit que cette faute l'empêchait d'entrer dans la terre promise. Nous voyons, par cet exemple, combien le jugement de Dieu est une chose terrible, puisqu'il se souvint si longtemps de la faute de son serviteur, par qui il avait opéré tant de miracles.

« Ainsi donc, très-cher frère, si nous devons reconnaître que celui spécialement choisi de Dieu pour opérer de si grands prodiges, est mort à cause de son péché sans entrer dans la terre promise, que n'avons-nous pas à craindre, nous qui ne savons pas si nous sommes au nombre de ses élus?

« Touchant les miracles faits par des réprouvés, que puis-je vous dire, à vous, qui connaissez si bien les paroles de la vérité dans l'Evangile? « Beaucoup de gens me diront, y est-il écrit : Sei-« gneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé

« en votre nom? n'avons-nous pas chassé les dé- « mons en votre nom, et n'avons-nous pas opéré « des choses merveilleuses en votre nom? Et alors « je leur répondrai : Je ne vous ai jamais connus : « retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres « d'iniquité. » L'esprit doit donc se tenir en garde au milieu des signes et des miracles, dans la crainte qu'il ne cherche en ces choses sa propre gloire, et qu'il ne se réjouisse d'une joie toute personnelle en songeant à la grandeur de son exaltation. La grâce des miracles est accordée pour gagner des âmes, et en vue de la gloire de Celui par la puissance de qui ils sont opérés.

« Le Seigneur nous a donné cependant un signe extérieur auquel nous pouvons nous réjouir d'une joie vive, et par lequel nous pouvons distinguer en nous la gloire d'élection : — « La marque à « laquelle tout le monde reconnaîtra que vous êtes « mes disciples, c'est si vous vous entr'aimez[1]. » Ce signe, le prophète le demandait quand il disait : « Montrez-moi, Seigneur, quelque signe « pour le bien, afin que ceux qui me haïssent puis- « sent le voir et en être confondus[2]. »

« Je dis ces choses parce que je désire que l'esprit de celui qui m'entend s'abaisse dans l'humi-

1 Saint Jean, XIII, 35.
2 *Ps.* LXXXVI, 17. (LXXXV, *Vulg.*)

lité. Mais je sais que votre humilité a une juste confiance. Je suis moi-même un pécheur, et je regarde comme une chose certaine que, par la grâce de Dieu, notre Créateur, et de Jésus-Christ, notre Rédempteur, vos péchés ont déjà été oubliés, et que vous êtes, en conséquence, au nombre des élus, de sorte que les péchés des autres pourront être pardonnés par vos mérites. Votre culpabilité ne causera aucun chagrin dans les temps à venir, parce que vous donnerez de la joie dans le ciel par la conversion d'un grand nombre d'âmes. Notre même Créateur et Rédempteur dit, en parlant de la pénitence de l'homme : « Je vous dis « qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul « pécheur qui fait pénitence que pour quatre-« vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin d'en « faire[1]. » Si un pécheur pénitent cause tant d'allégresse dans le ciel, quelle ne doit pas être la joie qui y est produite, quand une nation nombreuse est convertie de son erreur, et vient à la foi, condamnant, par son repentir, tout le mal qu'elle a commis ! Unissons-nous à cette joie des anges des cieux, en concluant par les mots qui ont commencé notre lettre : « Gloire à Dieu au plus haut « des cieux, et paix sur la terre aux hommes de « bonne volonté[2] ! »

[1] Saint Luc, xv, 7.
[2] *Epîtres*, l. xi, 28.

Il est pitoyable d'avoir à interrompre la biographie d'un saint pour se livrer à des discussions apologétiques! Il est pitoyable de reproduire une lettre comme celle-ci, plutôt pour convaincre que pour édifier! Que ces saints glorieux nous pardonnent l'injure que nous pourrions faire ainsi à leur nom! Et que Celui que nous devons surtout craindre d'offenser, nous pardonne l'irrévérence qu'il peut y avoir dans cette tentative de justifier les merveilles de sa grâce aux yeux de l'incrédulité!

CHAPITRE XX.

Première conférence de saint Augustin avec les évêques bretons du pays de Galles. — La date et le lieu de cet événement. — Des voyages d'Augustin dans l'intérieur de l'Angleterre. — L'Eglise du pays de Galles. — Saint Augustin revendique ses prérogatives contre les évêques bretons. — Situation des chrétiens restés au milieu des idolâtres. — L'Eglise bretonne était-elle en état de schisme? — Controverse sur l'observation de la fête de Pâques. — L'Eglise bretonne ne suivait pas sur ce point la pratique catholique. — Il paraît qu'elle administrait le sacrement de baptême d'une manière irrégulière. — Saint Augustin exige qu'elle modifie ses usages sur ces deux points. — Il demande en outre aux évêques de le seconder dans la mission de convertir les Saxons. — Les Bretons refusent de se soumettre. — Saint Augustin fait un miracle en leur présence, pour leur prouver que la vérité est de son côté. — Cet argument ne les satisfait pas encore. — La conférence est ajournée.

La date de la première conférence du saint archevêque avec les prélats bretons est, comme plusieurs autres événements de la vie de saint Augustin de Cantorbéry, le sujet de vives controverses parmi les historiens ecclésiastiques. On a successivement prétendu qu'elle avait été te-

nue en 599, 601, 602, 603, et même en 604. Chacun s'accorde cependant à reconnaître que le théâtre de cet événement fut une certaine localité située dans la province des Huiciens (*Huicii*), sur la frontière des Saxons occidentaux, et plus probablement dans l'un ou l'autre des deux comtés actuels de Gloucester et Worcester. Quelques auteurs prétendent que ce lieu, appelé Aust ou Aust-Clive, était situé dans le premier comté, sur la Severn, qui servait de passage ordinaire aux bateaux faisant le voyage d'Angleterre au sud du pays de Galles, et où Edouard l'Ancien eut plus tard une entrevue avec le prince gallois Léolin. D'autres pensent cependant, quoique le lieu de la conférence soit déterminé avec tant de précision, que la réunion se tint, non dans une ville, mais sous l'ombrage d'un grand chêne. Il est, dans tous les cas, évident, par l'ancien nom qui lui fut donné, que si la conférence ne se tint pas sous un chêne, elle se passa tout près, ainsi que cela ressort des mots : *Augustinaes-ac* (le chêne d'Augustin)[1].

Il ne paraît pas que le saint archevêque ait fait plus d'un grand voyage dans l'intérieur de l'An-

[1] Dans son *Histoire de Bretagne*, B. XIII, c. 17, Cressy donne des raisons qui paraissent satisfaisantes pour prouver que la conférence eut lieu dans quelque village et à l'intérieur d'une maison.

gleterre; quand on réfléchit aux difficultés de transport que l'on rencontrait alors, et à la brièveté du temps qui lui fut donné pour accomplir ses travaux de missionnaire, il semble peu probable qu'il ait voulu, sans de puissants motifs, faire deux fois le même voyage. On a de bonnes raisons de croire que le Saint est allé, à des époques différentes, dans le nord, l'ouest et le centre de l'Angleterre, car plusieurs documents fournissent les traces de son passage dans le Yorkshire, le Dorsetshire et l'Oxfordshire. Si donc sa mission du Yorkshire commença, ainsi que nous l'avons supposé, en 602, et si, comme Mabillon le pense, il se rendit du Yorkshire à l'ouest de l'Angleterre, ne peut-on pas soutenir, avec de grandes probabilités, qu'il passa par le Worcestershire et le Gloucestershire, en se rendant du Yorkshire dans le comté de Dorset? Ceci placerait le synode du chêne d'Augustin vers l'an 603, date qui coïncide avec les computations de quelques chronologistes. Si, de l'avis de Mabillon, les conférences avec les évêques bretons ont précédé l'expédition du Yorkshire, saint Augustin doit être retourné à Londres avant d'aller dans l'ouest; mais cette version s'accorde peu avec les propres paroles de Mabillon[1]. Ces re-

[1] *In occidentalem ab aquilonali plaga divertit.*

cherches de lieu et de date n'ont en elles-mêmes rien de bien important, si ce n'est que tout ce qui regarde les saints offre de l'intérêt. On trouve une compensation à la sécheresse naturelle de ces investigations dans l'aliment qu'elles fournissent incidentellement à l'imagination. Il importe peu aux grands objets de notre histoire ecclésiastique ou de cette biographie, que le Saint soit allé par telle ou telle route, qu'il ait assisté à une transaction remarquable telle année au lieu de telle autre. Mais la connaissance des incidents même les plus secondaires de son histoire vivifie nos pensées, et il est beaucoup plus essentiel que ces notions soient bien définies que d'avoir à en rechercher la vérité, En voilà assez sur l'époque et le lieu de la conférence. Occupons-nous de son objet et des circonstances au milieu desquelles elle eut lieu.

Nous avons perdu de vue l'Eglise anglaise depuis 586, année où Théon et Thadioc, archevêques de Londres et d'York, quittèrent leurs siéges, emportant avec eux les reliques des saints et les objets du service divin, en se retirant dans les Galles. Par cette retraite, ils avaient en quelque sorte cédé aux idolâtres les parties méridionales de l'île ; mais ils n'avaient d'autre alternative que de fuir ou de mourir, et il n'est pas contraire aux commandements de Dieu, quand

on est persécuté dans une ville, de se réfugier dans une autre.

Il est incontestable qu'à l'époque de l'arrivée de saint Augustin, on trouvait des chrétiens bretons, individuellement mêlés à la population saxonne en qualité d'esclaves; mais il serait difficile de dire jusqu'à quel point il y avait même un semblant de christianisme dans un pays où il n'existait ni gouvernement ecclésiastique, ni rien qui extérieurement annonçât une Eglise chrétienne, si ce n'est dans le Cornwall, où était une colonie bretonne, et à Cantorbéry, où Saint-Martin avait été converti en une sorte de chapelle privée pour l'usage de la reine. Nous devons cependant constater qu'on a soutenu l'opinion contraire. Il en était autrement dans le pays de Galles, où l'on comptait plusieurs évêques, un vaste monastère, au moins un séminaire pour l'éducation cléricale, des monuments consacrés au culte divin, et un corps d'ecclésiastiques séculiers et réguliers.

Nous avons déjà vu [1] que saint Grégoire avait donné à saint Augustin autorité sur les évêques bretons, en lui disant : « Nous confions à Votre Fraternité tous les évêques de Bretagne. » Le temps était maintenant arrivé, pour l'arche-

[1] Voir plus haut, page 246.

vêque de Cantorbéry, de revendiquer ses prérogatives.

La situation des chrétiens bretons devait être fort critique. Leur pays était au pouvoir d'implacables ennemis, étrangers et idolâtres. Quant à eux, ils étaient exilés sans avoir quitté leur patrie, et quoiqu'ils eussent des droits sur elle, ils en avaient perdu la possession; ils connaissaient en outre la vérité, mais sans avoir l'habileté de la répandre. Inquiétés et même harcelés par le voisinage de leurs vainqueurs, ils avaient perdu un pied dans leur pays sans en avoir pris un ailleurs; ils se trouvaient prisonniers dans leur propre maison.

Il eût été héroïque de leur part de se jeter en avant, la croix à la main, et de se mêler à leurs ennemis, au péril imminent de leur vie; de se montrer au milieu de leurs plus cruels adversaires, non comme les vengeurs du droit, mais comme des ministres de paix; d'abandonner toutes prétentions, si ce n'est celle d'avoir la première place dans le royaume des cieux, et de reconnaître virtuellement la position des envahisseurs en entrant avec eux dans des relations paisibles; mais c'eût été là certainement une terrible lutte pour la nature humaine. Ces chrétiens bretons du temps de saint Augustin ont été cependant l'objet d'injustes critiques historiques. Nous pensons bien qu'il n'y avait parmi eux ni saints ni grands hommes; mais,

en disant cela, nous croyons leur faire le plus grand reproche qu'on puisse leur adresser, et les juger avec toute la sévérité que demandent les circonstances où ils se trouvaient placés.

Il est à craindre que l'orgueil ait été la source de leur apathie; mais il est probable que ce sentiment leur échappait, en prenant un déguisement sous lequel il parvient facilement à se faire accepter, à moins qu'il ne rencontre des esprits d'élite, qui ont une perception bien nette ou une résolution bien arrêtée. Quoi qu'il en soit, nous, Anglais de ce siècle, avec nos hautes professions nationales et notre jalousie de toute intervention étrangère, avons-nous le droit de critiquer avec trop de sévérité l'esprit exclusif de nos ancêtres?

On peut facilement concevoir que ces exilés, blessés dans leurs droits, ne vissent pas d'un œil très-favorable le nouvel archevêque. Malgré tous leurs sentiments humains et leurs antipathies, ils devaient cependant, par moments, réfléchir avec peine qu'ils étaient chrétiens et que leurs plus proches voisins étaient idolâtres, tandis qu'il ne doit y avoir en Jésus-Christ ni Scythes, ni barbares, ni esclaves, ni hommes libres. Ils ne pouvaient manquer de reconnaître qu'une grande mission s'offrait à eux, quelles que fussent les raisons qui leur fissent négliger ou retarderde l'entreprendre.

Peut-être songeaient-ils à commencer cette œuvre, et le temps n'en était-il pas venu. Sur ces entrefaites, le bruit arriva jusqu'à eux qu'un *prêtre italien* (comme ils pouvaient le désigner) avait paru sur les rivages de l'Angleterre, sans prétention intelligible, sans raison ostensible, sans recommandations satisfaisantes, et que cet homme s'était frayé, avec quarante aventuriers comme lui, le chemin au siége du gouvernement et à la cour de la royauté; on ajoutait qu'il avait gagné le cœur des hommes au pouvoir et s'était élevé par degrés jusqu'au trône, qui en droit semblait appartenir à d'autres.

Puis ils voyaient ce même homme occupé à parcourir le pays d'une extrémité à l'autre, précédé par la renommée et suivi de bénédictions. Qui oserait dire, dans de pareilles circonstances, que tout mécontentement fût de l'ingratitude, et que le manque de confiance fût nécessairement de l'envie? Si l'on réfléchit surtout aux difficultés où l'on était, à une époque si peu civilisée, d'avoir des informations précises; si l'on songe aux obstacles qui entravaient les relations des Bretons avec leurs ennemis, à la facilité des faux rapports et aux dangers si grands de se laisser entraîner par des préjugés, toutes ces circonstances devront concourir à excuser les premiers chrétiens de l'Angleterre, victimes, comme ils l'étaient,

de rumeurs et de représentations inexactes, d'avoir été déconcertés à la nouvelle de l'approche de saint Augustin, et de lui avoir fait une réception moins courtoise qu'il eût été convenable.

Ces Bretons apparurent comme les revenants d'une Eglise que les hommes croyaient depuis longtemps ensevelie, ou comme des reliques antédiluviennes, qu'une convulsion soudaine du globe amenait à la surface de la terre, pour porter, aux yeux des impies, témoignage de l'antiquité de l'Eglise et des liens qui la rattachaient aux siècles primitifs.

Dans la première rencontre de saint Augustin avec les anciens chrétiens, il paraît qu'il se présenta seulement un ou deux délégués de l'ancienne hiérarchie de Bretagne avec quelques membres du clergé; tous les récits parlent de cette première conférence comme beaucoup moins nombreuse que la seconde.

La vie de l'Eglise bretonne n'était pas éteinte; mais elle vivait dans la somnolence et la torpeur. La principale condition d'énergie et de cohésion pour les membres de Jésus-Christ, c'est une sympathie réciproque; or, il ne saurait y avoir de sympathie (au moins de sympathie puissante et efficace) en l'absence de relations actives. Les divers membres d'une Eglise particulière ne sont pas en communion entre eux, si l'Eglise à laquelle

ils appartiennent n'est pas elle-même dans ces conditions avec les autres branches de la grande famille chrétienne. Chaque portion de l'héritage du Christ participe aux joies et aux souffrances de l'ensemble; la plus importante n'a pas le droit de se considérer comme pouvant se suffire à elle-même, ni la plus petite comme étant un membre insignifiant. Le pied et la main ne peuvent se dispenser du ministère des autres organes. Nous voyons d'ailleurs que l'Eglise est représentée, dans les saintes Ecritures, sous des images qui marquent l'intimité de relations mutuelles entre les parties, et des parties avec le tout. C'est une vigne dont la séve circule par toutes les branches; c'est un édifice dont les parties sont parfaitement unies ensemble, et liées par le concours de toutes; c'est la rivière du paradis dont les courants fertilisent la terre. Des branches séparées du tronc fleurissent pour un temps et meurent ensuite; car elles n'ont pas de vigueur qui leur soit propre. Si elles végètent quelque peu dans cet état d'isolement, cela ne prouve pas autre chose que la ténacité de la vie qui se trouve momentanément en elles. Elles survivent à la convulsion qui les a séparées de la branche mère; mais elles sont animées d'une vie éphémère et languissante. Elles ne sont pas encore mortes, mais elles ne prospèrent pas. Il en est de même avec un membre amputé; il ne se roidit

pas et ne se dessèche pas de suite, mais il perd son animation, et, qui plus est, le corps ressent le mal qui lui a été fait, et abandonne le membre isolé à sa destinée. Il devient impossible de le replacer de manière à lui faire participer encore aux sources vivifiantes de l'économie animale. Nous pouvons l'attacher au corps; mais le système travaille indépendamment de lui, et cette position ne l'empêche pas de périr. Un membre qui est seulement brisé peut être guéri; une branche qui languit peut reprendre sa vigueur; mais si elle est une fois détachée du tronc, tout espoir de réunion est perdu.

Tout schisme dans le corps chrétien n'est pas moins fatal à sa vie. Mais on peut d'abord se poser la question de savoir ce que c'est que le schisme? Comme tous les crimes, il admet des degrés nombreux et des approximations indéfinies. Ce qui est vrai des corps qui sont *dans* le schisme, ne saurait être appliqué, par les termes mêmes de l'analogie que nous venons d'employer, aux corps qui sont seulement sur le bord de l'abîme ou exempt de cette culpabilité.

Cette dernière situation paraît avoir été celle de l'ancienne Eglise bretonne, du moins jusqu'à ce qu'elle eût formellement répudié l'autorité de saint Augustin.

Que cet acte de répudiation ait établi la différence qui existe entre communion et non-communion, c'est là une question que la position actuelle de notre Eglise nous empêche de discuter, si nous ne voulons pas nous exposer à être mal compris, ou courir le danger de manquer de loyauté envers notre propre communion ou l'Eglise catholique; mais, quoi qu'il en soit, les chrétiens bretons n'étaient pas dans la même situation morale avant et après le synode *du chêne du Saint-Augustin;* car leur état de péché, s'ils s'en sont rendus coupables par l'issue de cette réunion, devint évident et formel, tandis qu'auparavant il était latent et déguisé.

Nous n'avons à nous occuper à présent que de l'état de l'Eglise anglaise avant la première des deux conférences, et sûrement, cet état était bien moins le résultat d'une faute que d'un malheur. L'ancienne Eglise bretonne se trouvait, comme toutes les autres églises, à cette époque du christianisme, en communion formelle et extérieure avec le siége de Rome; mais elle avait été depuis longtemps privée de quelques-unes des bénédictions spéciales qui découlent de cette dépendance du centre de l'unité. Toute liaison entre cette île et Rome avait cessé, et tandis que la flamme du zèle et de la charité, ranimée par saint Germain, devenait de

plus en plus faible, l'Eglise bretonne, par apathie ou aversion de toute intervention étrangère, ne fit aucun effort pour alimenter sa lampe languissante en recourant à une source étrangère.

Il est impossible que l'unité et l'uniformité soient maintenues entre des Eglises qui refusent de s'entendre et de s'harmoniser l'une avec l'autre. Quant à l'orthodoxie de doctrine, il semble qu'il n'y ait pas de bonnes raisons de supposer que l'Eglise anglaise se soit écartée des anciennes traditions rétablies par saint Germain[1]; mais pour les points de pratique ecclésiastique, elle tranchait sans hésitation sur des choses essentielles; un grand nombre d'inconvenances s'étaient ainsi introduites, sans avoir été le sujet d'aucune remontrance, et elles furent maintenues sans aucun scrupule. Nous avons déjà parlé de certaines irrégularités (peut-être inévitables dans ces circonstances) qui avaient

[1] Le docteur Lingard partage cette opinion, car il nous dit : « Il est surprenant que tant d'historiens modernes aient représenté les Bretons comme ayant des doctrines différentes de celles professées par les missionnaires romains, quoique ces écrivains n'aient pas encore produit un seul exemple de cette différence. Augustin aurait-il demandé au clergé breton de prendre part à la conversion des Saxons, si ce clergé avait enseigné des doctrines qu'Augustin condamnait? Bède a rapporté, avec une grande minutie, les controverses des deux partis : elles roulent toutes sur des points de discipline. Nulle part on ne rencontre l'indice même le plus indirect de la moindre différence dans la doctrine. » (*Note du Traducteur.*)

eu lieu dans la consécration de saint Kentigern [1], et qui n'avaient attiré aucune attention avant les rapports actifs qui furent renoués entre l'Angleterre et le siége de Rome du temps de saint Grégoire.

Une déviation encore plus grave de la tradition et des usages ecclésiastiques, s'était introduite vers la même période (la première partie du VIe siècle); ce point demande ici quelques considérations spéciales.

Au IIe siècle, une dissidence s'éleva entre l'Orient et l'Occident, sur l'observation de la fête de Pâques. Certains Asiatiques, prétendant suivre la tradition de saint Jean, voulaient célébrer la fête pascale le quatorzième jour du premier mois juif, de manière à la faire coïncider avec la célébration de la Pâque parmi les juifs, et c'est trois jours après, sans donner aucune attention au jour de la semaine, qu'ils célébraient la résurrection de Notre-Seigneur. Les Eglises d'Occident suivaient une méthode différente, et invoquaient en sa faveur l'autorité de saint Pierre. Elles faisaient la fête de Pâques le dimanche qui se trouvait entre le quatorzième et le vingt-unième jour de la lune de mars. Ainsi, sans détruire l'ancienne loi qu'ils suivaient, ils observaient la fête de Pâques

[1] Voir plus haut, page 55.

entre le quatorzième jour et le vingt-unième, et célébraient invariablement la commémoration de la résurrection du Sauveur le premier jour de la semaine. De là une très-vive controverse entre l'Orient et l'Occident. Les Eglises d'Occident accusaient celles d'Orient de judaïsme, tandis qu'elles étaient elles-mêmes accusées de se soustraire aux prescriptions de la loi, en s'appuyant sur des traditions sans autorité. Vers le milieu du IIe siècle, saint Polycarpe vint à Rome pour conférer, à ce sujet, avec le pape Anicet; mais ils se séparèrent sans être arrivés à un résultat satisfaisant. Environ cinquante années plus tard, le pape Victor, après avoir consulté d'autres évêques, publia un décret que les quartodécimans refusèrent de reconnaître; le pape Victor procéda alors à l'excommunication des évêques réfractaires. La paix fut ensuite rétablie par l'intervention de saint Irénée, le grand évêque de Lyon, et chacune des Eglises conserva ses usages jusqu'aux conciles d'Arles et de Nicée, qui se tinrent dans la première partie du quatrième siècle. Le concile de Nicée adopta la règle d'Occident comme loi de la chrétienté.

L'Eglise anglaise était certainement représentée au concile d'Arles, et peut-être à celui de Nicée; car elle fut plus tard complimentée par l'empereur Constantin d'avoir accepté les décrets de

ce dernier concile[1]. Ces faits suffisent à démontrer que les irrégularités qui ont prévalu ensuite dans l'Eglise anglaise, relativement à l'observation de Pâques, devaient avoir pris naissance plus tard et être d'origine indigène. Mais il ne paraît pas que l'Eglise d'Angleterre ait jamais suivi l'usage des quartodécimans. Elle adopta un terme moyen entre la coutume catholique et celle des schismatiques, en observant toujours la fête de Pâques un dimanche, mais sans tenir aucun compte du quatorzième jour de la lune. Cet usage se trouvait être semi-catholique et semi-judaïque.

On peut dire avec vérité, sans doute, en se plaçant à un certain point de vue, que plus petite est la différence sur ces matières délicates, et plus grand est le schisme. Jusque-là il était certainement inexcusable de la part des chrétiens bretons de rompre l'unité pour une pareille bagatelle, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant d'une opposition à la pratique catholique. Mais enfin les choses étaient ainsi; et quand saint Augustin proposa aux Bretons de se conformer sur ce point à l'usage catholique, comme une des conditions de leur union avec le siége de Cantorbéry, et par lui avec la chaire de Saint-Pierre, ils ajournèrent leur réponse. C'était là la pre-

[1] Voir plus haut, page 56.

mière des trois questions que saint Augustin soumit aux délégués bretons.

Le second point de différence entre les Bretons et les catholiques, sur lequel insista saint Augustin, était relatif au sacrement de baptême. Nous ne savons pas au juste en quoi l'administration du baptême était irrégulière chez les Bretons; mais comme l'archevêque avait de sérieuses objections à faire à la manière dont ils le donnaient, on peut supposer que l'irrégularité était de nature à affecter l'essence du sacrement. Car il ne paraît pas que saint Augustin fût du tout disposé à se montrer capricieux et exigeant. Saint Bède dit très-distinctement que, « sous plusieurs rapports, l'Eglise bretonne n'était pas d'accord avec l'unité ecclésiastique[1]. » De sorte que saint Augustin semble n'avoir insisté que sur les points les plus importants. Maintenant, si l'on songe, d'une part, quelle surveillance jalouse l'Eglise catholique a toujours exercée sur la manière de conférer les sacrements, et de l'autre combien les incrédules et les hérétiques sont peu à même d'apprécier cette prudence, depuis qu'ils profanent les sacrements, et ne leur reconnaissent aucune importance, on ne sera sûrement pas surpris que saint Augustin ait basé là-dessus ses stipulations,

[1] *Hist. eccl.*, liv. II, c. 2.

et qu'un grand nombre de critiques l'aient regardé comme un formaliste et un homme pointilleux, pour avoir porté son attention sur ce point.

La troisième stipulation de l'archevêque était que les évêques bretons l'aideraient à convertir les Saxons. On ne sait trop si, par cette proposition, saint Augustin entendait exiger de la part des évêques anglais un acte de soumission à son autorité comme archevêque de Cantorbéry et représentant du siége romain en Angleterre; c'est-à-dire s'il proposait que, dans l'œuvre de la conversion des Saxons, les évêques bretons agissent *sous* lui ou simplement *avec* lui. Les écrivains protestants soutiennent d'habitude la première opinion, tandis que les catholiques optent pour la seconde. Les uns font à saint Augustin le reproche d'avoir été arrogant et impérieux; les autres le défendent de cette accusation, et prétendent qu'il ne fit que défendre un droit dont saint Grégoire l'avait formellement investi, et cela dans l'intérêt de l'unité et de la charité.

Si cette dernière appréciation était juste, le refus des évêques anglais sur ce point particulier, apparaîtrait sous un jour qui leur serait peu favorable, car c'eût été, selon toutes apparences, un attentat gratuit et inexcusable contre l'unité chrétienne. Si, d'un autre côté, saint Augustin, ainsi que les protestants le disent, réclamait une

puissance sur les évêques bretons, au nom et en faveur de saint Pierre, cette assertion encore, quoiqu'elle ait pour but de disculper les évêques réfractaires de Bretagne, est de nature cependant, sous plusieurs autres raisons, à faire naître de sérieuses considérations. Les professeurs de protestantisme peuvent ne pas hésiter à avancer pareille chose; mais celui qui étudie avec zèle les antiquités ecclésiastiques, ne doit pas oublier que la transaction dont il s'agit appartient à une période qui fait partie de ces siècles du christianisme, dont les précédents sont habituellement traités avec respect et déférence par nos plus grands théologiens.

La mission de l'historien ou du biographe est d'exposer les faits et non de décider entre les partis; l'auteur espère, dans ce travail, n'avoir jamais dévié sciemment de ce principe.

Quelle qu'en soit la cause, que ce fût de leur part une revendication consciencieuse d'indépendance, ou, comme le diraient leurs ennemis, une preuve de leur esprit exclusif; qu'ils eussent horreur d'une intervention étrangère; que ce fût par amour puéril de faire les choses à leur manière, ou par tout autre motif moins honorable encore, il est certain que les Bretons n'étaient pas disposés à abandonner un pouce du terrain sur lequel ils se tenaient. Ils ne voulurent pas céder

un seul des trois points très-modérés et très-raisonnables que saint Augustin leur demanda. Ils refusèrent de se conformer à l'usage catholique de célébrer la fête de Pâques; ils ne voulurent pas consentir à administrer le baptême selon la pratique de l'Eglise universelle, et ce qui rend leur détermination plus apparente, pour ne pas dire leur obstination plus manifeste, c'est qu'ils refusèrent absolument d'entrer en coopération avec un collègue pour travailler à la conversion de leurs voisins idolâtres.

Le Saint, voyant que tous ces arguments étaient sans effet, eut recours à un autre expédient pour vaincre l'obstination des Bretons. Il résolut de confier l'affaire à Dieu. Il est rare que de simples arguments conduisent les controverses à un résultat; c'est la prière qui rapproche les hommes et les décide à prendre leur parti. Si elle manque d'opérer le rapprochement désiré, elle le prépare et fait toujours mieux que de vaines disputes ou des engagements peu sérieux; elle amène même des séparations qui nous laissent au moins libres des tentations d'un compromis et de la laborieuse indolence de débats inutiles et interminables. Saint Augustin avait maintenant atteint le point, *laboriosi et longi certaminis finem*[1], où l'on doit

[1] Saint Bède, *Hist. eccl.*, liv. II, c. 2.

choisir devant l'alternative de décider si l'on s'entendra ou si l'on conviendra de différer.

L'archevêque mit en conséquence fin à la discussion, et invita ses adversaires à une prière dont les termes sont arrivés jusqu'à nous; la voici : « Supplions Dieu, qui fait que les hommes ont un même esprit dans une maison, de nous accorder, par ses conseils célestes, la grâce de distinguer laquelle des deux traditions doit être suivie de préférence, et quelle est la meilleure voie pour ceux qui cherchent à arriver à son royaume. » Il ajouta : « Qu'un malade nous soit apporté, et suivant qu'il sera guéri par les prières des uns ou des autres, que la foi et les œuvres de celui qui opérera ce prodige soient regardées comme agréables à Dieu et devant servir de règle de conduite à ses adversaires. »

Un des caractères de la piété de cet âge, ou plutôt de la piété catholique en général, c'est de croire en une providence spéciale. Cette doctrine a été indignement calomniée par les fanatiques, et elle est exposée, comme toute autre chose, à être comprise d'une manière superstitieuse. Cette impression particulière suivant laquelle le succès d'une cause est regardé, dans certaines circonstances, comme la preuve de sa vérité, a partagé le sort de toutes les saintes impressions des âges religieux ou des systèmes mi-

raculeux ; elle a survécu à sa génération, et voyagé au delà des limites de son sol natal et de sa propre atmosphère, et arrivant ainsi au milieu d'étrangers, elle a été maltraitée parce qu'elle a été mal comprise, et elle a peut-être eu à subir les effets d'une décrépitude locale ou d'une bizarrerie isolée. La méthode particulière de décision connue sous le nom de combat judiciaire, qui a été abolie chez nous à une époque dont un certain nombre de vieillards peuvent se souvenir encore, était un reste isolé, échappé d'un autre âge, qui, comme un vieux meuble, superbe dans un temps et à sa place, se trouve hors de mode et hors de saison, et qui, loin de suggérer une idée avantageuse ou de constater un haut principe, est arrivé à être regardé comme une merveille, une pure curiosité antique.

Un exemple semblable à celui du miracle que nous rapportons nous est fourni par la partie de la vie de saint Germain qui a trouvé place dans cette esquisse biographique[1]. On se rappelle que saint Germain établit la foi catholique contre les hérétiques à l'aide du criterium auquel saint Augustin de Cantorbéry avait recours pour défendre le grand principe de l'unité catholique.

Saint Augustin, comme saint Germain, proposa

1 Voir plus haut, page 44.

à ses adversaires de résoudre la question par un miracle ; quoiqu'à regret [1], ils acceptèrent cependant. Cette hésitation de leur part indique certainement le peu de confiance qu'ils avaient en leur propre cause, et jette un jour défavorable sur leur conduite dans cette discussion. Ils ne purent faire autrement que d'accepter, et on ne tarda pas à trouver, au milieu de la foule que la réputation du grand archevêque ou la nouvelle de ce débat avait attirée, un homme désireux de se soumettre à l'épreuve de la miséricorde divine ; c'était un Saxon aveugle. Il fut conduit d'abord au clergé breton, et lorsque celui-ci eut échoué dans sa tentative de le guérir, il fut présenté à saint Augustin. Le Saint, tombant à genoux, supplia la bonté divine de donner des yeux aux aveugles, et, par sa lumière corporelle, d'accorder à un grand nombre la faveur de la vue spirituelle. Le Saxon ouvrit immédiatement les yeux, et la foule proclama saint Augustin l'homme de Dieu et le prédicateur de la vérité. Les Bretons eux-mêmes furent obligés de se rendre, tout en ajoutant qu'il était dur d'avoir à abandonner les traditions de ses ancêtres.

Les sympathies du cœur ne peuvent pas se rendre tout de suite aux convictions de l'intelli-

[1] *Adversarii, inviti licet, concesserunt.*

gence. Qui peut et qui voudrait nier cela ? Ils demandèrent le temps de délibérer et de consulter les hommes qui avaient autorité parmi eux ; cette demande leur fut promptement accordée, et ainsi se termina la première conférence du chêne de saint Augustin.

CHAPITRE XXI.

Raisons pour avoir une seconde conférence. — Le monastère breton de Bancor compte 2100 religieux. — L'ermite de Caernarvon est consulté sur la question des conférences. — Simplicité de cet homme de Dieu. — Sa réponse aux délégués de l'Eglise bretonne. — Seconde conférence. — Saint Augustin s'y rend en grand costume, accompagné de saint Mellite et de saint Just. — Les Bretons se font représenter par sept évêques. — Dinoth, abbé de Bancor, y assistait. — Saint Augustin reste assis à l'entrée des Bretons. — Ceux-ci voient dans ce procédé une injure grave. — Injonctions de l'archevêque de Cantorbéry. — Les évêques bretons refusent de se rendre, et protestent contre son autorité. — Les protestants cherchent vainement à défendre la conduite des Bretons. — Leurs contradictions sur ce point. — Saint Augustin, indigné, quitte la conférence et prophétise l'extermination des chrétiens rebelles. — Accomplissement de cette terrible prophétie. — Récit de saint Bède. — L'Eglise bretonne était restée orthodoxe sur les points de doctrine.

Après la première réunion, on se sépara en décidant de part et d'autre que la conférence serait reprise. Les questions soulevées étaient d'une trop grande importance pour être tout d'abord décidées. Les chrétiens bretons ne pouvaient manquer

de voir, quoique les concessions qu'on leur demandât ne fussent que secondaires, qu'ils ne pouvaient cependant céder, sans que cet acte n'entraînât des changements fondamentaux dans leur position. Les propositions de saint Augustin les avaient en quelque sorte pris par surprise ; les débats de la première conférence avaient été plus ou moins imprévus et tumultueux; leur Église y avait été représentée d'une manière incomplète. Ils sentaient le besoin de prendre leur temps afin de mieux considérer les choses; ils désiraient consulter aussi des personnes prudentes, et rallier toutes leurs forces pour une rencontre définitive.

Nonobstant l'abaissement de l'Église bretonne, elle nous fournit des exemples de la vie religieuse, soit en communauté, soit dans la solitude. Elle possédait le grand monastère de Bancor, dans le Flintshire, que l'on a confondu quelquefois avec Bangor, dans le Caernarvonshire. Ce monastère se trouvait dans une condition extrêmement prospère ; il était occupé par deux mille cents moines, venus sans doute des Églises d'Écosse et d'Irlande, qui étaient en communion avec l'ancienne Église de Bretagne. Il paraît qu'il était aussi bien réglé que florissant. Les moines y formaient sept sections qui, tour à tour, conduisaient au chœur l'office divin. L'abbé, qui s'appelait Dinooth ou Dinoth, avait su mériter,

non moins par ses hautes connaissances théologiques que par son éminente position, le respect universel de l'Église. Il fut consulté sur l'importante question de la première conférence, et invité à être présent le jour où s'ouvrirait la seconde. Il existait alors un autre personnage dont le jugement était d'un plus grand poids encore dans l'Église bretonne ; c'était un vieux solitaire dont le lecteur qui connaît le pays de Galles se représentera la demeure au fond de quelque vallon isolé du district montagneux de Caernarvon ou de Merioneht ; il y verra un lac tranquille et un ruisseau limpide lui fournissant son repas modeste et frugal, et quelque géant, frère des montagnes, semblant faire sentinelle pour empêcher le monde d'y pénétrer. Le saint ermite s'inquiétait peu des luttes et des débats, des questions subtiles et des hautes controverses ; il se contentait d'apprendre jour par jour à résoudre le grand problème dont la solution est le triomphe de toute l'habileté spirituelle : le salut de son âme. Chaque membre a sa place marquée dans le corps de Jésus-Christ, et l'œuvre d'un ermite est de combattre le monde, non avec les armes d'une profonde sagesse et d'une puissante argumentation, ni avec la dextérité du tact ecclésiastique (quelque légitimes et utiles que soient ces moyens), mais par la violence de la prière et la logique silencieuse d'une

sainte vie. Dans des temps simples, et même avec des esprits droits, de pareilles merveilles de sainteté ont toujours été entourées de la dignité des oracles. Le prestige qui les environne doit être favorable à leur influence, et comparé avec la simple habileté, la candeur de la colombe est un guide aussi sûr, dans des sujets pratiques, que, sur certaines questions, la sagesse du serpent est préférable à toutes les autres.

Notre solitaire avait à payer la dette de sa grande célébrité. Un jour, et, selon toute apparence, il en était souvent ainsi, tandis qu'il méditait peut-être sur les avantages de sa retraite, de graves personnages envahirent sa solitude, et son pouvoir d'interprétation fut mis à l'épreuve pour résoudre une question qui était plutôt du ressort d'un pape ou d'un concile, que d'un simple fidèle comme lui. Le résultat devait décider si des milliers de chrétiens, répandus dans les différentes parties des îles Britanniques, seraient rattachés au centre de l'unité, ou resteraient peut-être pendant des siècles dans une position très-équivoque, pour ne pas en dire davantage. Qui oserait nier qu'il y a quelque chose de très-séduisant pour l'imagination, et de très-conforme à l'instinct moral et spirituel, dans ce recours à un homme de Dieu, quand on désire se tirer de circonstances difficiles? Qui oserait mettre en ques-

tion qu'il y a là quelque chose de tout à fait contraire aux habitudes du monde ? Qui peut manquer d'y reconnaître la puissance de la prière, un hommage rendu à la majesté de la sainteté ? En vérité, quand une Église est isolée et impotente, comme l'était celle des anciens Bretons, la sainteté individuelle semble appelée à tenir la place de l'autorité supérieure, et ses décisions verbales sont acceptées comme les accents d'une voix de l'autre monde.

La réponse de l'ermite fut précisément celle que l'on pouvait attendre, pleine d'une douce simplicité et manquant évidemment de sagesse pratique : « Si Augustin est un homme de Dieu, faites ce qu'il vous dit. » — « Mais comment, demandèrent les autres, aurons-nous la preuve qu'il est homme de Dieu ? » — « Le Seigneur, répondit l'ermite, a dit : « Prenez mon joug et « apprenez de moi, car je suis doux et humble de « cœur. » Si Augustin est doux et humble, c'est qu'il porte le joug du Christ, et qu'il vous propose de le porter avec lui. Mais au contraire, s'il est cruel et orgueilleux, alors sûrement il n'est pas l'homme de Dieu, et nous n'avons pas à tenir compte de ses paroles. » — « Mais comment, ajoutèrent les envoyés de l'Église bretonne, distinguerons-nous cela ? » — « Tâchez que lui et les siens arrivent les premiers au lieu du ren-

dez-vous, et s'il se lève quand vous approcherez, alors reconnaissez qu'il est le serviteur de Dieu; écoutez-le et obéissez-lui. Mais s'il vous traite légèrement et se dispense de se lever quand vous entrerez, alors mon avis est que vous devez le traiter légèrement. » Là-dessus les délégués se retirèrent, promettant de mettre à profit ce conseil.

En vérité, une simplicité pareille ressemble un peu à de la rouerie; ce criterium d'humilité sur lequel le bon ermite se base, dans l'innocence de son cœur, comme s'il n'en eût pas connu d'autre, sent un peu l'esprit du monde, et ce n'est peut-être pas là le seul exemple où une qualité chrétienne, séparée de son correctif, peut ressembler et opérer les résultats du défaut qui lui est opposé. Les vertus morales et spirituelles doivent être contre-balancées pour prévenir un renversement. Où a-t-on jamais entendu dire, si ce n'est à la cour des princes et dans les salons fashionables, que la paix et l'amour doivent être sacrifiés à l'intérêt de l'étiquette? Sans aucun doute, l'Eglise a son étiquette, ses convenances minutieuses et délicates, aussi bien que le monde; mais quant à y attacher trop d'importance, à y compter avec trop de sécurité, à se laisser absorber par elles, ou même à y penser plus qu'il ne convient, tout cela appartient au monde, et non à l'esprit de l'Eglise. L'apôtre de l'Angleterre pensait peu aux

grands résultats que pouvait avoir, pour le bien ou le mal, l'accomplissement ou la négligence d'un acte de politesse.

Le second synode se tint avec beaucoup plus de solennité que le premier. L'Eglise bretonne y était représentée d'une manière plus complète, et les actes de l'assemblée furent plus réguliers. L'archevêque était accompagné, comme la première fois, de saint Mellite et de saint Just, qui, probablement avaient, dès ce temps-là, été désignés pour occuper les siéges épiscopaux de Londres et de Rochester. Augustin y vint en habits pontificaux, revêtu des insignes de l'autorité métropolitaine dont il avait naguère été investi. Dans le camp breton, on dit qu'il n'y avait pas moins de sept évêques, quoiqu'on ne sache pas qu'il y eût plus de trois évêchés occupés alors dans le pays de Galles : ceux de Saint-David, d'Ely (plus tard Saint-Asaph) et de Llandaff. S'il y avait à la conférence plus de trois évêques, les autres étaient certainement venus des comtés environnants, qui, à cette époque, pouvaient être compris dans la partie que nous appelons aujourd'hui le pays de Galles.

Les historiens décident qu'il n'y avait pas d'archevêque alors dans les Galles, Caërleon étant entré sous la juridiction de Llandaff, et le dernier archevêque de Menevie ayant em-

porté le pallium au delà du détroit, en se rendant dans la Bretagne française en 560. Au nombre des députés bretons présents au synode, se trouvait le vénérable Dinoth, abbé de Bancor. L'issue de la conférence fut en fait déterminée par le mode de réception que l'archevêque de Cantorbéry adopta envers les représentants de l'Eglise bretonne ; il les reçut assis.

Les historiens ont invoqué diverses raisons pour expliquer ce manque apparent de courtoisie. La principale, c'est qu'il paraît, après tout, que saint Augustin se conformait à l'usage de l'Eglise. On cite, comme précédent de ce genre, l'exemple de saint Cyrille au concile d'Ephèse. Des auteurs prétendent que lorsqu'un synode se tient d'une manière régulière sous la présidence d'un évêque *in pontificalibus,* il serait impossible, sans dérangement, de se lever à l'entrée de chacun de ses membres. Peut-être était-ce parce que saint Augustin était archevêque, et que les délégués de l'Eglise anglaise n'étaient que de simples évêques? On suppose encore que l'archevêque de Cantorbéry a pu avoir l'intention de maintenir son autorité comme représentant du Saint-Siége. Il est possible qu'étant occupé de matières plus graves que des questions d'étiquette, il se soit dispensé, par inadvertance, d'un acte convenable de considération. Il n'en est pas moins certain

que ce qui était, au pis aller, une négligence excusable, fut regardé comme une insulte grave. « Immédiatement, dit l'historien, les Bretons s'emportèrent, et, regardant ce manque d'égard comme un acte de fierté, ils se mirent à contredire tout ce qu'Augustin soutenait[1]. » Il faut reconnaître que les évêques bretons nuisirent à leur cause en prenant si vivement à cœur une affaire de si peu d'importance. Toute personne franche et sensée regardera la chose comme un enfantillage, qui tenait peut-être beaucoup aux usages de ce temps.

Le calme et la modération du grand archevêque firent ressortir à son avantage, par l'effet du contraste, l'esprit étroit avec lequel ses ouvertures furent accueillies.

« Il est vrai, dit-il aux Bretons, que, sous plusieurs rapports, vos usages varient des nôtres et même de la pratique catholique. Cependant, si vous voulez vous rendre à mes injonctions[2] sur trois points particuliers, nous supporterons avec patience vos autres dissidences avec la tradition de l'Eglise; ces trois points sont: 1° Que vous célébrerez la fête de Pâques à l'époque canonique; 2° que vous obvierez, conformément

[1] Saint Bède, *Hist. eccl.*, liv. II, c. 2.
[2] *Obtemperare.*

à l'usage de la sainte Eglise, apostolique et romaine, à certains vices de forme dans la manière dont vous administrez le sacrement de baptême, qui nous fait naître à la divinité; 3° que vous vous joindrez à nous pour prêcher la parole de Dieu à la nation anglaise. »

Les Bretons, indignés, répondirent à cette requête si modérée : « Nous ne ferons aucune de ces trois choses, et, de plus, nous ne vous aurons pas pour archevêque. » Puis, se regardant les uns les autres, ils murmurèrent : « Puisqu'il ne se lève pas quand nous entrons, quelle chance avons-nous d'être respectés par lui si jamais nous reconnaissions son autorité sur nous? »

Il ne paraît pas certain que l'archevêque ait directement exigé l'obéissance des évêques bretons. Peut-être cependant que la sensibilité de leurs oreilles s'alarma du mot *obtemperare*, quoiqu'il n'exprimât rien qui ne fût bien loin d'une autorité universelle. On pense généralement que leurs appréhensions furent exagérées, et qu'ils étaient résolus de mettre fin à la controverse par cette manifestation d'indépendance, qui ressemble beaucoup à un manque de respect fort gratuit. Parce qu'ils ne voulaient pas avoir saint Augustin pour archevêque, ils semblent l'avoir traité comme s'il n'eût pas été revêtu de l'autorité épiscopale.

Un récit qui a été accueilli par quelques historiens, mais qui repose sur des preuves au moins fort douteuses, prétend que les évêques bretons se sont conduits d'une manière plus convenable et plus respectueuse. Son auteur leur fait répondre par la bouche de Dinoth, leur organe : « Les Eglises bretonnes doivent au Pape de Rome et à tous les chrétiens la déférence et la charité d'une bonté fraternelle ; mais nous ne pensons pas qu'il soit dû d'autre obéissance à celui qu'on appelle le Pape, et d'ailleurs, nous sommes sous la juridiction de l'évêque de Caërleon-sur-le-Usk, qui, par la grâce de Dieu, est notre supérieur et directeur. »

Ce document nous frappe, comme trop précis pour l'époque à laquelle on l'attribue, et trop habilement calculé pour favoriser la controverse ; il respire plutôt la polémique anticatholique de nos jours, que la naïveté des temps primitifs, et il semble avoir été écrit après coup, dans l'intérêt des anciens Bretons, comme exprimant les vues de son auteur sur la probabilité historique des faits ; mais nous ne saurions y voir une pièce de nature à s'accréditer par sa propre évidence. Collier l'accepte, sur l'autorité de sir Henry Spelman, « qui donne la réponse de Dinoth en gallois, en anglais et en latin, et qui nous dit l'avoir reçue de M. Pierre Mostyn, un gentleman du pays de Galles. » Une objection

sérieuse à faire, dans tous les cas, contre ce document, c'est que la juridiction métropolitaine de l'Eglise des Galles avait été transférée de Caërleon-sur-le-Usk à Menevie depuis le temps de Dubricius. Il a été répondu à cela que les droits du siége de Menevie n'ont jamais été reconnus d'une manière universelle dans l'Eglise bretonne, et que Caërleon possédait encore une sorte de droit traditionnel à la déférence des siéges suffragants. Il paraît en outre positif qu'au temps de saint Augustin, le siége métropolitain de Caërleon avait tout au plus une existence idéale, et il eût été étrange de venir opposer ses prétentions aux droits si apparents et si incontestables du siége de Cantorbéry. Enfin, nous croyons qu'il est prudent de nous en tenir simplement au témoignage de notre grand historien catholique.

Nous avons vu que les évêques bretons avaient définitivement refusé d'acquiescer aux conditions de saint Augustin. Quelques historiens protestants semblent fort embarrassés de défendre les Bretons de l'accusation d'indifférence pour le bien-être religieux des Saxons. Leur résistance sur les points d'ordre et de coutume est souvent regardé comme peu digne de justification, quoique, en fait, si l'intensité de l'esprit schismatique peut être appréciée par l'insignifiance des raisons qui portent à rompre l'unité, l'opposition des évêques bretons

sur les questions de cérémonie doit être regardée comme une marque particulièrement décisive de leur attachement aux principes d'indépendance.

Mais il est une circonstance qui fait naître une idée encore plus fâcheuse de l'Eglise bretonne : c'est le dédain que ses représentants manifestèrent au sujet de la mission qui leur était proposée dans l'intérêt spirituel des Saxons. La défense présentée en leur faveur par quelques écrivains est indigne d'hommes graves et sensés. Ils prétendent que saint Augustin avait perdu qualité pour plaider la cause des pauvres Saxons en présence des délégués bretons, parce qu'il n'avait pas exigé des Saxons, au nom et en vertu de l'autorité du Saint-Siége, qu'ils restituassent le territoire conquis à ses premiers possesseurs. Ce raisonnement renferme une inconséquence et une extravagance dont il serait impossible de donner un exemple plus remarquable.

S'il est une accusation portée plus souvent que d'autres contre la politique de Rome, c'est celle de se mêler des affaires internationales des peuples. Sa conduite sur ce point est souvent mise en opposition avec celle de l'Eglise apostolique. Et cependant la raison des quelques différences réelles que l'on peut trouver entre la conduite de l'Eglise primitive et celle de l'Eglise des siècles suivants, se trouve dans le changement de

circonstances, produit par une propagation plus étendue du christianisme et l'admission de toutes les nations dans le troupeau de Jésus-Christ. Mais jamais le Saint-Siége ne s'est écarté des maximes du christianisme apostolique, au point de recourir à un système d'intervention gratuite dans les arrangements nationaux des peuples, de manière à jeter la confusion dans les droits de propriété et à tenir tout le monde civilisé dans un état perpétuel de commotion. Cette objection étant ainsi détruite, on ne voit réellement pas qu'il y ait eu la moindre raison plausible d'accepter avec tant de froideur l'offre si zélée et si charitable du grand archevêque[1].

En présence de l'issue désastreuse de la conférence, quant aux intérêts de l'unité catholique, le grand archevêque se leva et partit; mais en quittant l'assemblée, il exprima ses sentiments dans une prédiction solennelle et frappante. S'adressant aux prélats mécontents, d'une voix qui, suivant ses biographes, retentissait comme une inspiration céleste, il leur dit : « Si vous ne voulez point prêter l'oreille à mes prières,

[1] D'après Ussher, l'évêque de Llandaff, qui représentait aussi Caërleon, se soumit à l'archevêque de Cantorbéry, et saint Oudocé, successeur de saint Thélian, alors évêque, fut consacré, à Cantorbéry, des mains de saint Augustin.

préparez-vous aux terreurs d'une dénonciation. Je vous convie à la paix, et vous vous préparez au combat ; attendez-vous donc à être traités en ennemis par ceux avec lesquels vous refusez de vous conduire en frères. Vous regrettez de faire entendre à vos voisins la parole de la vie éternelle, eh bien ! ils se vengeront en dégaînant contre vous l'épée qui donne la mort temporelle. »

On a quelquefois appelé cette déclaration de notre grand apôtre *une menace*. Dans un certain sens, on pourrait sans doute appeler ainsi les prophéties et même toutes les dénonciations évangéliques que l'on trouve dans l'Ecriture sainte. Les psaumes de David et les épîtres des apôtres renferment plusieurs menaces de ce genre ; ainsi : « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez et vous vous désolerez. » C'est là, dans un sens, une menace terrible et solennelle. Toute prédiction de châtiment, toute exhortation pourrait aussi être appelée une menace, et recevoir ce nom de la part de personnes qui ont l'esprit étroit et faible. Des incrédules et des hérétiques ont osé parler de passages des saintes Ecritures comme exprimant des sentiments vindicatifs !

Si l'on considère comment de telles impiétés ont obtenu leur objet, et quel genre de résultats

elles ont amenés, on comprendra que c'est en vérité une bien petite chose, pour un saint de l'Eglise, que d'avoir à supporter des imputations irrévérencieuses, que nous devrions appeler blasphématoires. Cependant, l'Eglise pense que toutes ses principales lumières participent en quelque mesure à l'esprit prophétique. Et elle croit, de ceux qui sont bien loin d'être ses lumières, de ses prêtres ordinaires, que tous ont reçu d'en haut la puissance de lier aussi bien que celle de délier. Si, dans la conduite des chrétiens bretons, il y avait un principe d'opposition préméditée à la grâce divine, (et qui oserait soutenir avec certitude le contraire?) il est possible que Dieu ait voulu se servir d'eux comme d'un exemple pour son Eglise, en leur infligeant un châtiment remarquable qui pût à la fois inspirer à d'autres la crainte de l'offenser, et mûrir pour sa gloire, par de terribles souffrances, les victimes de son jugement. Ce fut là, en effet, un terrible châtiment et un exemple remarquable. Nous laisserons à saint Bède le soin de nous le raconter :

« La prophétie de saint Augustin fut, par l'effet d'un jugement divin, réalisée jusqu'aux plus minutieux détails. Car, après ces choses, Ethelfrid, le vaillant roi des Angles, dont nous avons déjà parlé, réunit une grande armée et fit un horrible carnage de ce peuple perfide dans la ville

des Légions, que les Angles appelaient Legacaestir, mais que les Bretons nommaient plus convenablement Caër-Légion. Quand, au moment de livrer la bataille, il vit leurs prêtres qui s'étaient réunis, se tenant à l'écart en un lieu de sûreté, afin d'offrir des prières pour leur chef, il demanda qui étaient ces hommes et dans quel but ils se réunissaient ainsi. Un grand nombre de ces prêtres étaient attachés au monastère de Bancor, où l'on rapporte qu'il y avait un si grand nombre de moines, qu'on l'avait divisé en sept portions, dont chacune avait un supérieur spécial et ne comptait pas moins de trois cents hommes, qui tous vivaient du travail de leurs mains. Un grand nombre de ces moines se rendirent, avec d'autres personnes, après trois jours de jeûne, sur le théâtre où allait se livrer la bataille, afin d'offrir des prières au ciel.

« Celui qui protégeait les prêtres bretons contre les épées de l'ennemi, pendant qu'ils faisaient leurs dévotions, était un certain Brocmail. Dès que le roi Ethelfrid connut le but de leur réunion, il s'écria : « En vérité, depuis que ces gens-là prient Dieu, « ils se battent contre nous, car quoiqu'ils n'aient « pas d'armes, ils usent du glaive de leurs im- « précations. » En conséquence, il ordonna à ses soldats de diriger leurs armes contre ces hommes, et il détruisit ainsi, non sans de grandes pertes de

son côté, ce qui restait de cette abominable (*nefanda*) bande. Il paraît qu'il fut tué dans cet engagement environ douze cents religieux venus pour prier, et que cinquante seulement échappèrent par la fuite. Quant à Brocmail, lui et sa troupe se sauvèrent dès le premier mouvement de l'ennemi; ils abandonnèrent ceux qu'ils devaient protéger, sans aucune défense, comme une proie livrée à l'épée des meurtriers. Ainsi s'accomplit le présage du saint évêque Augustin, quoiqu'il eût été lui-même longtemps auparavant appelé à la cour céleste, et ces traîtres (*perfidi*) envers l'Eglise expièrent par la mort temporelle le crime d'avoir méprisé des conseils qui auraient été si profitables à la santé éternelle de leurs âmes[1]. »

Nous avons à peine osé, en traduisant, prendre sur nous de reproduire toute la force de l'original, dans la crainte de froisser des préjugés, quoique nous ne fissions que rapporter les paroles d'un écrivain qui n'est rien moins qu'un célèbre historien catholique. Il est un grand nombre de personnes autour de nous qui ne peuvent pas supporter le langage dans lequel les catholiques parlent du péché de schisme. D'autres épousent

1 Les expressions de l'original sont encore plus fortes : « *Quod oblata sibi perpetuæ salutis consilia spreverunt.* »

volontiers la cause de ces anciens chrétiens bretons, parce qu'ils voient en eux les champions d'un principe important, et qu'ils fournissent l'exemple d'un précédent favorable à leurs vues. L'objet de cette esquisse biographique n'étant pas de fomenter la division, mais d'inviter à la charité, nous ne nous prononçons pas autrement qu'en exposant impartialement les faits.

D'un autre côté, l'ancienne Eglise bretonne a été l'objet d'injustes reproches aussi bien que d'éloges non mérités. Parmi ces reproches se trouve celui qu'émet, il est vrai, sous forme de soupçon, l'historien Milner, d'une tendance au pélagianisme[1]? Mais ce serait, en vérité, amoindrir l'œuvre du grand saint Germain, que de supposer que les restes de cette hérésie présomptueuse n'avaient pas été depuis longtemps extirpés du sol anglais, et le fait seul que les stipulations de saint Augustin portaient uniquement sur des irrégularités dans les cérémonies, doit être regardé comme un acquittement prononcé par le grand archevêque sur toutes les questions de doctrine.

[1] L'auteur croit cependant devoir payer son tribut de reconnaissance et de respect à cet historien protestant, pour la franchise religieuse avec laquelle il cherche à rendre justice aux saints de l'Eglise, dans ce cas-ci comme dans plusieurs autres exemples.

La seule accusation de nature à soulever quelques doutes, serait celle qui regarde le baptême; et même là-dessus nous craignons d'avoir supposé avec trop de précipitation que les irrégularités qui s'étaient introduites dans l'Eglise bretonne fussent de nature à affecter l'essence du sacrement[1]. Cressy pense que ces irrégularités consistaient plutôt dans quelque déviation des usages de l'Eglise catholique, en ce qui regarde les époques où l'on doit administrer ce sacrement et l'espace de temps nécessaire à l'instruction des catéchumènes.

Disons, en finissant, que la ville de Caërleon, mentionnée dans la citation de saint Bède, n'est pas Caërleon-sur-le-Usk, mais Chester. Quant à Bancor, le siége du grand monastère breton, un ami profondément versé dans la topographie du pays de Galles et des comtés environnants, nous écrit les lignes suivantes :

« Je n'ai aucun doute que la ville en question soit *Bangor Monachorum*, dans le canton de Maelor, portion détachée du Flintshire qui longe le Shropshire. Bangor est une paroisse située à quatre milles de Wrexham, sur la grande route allant de cette localité à Whitchurch, tout près la

[1] Voir plus haut, page 311.

rivière la Dee. On n'y trouve aucune trace de haute antiquité, et l'église a été presque entièrement reconstruite. »

CHAPITRE XXII.

Saint Augustin approche de sa fin. — La durée de son ministère. — L'histoire de ses dernières années est enveloppée d'obscurités. — Ses tribulations dans son voyage du Dorsetshire. — Il est injurié et pourchassé. — Châtiments miraculeux infligés aux persécuteurs du Saint et de ses compagnons. — Conversion des populations frappées par la colère de Dieu. — Saint Augustin se retire dans un lieu écarté. — Dieu se révèle à son serviteur. — Miracle destiné à perpétuer le souvenir de cette vision. — Saint Augustin achève de parcourir les Etats du roi Ethelbert. — Sebert, roi d'Essex, demande le baptême. — Il est baptisé par saint Augustin. — Saint Mellite est consacré évêque de Londres, et saint Just évêque de Rochester. — Mort de saint Grégoire le Grand, en 604. — L'Angleterre honore la mémoire de ce saint Pontife.

Il était certain maintenant qu'Augustin et ses compagnons auraient à poursuivre seuls leurs travaux apostoliques. Quoique la carrière du Saint marchât rapidement vers son terme, ses travaux n'étaient guère plus que commencés.

Ce qui a été observé sur d'autres saints est particulièrement vrai de saint Augustin de Cantorbéry; son œuvre principale dans l'Eglise fut

restreinte à un espace de temps fort court. Sa vie a été cachée au monde jusqu'à sa dernière moitié, car son ministère ne comprend guère plus de dix années, et de ce laps de temps, les trois dernières semblent avoir été les plus critiques. Augustin est du nombre de ces saints qui ont vécu pour Dieu plus de la moitié de leur existence, et qui n'en ont consacré qu'une faible partie aux hommes, si toutefois l'on peut vivre pour Dieu sans servir en même temps ses semblables. Mais pouvons-nous nous étonner que la vie des saints offre en quelque sorte une miniature de la vie de notre divin Sauveur? Nous connaissons peu de chose du Fils de Dieu avant qu'il eût atteint sa trentième année. Sa mission pour les hommes, en ce qu'elle eut d'extérieur et de sensible, s'accomplit dans un peu plus de trois ans, et ce que nous pourrions peut-être appeler sans inconvenance, la crise décisive, fut encore de plus courte durée.

Les incidents de la dernière partie de la vie de saint Augustin, à l'exception de quelques faits importants, sont enveloppés d'une grande incertitude. L'historien dont le nom est entouré de plus de considération pour les critiques de cette époque, saint Bède, résume toute la période de la vie de saint Augustin postérieure à la seconde conférence dans un chapitre ou deux. Les lacunes

qu'offrent les récits de saint Bède sont comblées par Gosselin; mais ce dernier biographe s'attache sans doute à représenter le Saint d'après l'idée qu'en a toujours conçue l'Eglise catholique, plutôt que sur des preuves satisfaisantes pour le critique. On mettra peut-être en question si une histoire est susceptible de perdre son caractère de simple chronique sans entrer plus ou moins dans le domaine du roman. Nous ne prétendons certainement pas, relativement à ces vies, qu'elles reposent ou qu'elles puissent reposer, dans chaque particularité, sur des preuves palpables; mais ce que leurs auteurs espèrent, c'est que les lois qui règlent tous les récits historiques n'y ont pas été sciemment violées[1].

Demandons-nous si le cachet d'évidence de tout récit historique n'est pas plutôt ce qui tombe dans le domaine de la vraisemblance qu'une preuve bien rigoureuse. Quand il est une fois reconnu que le sujet dont on s'occupe est miraculeux, on a fait un grand pas vers l'admission que ses preuves ne sont pas indignes de confiance. Cependant, il nous paraît convenable d'informer le lecteur que nous abandonnons le terrain de la

1 L'auteur parle des vies de saints formant la collection à laquelle nous empruntons l'histoire de saint Augustin.
(*Note du Traducteur.*)

certitude historique où nous avons marché jusqu'ici, pour le conduire sur un sol moins ferme, mais que nous ne disons cependant pas être moins sûrs; seulement, il doit s'attendre à trouver moins de solidité quant à l'argumentation.

D'anciens biographes de saint Augustin ont rapporté qu'avant de retourner à son siége métropolitain il passa quelque temps dans les comtés de l'ouest de l'Angleterre, et spécialement dans le Dorsetshire. Nous supposons que ce fut dans son trajet du nord à l'ouest qu'il tint sa conférence avec les délégués bretons sur les frontières du pays de Galles. Les récits en question représentent aussi la grande épreuve de la vie de saint Augustin, comme ayant eu lieu dans le cours de son expédition dans l'ouest. Son voyage du nord, nous l'avons déjà dit, ressembla davantage à la marche d'un triomphateur qu'à celle d'un apôtre de l'Evangile, quoique nous n'ignorions pas l'esprit de mortification avec lequel il fut entrepris et poursuivi, et qu'il suffise d'ailleurs de se rappeler, pour le savoir, que l'archevêque se rendit partout à pied. Néanmoins, il n'est pas de tradition qui parle de sa réception dans le nord de l'Angleterre, autrement que comme favorable et même cordiale. Mais les récits de ses voyages dans le Dorsetshire sont bien

différents. Nous apprenons qu'à son arrivée dans un village de ce comté, il eut à essuyer toutes sortes d'insultes. Ses méchants habitants, non contents d'accabler ces saints visiteurs de paroles injurieuses, leur lancèrent des projectiles. Les marchands de poissons, nombreux dans ce village qui était un port de mer, prirent une part active à ces outrages; on alla jusqu'à porter les mains sur l'archevêque et ses compagnons. Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, la sainte compagnie secoua la poussière de ses souliers et se retira. Il paraît que les habitants de cette localité ont souffert la peine de leur conduite impie jusque dans leurs générations éloignées. Tous les enfants qui naquirent depuis cette époque portèrent et transmirent les traces du péché de leurs parents par une dégoûtante difformité. Dans un autre endroit, les missionnaires eurent à souffrir encore davantage. A en juger par les rapports qui sont arrivés jusqu'à nous, on dirait que ses habitants étaient des démons ayant pris la forme humaine. Ils repoussèrent les serviteurs de Dieu à peu près dans les mêmes termes que le possédé; ils disaient presque : « Eloignez-vous de nous, nous ne vous connaissons pas. » Ils parlèrent, dit le récit, de ligue avec l'esprit de mort. Quelques-uns prirent des armes tranchantes et coururent sur les missionnaires qui étaient sans

défense; d'autres allumèrent des torches, avec l'intention de mettre le feu à leurs vêtements. Le Saint n'en continua pas moins à prêcher, et à ce spectacle, les meurtriers, frappés de cette intrépidité, s'arrêtèrent, comme autrefois les émissaires du grand-prêtre et des anciens qui tombèrent à terre à la vue du Très-Haut.

Ils s'arrêtèrent, mais seulement pour recommencer leurs outrages d'une autre manière. Maintenant ils lancèrent des flèches et firent entendre des paroles plus blessantes. Ils tournèrent en plaisanteries blasphématoires les divins avertissements du prédicateur. Que pouvait faire le missionnaire? Au lieu de prêcher, il se mit en prières, et il supplia le Christ de changer les dispositions de ses ennemis. Peu de temps après, toute la population fut attaquée d'une maladie terrible et surnaturelle. Les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, furent affectés d'ulcères cancéreux qui les brûlaient dans toutes les parties du corps. Le châtiment fut aussi universel que le péché; un cri d'agonie retentit dans toute la ville.

Cette punition produisit d'excellents effets; son éloquence ne fut pas vaine. Tous les cœurs se tournèrent vers Augustin, et celui qui s'était trouvé au milieu d'eux pour leur châtiment, ne leur fit pas défaut quand ils demandèrent misé-

ricorde. Ils eurent, l'un après l'autre, recours au saint archevêque et implorèrent son pardon. A la fin, les hommes et les femmes vinrent en foule demander à être baptisés; le même bain qui lava leurs péchés, éteignit le feu qui dévorait leurs corps.

Peu de temps après, saint Augustin et ses camarades quittèrent cette localité, et se dirigèrent vers un lieu retiré, éloigné d'environ cinq milles; ils semblaient être dans un désert sec et aride, où il n'y avait pas d'eau pour se rafraîchir. Il paraît que Notre-Seigneur se mit en ce lieu en communication avec le Saint par une révélation spéciale, et au même instant, comme preuve de cette manifestation, une source d'eau jaillit et se partagea en divers ruisseaux, qui convertirent bientôt le désert en un délicieux jardin. Saint Augustin nomma cet endroit Cernel, parce qu'il y avait été favorisé de la vue de Dieu[1]. Ce lieu devint

[1] Voici le récit de Malmesbury : « Saint Augustin, après avoir converti Kent à la foi chrétienne, voyagea dans le reste des provinces anglaises, aussi loin que s'étendaient les Etats du roi Ethelbert, qui comprenaient toute l'Angleterre, à l'exception du Nothumberland. Etant arrivé à Cernel, les habitants le traitèrent avec une extrême grossièreté ; ils attachèrent des queues de raies (*caudas racharum*) à ses vêtements et le repoussèrent à une distance assez éloignée de la ville. Le Saint prédit cependant le changement qui devait s'opérer, et s'écria, en s'adressant à ses compagnons : « *Cerno Deum* qui et nobis

ensuite le site du monastère de Cerne ou Cerne-Abbas, dans le Dorsetshire. On rapporte qu'à une époque postérieure, un abbé de Cernel fut guéri, à l'article de la mort, par les eaux de la fontaine miraculeuse qui avait jailli en commémoration de la grande consolation spirituelle accordée à saint Augustin, et que le Saint lui-même parut à côté du moribond, comme s'il eût été l'instrument providentiel de cette bénédiction[1].

Saint Augustin, après avoir parcouru, dans toute leur étendue, les Etats du roi Ethelbert, à

« retribuit gratiam, et furentibus illis emendatiorem infundet « animam. » Les habitants se repentirent de ce qu'ils avaient fait; ils demandèrent au missionnaire pardon de leur conduite et sollicitèrent son retour. Le Saint, attribuant à Dieu ce changement, donna à la localité le nom de Cernel, composé du monosyllabe hébreu אל, qui entre dans le mot אלרה Dieu, et du mot latin *cerno*. La conversion des habitants suivit bientôt, et quand on eut besoin d'eau pour les baptiser, une source jaillit sur son ordre. Il y a d'autres interprétations de ces faits. Le récit de Gosselin, que nous avons suivi dans le texte, est un peu différent. L'incident des queues de poisson se rattache, selon lui, à des événements qui eurent lieu dans une autre localité.

[1] On croit que, dans son voyage de Dorsetshire à Cantorbéry, saint Augustin s'est arrêté quelque temps dans le voisinage d'Oxford. Il y a dans la grande bibliothèque de cette ville (*Bodleian*) un manuscrit du XIII[e] siècle, contenant un récit remarquable d'une entrevue qu'eut le Saint, à Cumnor, avec un prêtre et un laïque du voisinage, au sujet des dîmes; on y rapporte aussi les circonstances miraculeuses qui suivirent. Ce récit est aussi donné dans la collection des bollandistes. On trouvera en appendice une copie du manuscrit en question.

l'exception de l'extrémité ouest qui était occupée par les Bretons, retourna enfin à son siége métropolitain, et il y termina sa carrière terrestre. D'après une tradition, saint Augustin aurait visité l'Irlande, et serait arrivé jusqu'à la cour du roi Coloman, où il aurait prêché la parole de vie, et reçu ensuite, dans l'Eglise, le roi, la reine et les principaux personnages de la cour. Ce serait là qu'il aurait converti Livinus, qui fut plus tard mis au nombre des saints de l'Eglise anglaise.

Nous reprenons maintenant le terrain de l'histoire authentique. Bientôt après la rentrée de saint Augustin à Cantorbéry, Sebert, roi d'Essex, fit des ouvertures à Ethelbert, pour embrasser la foi chrétienne. Sebert, qui est aussi appelé Seberct ou Sigebert, était le neveu du roi Ethelbert, son père ayant épousé Ricula, sœur de ce prince.

Les Etats du roi Sebert étaient contigus à ceux de son oncle, dont il dépendait, comme tous les autres princes de l'Heptarchie.

Le roi Ethelbert soumit la requête de son neveu à l'archevêque, qui y répondit en envoyant à lui Mellite et quelques autres missionnaires. Non content de cette preuve d'intérêt, il parut bientôt en personne à la cour du roi Sebert, et baptisa le monarque de ses propres mains.

La conversion du roi d'Essex fut une circon-

stance qui facilita la consécration de saint Mellite à l'évêché de Londres. C'est à cette époque que furent jetés les fondements des deux grandes églises métropolitaines de Saint-Paul et de Westminster, dont il appartient au biographe de saint Mellite de parler avec détails. La même année (604 suivant saint Bède), saint Just fut consacré évêque de Rochester, et le roi Ethelbert bâtit et dota richement dans cette ville l'église cathédrale de Saint-André.

C'est aussi en 604 que mourut saint Grégoire le Grand. Depuis longtemps il souffrait d'une faiblesse d'estomac ; il était en outre attaqué de fièvres lentes et sujet à de fréquentes attaques de goutte, indispositions qui le tinrent une fois au lit deux années entières. Un de ses derniers actes fut de donner à l'église Saint-Paul divers terrains destinés à fournir aux frais de son éclairage ; on assure que l'acte de donation a été conservé, jusqu'à ce jour, dans les registres de l'église. « Dieu l'appela à lui, dit le révérend A. Butler, le 12 mars, vers sa soixante-quatrième année, après qu'il eut gouverné l'Eglise treize ans, six mois et dix jours. Son pallium, le reliquaire qu'il portait autour du cou et sa ceinture furent conservés longtemps après sa mort ; Jean le diacre décrit un portrait d'après nature que l'on voyait de son temps dans le monastère de Saint-André.

Ses saintes dépouilles reposent dans l'église du Vatican. Les Grecs et les Romains honorent son nom et sa mémoire. Le concile de Cliff ou Cloveshoe, sous l'archevêque Cuthbert, en 747, commanda que sa fête fût célébrée dans les monastères d'Angleterre, et le concile d'Oxford, en 1222, étendit cet ordre à tout le royaume. Cette loi subsista jusqu'au changement de religion. »

CHAPITRE XXIII.

La mort d'Augustin suit de près celle de saint Grégoire. — Le Saint consacre lui-même son successeur au siége de Cantorbéry. — Saint Augustin fait appeler près de son lit de mort Ethelbert et la famille royale. — Il rend le dernier soupir en bénissant ceux qui l'entourent. — Les cendres de saint Augustin sont provisoirement déposées près de la cathédrale. — Translation de ses reliques quand l'édifice est achevé. — Il est enterré sous le portique en 613. — Hommages rendus à saint Augustin par l'Eglise d'Angleterre. — Epitaphe qu'on lisait sur son tombeau du temps de saint Bède. — Les reliques du Saint sont plus tard déplacées et déposées en divers endroits.

Saint Augustin ne tarda pas à suivre son père spirituel. Il s'endormit dans le Seigneur un ou deux ans après saint Grégoire, si ce ne fut pas la même année.

Le dernier grand acte de sa vie fut de consacrer, comme son successeur sur le siége de Cantorbéry, Laurent, un de ses anciens compagnons et l'un des deux délégués qu'il avait envoyés à Rome pour chercher de nouveaux missionnaires.

Il suivit, en cela, l'exemple de saint Pierre, qui, avant son départ, prit les mêmes précautions dans l'intérêt de l'Eglise naissante de Rome, en choisissant saint Clément pour successeur. Saint Augustin appela à son lit de mort son grand bienfaiteur, le roi Ethelbert avec toute sa famille, le nouvel archevêque, plusieurs membres du clergé et autres personnes, et il mourut en bénissant et en exhortant les assistants. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus!* Oh! de quelles douces espérances et de quelles bénédictions l'Eglise accompagne l'âme d'un saint dans son passage à la plénitude de la joie céleste! Quelle douceur et quelle force la mort du juste donne aux paroles de consolation que l'Eglise adresse même aux fidèles ordinaires! « Que les cœurs des anges viennent donc recevoir votre âme lorsqu'elle sortira du corps; que l'auguste sénat des apôtres accoure à sa rencontre avec l'armée triomphante des martyrs; qu'elle soit entourée par la troupe éclatante des saints confesseurs; qu'elle soit reçue par le bienheureux chœur des vierges, et que les patriarches l'embrassent étroitement pour la faire jouir dans leur sein de l'éternel repos. Que le très-doux Jésus se montre à vous, et vous place au nombre de ceux qui le serviront toute l'éternité... Que Dieu se lève et que ses ennemis se dissipent; que ceux

qui le haïssent fuient sa présence. Qu'ils s'évanouissent comme la fumée; que les pécheurs périssent comme la cire qui est au soleil; mais pour les justes, qu'ils se réjouissent éternellement en la présence de Dieu... Que les légions infernales soient confondues et couvertes de honte, et que les ministres de Satan n'aient pas l'audace de vous arrêter dans votre route. Que Jésus, crucifié pour vous, vous délivre de la mort éternelle. Que le Christ, Fils du Dieu vivant, vous place dans son paradis, au milieu de plaisirs sans cesse renaissants, et que ce bon pasteur vous reconnaisse pour une de ses brebis; qu'il vous pardonne tous vos péchés, et vous mette à sa droite avec ses élus. Que vous voyiez face à face votre Rédempteur, et que, sans cesse en sa présence, vos yeux soient heureux de contempler la vérité. Enfin, qu'étant admis dans l'assemblée des saints, vous jouissiez des douceurs de la contemplation divine pendant tous les siècles[1]. »

Le corps du juste est enterré en paix, et son nom vit à jamais. Telle est la part des saints dans l'Eglise militante, tandis que leur âme immortelle est reçue dans les cours célestes, en attendant qu'elle reprenne son tabernacle glorifié, à la résurrection du genre humain.

1 *Ordo commendationis animæ, secundùm Breviarium Romanum.*

CHAPITRE XXIV.

De la vertu attachée aux reliques des saints. — Des miracles posthumes de saint Augustin. — Récit de quelques-uns des miracles qui ont prouvé l'efficacité de l'intervention de ce grand saint auprès de Dieu. — Conclusion.

Gosselin a laissé un livre sur les miracles opérés depuis la mort du Saint par la puissance de ses reliques et le secours de son intercession. Les lecteurs de ces vies savent déjà que l'Eglise catholique a toujours reconnu une vertu particulière aux corps des saints, ces temples du Saint-Esprit, même après que l'âme les a quittés pour retourner à Dieu. La sainte Ecriture autorise cette consolante croyance; car si les os des anciens prophètes furent doués de la puissance de rendre la vie aux morts [1], combien plus doit-on s'attendre à trouver une vertu

[1] II *Rois*, XIII, 21.

miraculeuse attachée aux reliques de corps qui ont été comme des châsses dans lesquelles le Saint-Esprit a habité dans toute la plénitude promise par l'Evangile!

Le *Credo* de saint Athanase a transmis à l'Eglise de tous les âges une étonnante et glorieuse vérité dans cette promesse : « Omnes homines « resurgere habent *cum corporibus suis.*» Ainsi, nos propres corps, et non pas seulement les âmes qui les habitent, sont doués d'immortalité, comme fruit, nous disent les écrivains catholiques, de la participation en Jésus-Christ par le sacrement de son très-saint corps et précieux sang. Mais si une certaine sainteté est, d'une manière générale, inhérente aux corps des personnes mortes en Jésus-Christ, vu que ce sont essentiellement les corps avec lesquels elles se lèveront à sa venue, que pensera-t-on des dépouilles mortelles des saints, qui, même dans cette vie, ont été purifiées, comme par l'action du feu, du levain de la corruption, et qui ont été animées par ceux qui sont sur la terre les correspondants des âmes habitant avec Jésus-Christ dans les cieux? Il est constaté, sur des témoignages positifs, que les corps des saints ont souvent été miraculeusement préservés de la pourriture; Dieu voulant donner par là à ceux qui le craignent une preuve de la puissance avec laquelle il rassemblera à la fin des temps

la poussière éparse des corps, de manière à maintenir dans son intégrité chaque tabernacle où son Esprit a habité.

Ainsi, non-seulement les reliques des saints, mais les alentours des lieux où ils reposent ont toujours été regardés comme animés d'une vie miraculeuse. Quant au grand apôtre de l'Angleterre, on rapporte de lui beaucoup plus de prodiges opérés après sa mort qu'auparavant; ce qui s'accorde d'ailleurs parfaitement avec l'expérience. Car combien de fois ne voit-on pas des chrétiens éminents qui ne sont pas des saints de l'Eglise, et des influences qui sont loin d'être ce que l'on peut généralement appeler miraculeuses, n'exercer leur puissance sur le monde qu'à partir du terme de leurs rapports extérieurs avec lui! Pour ces hommes, la mort semble être, d'une manière mystérieuse, la période de leur entrée dans la vie, non-seulement en ce qui regarde leur existence individuelle qui était cachée, mais même leur vie en ce monde. Souvent eux-mêmes, comme le public, ne savent avoir vécu utilement que lorsque le voile de la chair est déchiré. Leur *nom* a une puissance dont leurs paroles et leurs actions semblaient manquer, et la vertu posthume des saints n'est qu'une démonstration du même principe!

Ces considérations pourront préparer les lec-

teurs, même les plus sceptiques, à recevoir au moins avec attention et respect le témoignage du biographe Gosselin relativement aux miracles opérés sur la tombe ou par l'intercession de saint Augustin. Et si l'on songe que cet écrivain était presque contemporain de quelques-uns des événements qu'il rapporte, et que les récits qu'il en a laissés étaient susceptibles d'une réfutation facile, on conviendra que son témoignage, même suivant les lois rigoureuses de l'évidence historique, ne saurait être jugé indigne de confiance. Ainsi, le premier des miracles que Gosselin raconte, date de 1011, et Gosselin vivait à la fin de ce même siècle. Son récit fut publié à Cantorbéry, sur le lieu même où le miracle s'était opéré. Il est rapporté par Thorn, abbé de saint Augustin, et se trouve à la page 194 de ce volume. Gosselin raconte, entre autres, le miracle suivant, comme ayant eu lieu à la tombe de saint Augustin de Cantorbéry, et sous l'influence immédiate de son patronage.

Un Saxon, nommé Leodegarius, était attaqué depuis sa naissance d'une affection nerveuse produisant des contractions tellement épouvantables dans toutes les parties de son corps, qu'il ressemblait plutôt à un monstre qu'à un être humain. Cet infortuné avait passé plusieurs années de sa vie à se traîner d'un pays à l'autre; nous di-

sons traîner, parce qu'il avait tout à fait l'apparence d'un reptile. De l'Allemagne, d'où il était originaire, il s'était rendu à Rome dans l'espoir d'obtenir sa guérison par les prières de quelque saint. Enfin, il vint en Angleterre, et pendant qu'il veillait une nuit dans l'abbaye de Saint-Pierre à Westminster, une inspiration divine lui dit de chercher des secours à Cantorbéry.

Dès le matin, il se mit en route pour la ville métropolitaine; il s'y rendit en s'embarquant à Greenwich, où, à ce qu'il paraît, des bateaux stationnaient pour transporter les pauvres aux frais du public[1].

En arrivant à Cantorbéry, il trouva une pieuse dame qui le prit en pitié, lui donna à manger et le logea pour une nuit. Le jour suivant, guidé par sa bienfaitrice, il se rendit à la cathédrale, et là, par l'intervention de son hôtesse, il obtint admission dans le sanctuaire, tout près du maître-autel. Il passa trois nuits en prières, et le matin du quatrième jour, sa persévérance fut récompensée. Voici comment il raconta lui-même ce qui s'était passé.

Trois personnages vénérables lui apparurent, qui avaient un air patriarcal et qui étaient éclatants comme des anges. Celui du milieu

1 *Navis eleemosynaria.*

était plus grand que les autres; ses cheveux, d'une blancheur de neige, prenaient sur sa tête la forme d'une croix; ses yeux exprimaient la douceur, et sa physionomie était radieuse et souriante. Il était vêtu d'une robe sacerdotale, si splendide, qu'elle semblait rivaliser avec ce qu'on rapporte de Salomon; cette robe était arrêtée à la taille par une agrafe d'or. Il tenait à la main une grande croix d'un éclat éblouissant. Son compagnon de droite était d'une taille moyenne; il avait des yeux d'un brillant remarquable, et un front blanc comme la neige. Celui de gauche était de la hauteur d'un nain, ainsi qu'il est rapporté de l'homme qui désirait recevoir Jésus-Christ dans sa maison; mais ses formes avaient une symétrie parfaite et une beauté qui ne laissaient rien à désirer. Tous trois étaient revêtus de costumes si riches et si magnifiques, que la terre n'en avait pas encore vu de semblables. Ces étrangers mystérieux se dirigèrent vers le lieu où le pauvre infortuné était couché à terre avec ses membres repliés les uns sur les autres. Son infirmité était telle, qu'il ne pouvait changer de position; se tenir debout, être assis ou à genoux, était pour ce pauvre perclus une seule et même chose.

En arrivant à lui, les étrangers s'arrêtèrent soudainement. L'infortuné les regarda avec une

crainte qui était presque de la terreur. Enfin, le prêtre placé au milieu dit à son compagnon de droite de faire savoir au malheureux qu'ils étaient venus à lui comme ministres de miséricorde. Il s'approcha alors et lui révéla que saint Augustin venait pour le guérir. A peine le nom d'Augustin fut-il sorti de sa bouche, que le perclus crut entendre la voix de Dieu, et s'adressant alors au principal personnage : « C'est vous, dit-il, père très-clément, que je cherche ; une voix divine m'a dit que vous êtes de tous les saints celui qui doit me délivrer. » Saint Augustin ordonna alors à ses deux compagnons de procéder à la guérison. Ils commencèrent par relever l'infirme ; l'un d'eux plaça ensuite la main sur la partie supérieure de son corps, pendant que l'autre fortifiait ses genoux et ses muscles. On parle de sa guérison comme ayant été beaucoup plus douloureuse que sa maladie. Tandis qu'elle s'opérait (car elle ne fut pas instantanée), le pauvre homme, d'après ce que nous lisons, criait en demandant grâce. Enfin son corps, qui auparavant n'était qu'une masse de chair, prit une forme naturelle, et ses trois bienfaiteurs disparurent, se dirigeant chacun vers un tombeau. Pendant ce temps, le sacristain et les gardiens de l'église, réveillés par les cris de douleur partis du sanctuaire, étaient accourus sur le lieu, et, à leur grand étonnement, ils y

trouvèrent le pauvre perclus, dont le pitoyable état avait excité leur commisération la veille, dans la pleine jouissance de sa santé et de son agilité. Il leur raconta alors les circonstances de son voyage à Cantorbéry, et de son entrevue avec les trois étrangers merveilleux, et il apprit d'eux que les trois châsses d'où ils avaient paru sortir et vers lesquelles il les avait ensuite perdus de vue, étaient celles de saint Augustin et de ses compagnons, saint Laurent et saint Mellite. Ces deux derniers étaient donc les personnages qui avaient paru à la droite et à la gauche du Saint.

Un grand nombre des miracles attribués à saint Augustin de Cantorbéry se passent sur l'Océan. A notre époque de civilisation, où l'art de la navigation est si avancé, qu'un voyage sur mer n'est guère plus dangereux qu'une excursion sur terre, nous ne pouvons nous former une idée exacte de la manière dont tout le monde, à l'exception des marins qui depuis leur enfance étaient accoutumés à vivre sur l'eau, regardait, au moyen âge, la seule traversée du détroit Britannique. D'ailleurs, il est admis même aujourd'hui qu'il y a dans la vie du marin de quoi rendre un homme religieux, ou le conserver tel, surtout s'il lui est arrivé d'essuyer quelque tempête.

Qui n'a pas entendu parler des *superstitions* des marins? Qui a visité les pays catholiques sans

observer, dans les ports de mer, la contre-partie chrétienne de la *votiva tabella* d'Horace, dans les petits navires et autres appareils nautiques suspendus aux voûtes des églises, comme souvenirs perpétuels de délivrance, comme offrandes en l'honneur de celle dont les marins catholiques aiment à chanter les louanges en l'appelant : *Étoile de la mer* [1]? En Angleterre, quoique les grandes villes maritimes soient pour la plupart (c'est bien à craindre), par l'absence d'un frein religieux assez puissant, des repaires d'iniquité, il paraît cependant qu'il en est autrement à une certaine distance de la métropole, dans les petits ports de mer qui longent la côte, là où la population mâle, occupée à la pêche, passe des semaines entières en mer, sur des bateaux découverts, au risque continuel de perdre la vie. Dans plusieurs de ces localités, on dit que les hommes, en général, sont naturellement si religieux, que les tentatives faites auprès d'eux pour extirper les sentiments pieux, échoueraient plutôt que celles tentées en vue de les raffermir dans le bien. « Ceux qui vont à la mer et passent leur temps « sur les grandes eaux, ceux-là, dit le psaume « CVII (v. 23, 24, etc.), voient les œuvres du « Seigneur et ses merveilles dans l'abîme. » L'O-

[1] *Ave, maris stella,* etc.

céan mobile et le ciel tranquille sont plus propres à affectionner les cœurs que bien des sermons : *Mirabiles elationes maris; mirabilis in altis Dominus*. Cette âme serait bien profondément plongée dans l'iniquité, que les étonnantes *providences* de la vie maritime ne tireraient pas de sa torpeur et n'élèveraient pas un moment au ciel !

Par suite, il ne sera difficile à personne de comprendre les merveilles dont, il y a sept siècles, la mer était le théâtre, et dont ses incidents fournissaient l'occasion. Une intervention inattendue, un danger imminent auquel on échappait, enfin ce qu'on attribuerait aujourd'hui vaguement à la Providence, était, dans ces âges de foi, classé parmi les miracles. Il y a, en vérité, des miracles dont le nom de Providence pourrait être synonyme, et l'on doit d'ailleurs comprendre qu'en admettant la doctrine de la communion des saints, et en voyant dans leur patronage un secours efficace, des merveilles doivent s'opérer comme fruit de leur intervention.

Parmi les miracles de ce genre auxquels s'associe le nom d'Augustin de Cantorbéry, une des principales places est assignée par Gosselin au salut inespéré du roi Canut, qui fut arraché aux périls de la mer en retournant de son grand pèlerinage à Rome. Une affreuse tempête se leva, quand il était déjà en vue des côtes d'Angleterre. Le roi se

recommanda alors à saint Augustin, dont il avait, durant ses voyages, éprouvé les faveurs, et il fit vœu d'offrir à sa châsse des présents considérables. La tempête se calma bientôt après, et le vaisseau arriva sain et sauf au rivage.

Une intervention à peu près semblable eut lieu en faveur d'Egelvius, abbé d'Ethelingey, qui était aussi allé à Rome pour faire ses dévotions à la tombe des apôtres. En retournant en Angleterre, lui et ses compagnons furent, par les vents contraires, retenus six semaines sans pouvoir s'embarquer. Pendant ce temps, ils avaient entièrement dépensé leur argent à acheter le nécessaire, et ils avaient même été obligés de vendre leurs chevaux et appareils de voyage. Enfin, un moine, nommé Withgar, homme âgé et prudent, qui faisait partie de la compagnie, invita l'abbé à chercher du secours dans l'intercession des saints de son île. L'abbé se rendit à cette invitation et se recommanda à Augustin, qui tenait la première place parmi les saints patrons de l'Angleterre. Il fit vœu, s'il lui était permis de revoir sa chère abbaye, d'ériger, à la gloire de Dieu, une tour qui serait placée sous la protection du Saint. Puis, tombant endormi, il vit dans son sommeil un navire s'approchant de lui avec rapidité, dans lequel se trouvait un homme d'une dignité sacerdotale et d'une beauté céleste, vêtu d'habits écla-

tants, et faisant signe aux pèlerins voyageurs comme s'il les eût invités à venir à lui. L'abbé s'éveilla, et pendant qu'il racontait sa vision à ses compagnons, le pilote vint leur annoncer avec joie qu'une brise favorable s'était levée et qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Chacun courut à bord du vaisseau et gagna en toute sûreté les côtes d'Angleterre. L'abbé, à son arrivée, se rendit à Cantorbéry, où le successeur de notre Saint le reçut les bras ouverts, et, comme digne intermédiaire des bontés d'un tel père, il s'efforça de rendre profitables les pertes de son hôte.

Le bon abbé fut fidèle à son vœu, et il jeta aussitôt les fondements de sa tour. Il obtint, non sans difficultés, six grandes poutres; la septième, longtemps refusée, lui fut enfin donnée par amour du Saint. En la mesurant, on la trouva un demi-mètre trop courte, et l'abbé, non sans espoir de voir encore le Saint venir à son secours, la mesura de nouveau et la trouva trop longue, précisément de ce qu'elle avait de moins auparavant. L'ouvrier se disposait à la couper de la longueur convenable, mais l'abbé ne voulut pas le permettre, pensant que ce serait manquer de respect au Saint, qui avait ainsi exprimé sa bonté avec largesse, bonté dont il voulait que la tour portât le souvenir aux générations futures. Le biographe dit que de son temps elle était encore debout.

Passons à un autre de ces récits miraculeux. Elfnoth, membre d'une des principales familles de Londres, avait été élevé dès son enfance dans le monastère de Saint-Augustin, sous la direction de l'abbé Ulfric. Il avait demeuré ensuite en Normandie avec le duc Guillaume, et il retournait en Angleterre, quand, au milieu de la Manche, une violente tempête s'éleva. Le navire fit naufrage, et tout le monde périt, à l'exception du jeune Elfnoth, qui n'avait cessé d'implorer le secours de son saint patron. Il aperçut au milieu des eaux un mât brisé auquel il se cramponna, et il resta là le jouet des vagues. Sa foi fut mise à l'épreuve durant deux jours et deux nuits; la troisième matinée, le temps était serein, et il fut arraché à la mort par un navire qui venait des côtes de Normandie.

Gosselin parle aussi de certains moines de Saint-Augustin, ses contemporains, vivant lorsqu'il écrivait, qui lui ont rapporté le fait suivant sur la foi du serment.

Une certaine année, vers la Pentecôte, ils allaient de Constantinople à Venise, ayant à bord cent cinquante hommes dont plusieurs savants ecclésiastiques, ainsi que des laïques et autres passagers. Le vent se leva avec une extrême violence, et le vaisseau si lourdement chargé se trouvait dans un danger imminent.

On plia les voiles et, profitant du premier ancrage que l'on rencontra, le navire s'arrêta, et fut durant plusieurs jours exposé à la fureur des vagues. Il arriva que cette année la fête de saint Augustin tombait dans le temps de la Pentecôte, et les saints frères voyaient arriver son approche avec des sentiments divers, se trouvant soumis à une si terrible épreuve. D'un côté, ils étaient fâchés d'avoir à célébrer cette fête dans des circonstances si peu favorables; de l'autre, ils ne pouvaient s'empêcher de regarder comme une chose providentielle qu'une solennité qui leur promettait tant de grâces arrivât dans un pareil moment. Il paraît qu'il y avait à bord plusieurs Grecs et Italiens, et les frères éprouvaient un plaisir extrême à leur raconter l'histoire du Saint dont la fête approchait. Ils leur disaient comment l'illustre Grégoire, père spirituel d'Augustin, était familier avec leur pays, ayant passé quelque temps à Constantinople en qualité de nonce du Saint-Siége apostolique, et comment sa grande charité pour la nation anglaise lui avait inspiré d'envoyer Augustin prêcher Jésus-Christ parmi eux. C'est par ces délicieuses conversations qu'ils rompaient la monotonie du temps. Tout le monde à bord vit venir avec enthousiasme le jour où ils allaient honorer Dieu dans Augustin, fils spirituel de Gré-

goire et apôtre de la nation anglaise. Ils ajoutaient que, parmi les saints de leur propre pays, il n'en était pas dont l'intervention fût plus puissante que celle de saint Augustin, et ils ne doutèrent plus, si l'équipage voulait se joindre à eux pour honorer le Saint d'une voix unanime, qu'ils ne pussent être miraculeusement arrachés au danger qui les menaçait. Le dimanche suivant était précisément le jour de la fête du Saint, et quoiqu'ils manquassent des accompagnements extérieurs de toute cérémonie solennelle, ce vide fut largement suppléé par la surabondance de la joie du cœur. Les vêpres du Saint furent chantées par un grand nombre de prêtres et de clercs, tout l'équipage assistant au service, et la nuit se passa à veiller, à prier et à louer Dieu. La suite du récit mérite d'être reproduite d'après les termes du biographe :

« Le vaisseau était notre église; son mât, la tour de garde de Sion; les vergues, notre croix; les voiles, nos draperies; la proue, notre autel; le prêtre, le maître d'équipage; l'archiprêtre, le pilote; les rameurs, des clercs; le craquement des câbles, nos instruments de musique; le sifflement du vent remplaçait les chalumeaux. Autour de nous étaient les vastes plaines de l'Océan, et le mugissement des vagues répondait à la voix des chantres. Les eaux faisaient écho à ces pa-

roles : « O vous, mers et fleuves, bénissez le Sei-
« gneur ; bénissez-le, ô baleines, et tous les êtres
« qui s'agitent dans l'eau ! » et les eaux semblaient unir leur voix à la réponse que faisaient les chœurs ; tout chantait avec solennité le Christ, et Augustin, le serviteur du Christ. »

On récita laudes vers la pointe du jour, et chacun alla ensuite se coucher, à l'exception du timonnier. Il resta pour observer les étoiles et le vent. Tout à coup il s'aperçut que l'intervention de saint Augustin avait été bénie. Le vent, de violent qu'il était, se changea en une douce brise favorable à la marche du navire. Le timonnier siffla et appela à lui, de telle sorte que, pour un moment, chacun, en se réveillant, se demanda si tout était perdu. Mais, un instant après, on se rassura en entendant ces joyeuses paroles : « Debout, camarades ; Dieu est avec nous ! » Le pilote ajouta : « C'est saint Augustin, dont nous célébrons la fête ; il est timonnier, maître d'équipage et tout. » Les passagers furent bientôt levés, et l'on chanta la messe dans la jubilation.

Gosselin rapporte plusieurs autres miracles de ce genre. Nous n'en citerons plus qu'un. Dans le village de Chilham, non loin de Cantorbéry, était une jeune fille de huit ans, l'espoir et la consolation de sa mère, qui était veuve. Elle était l'âme de sa maison ; mais un malheur lui arriva, qui lui

fit perdra l'usage de la parole. Sa mère, au lieu d'avoir recours à un médecin ordinaire, la conduisit à un prêtre nommé Elfelm, qui s'adressa à elle en ces termes :

« Le jour de la fête de saint Augustin approche; allez, préparez une bougie et veillez la nuit avant cette solennité. Dès que le jour percera, venez nous visiter, et que votre enfant soit la compagne de vos prières. Si vous persévérez dans la foi, nous croyons sincèrement que, par la bonté de Dieu, vous ne serez pas désappointée. »

La pieuse mère, armée de sa foi, et comme sous la direction d'un ange, se tint prête pour le jour fixé, et elle revint avec son enfant à la châsse de son médecin céleste. Là, toutes deux passèrent la nuit en prière devant les reliques du Saint.

La mère priait à haute voix et faisait entendre ses gémissements; la fille soupirait et exprimait sa dévotion et sa douleur à voix basse et en sons inarticulés; mais les oreilles du Saint s'ouvrirent aux supplications de l'une et de l'autre. On entendait retentir, à la fin des matines, les mots solennels de l'hymne en l'honneur du Dieu trois fois saint; l'abbé entonnait les premiers mots et les enfants du monastère poursuivaient en chœur le chant sacré, lorsque, arrivés aux paroles: « La sainte Eglise vous reconnaît dans tout

le monde, » la langue de la jeune fille fut soudainement déliée ; elle put se joindre au chœur de l'Eglise universelle. Les matines et les laudes furent chantées ensuite, et toute l'assemblée entonna le *Te Deum* pour louer Dieu des miséricordes dont elle venait d'être témoin.

CONCLUSION.

Maintenant, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est d'espérer avec humilité que Notre-Seigneur jettera un regard de pitié sur notre Angleterre bien-aimée, et daignera prêter l'oreille aux prières que ses patrons et bienfaiteurs lui adressent en sa faveur, afin que ses enfants se rappellent, une fois encore, « cette roche d'où ils ont été taillés, et cette profonde carrière d'où ils ont été tirés[1] ?... » — « O Seigneur, il ne nous reste que la confusion de notre visage à nous, à nos rois, à nos princes et à nos pères qui ont péché contre vous..... mais, Seigneur, nous vous conjurons, selon toute votre justice, que votre colère et votre fureur se détournent de votre cité

1 Isaïe, LI, 1.

APPENDICE.

Le manuscrit qui suit, se trouve dans la grande bibliothèque de l'Université d'Oxford (Bodleian); il vient de la bibliothèque de M. Kenelm Digby, et date du commencement du XIIIe siècle. Le récit est cité d'après une vie de saint Augustin. Il a été collationné, par un savant membre de l'Université d'Oxford (à qui est due cette note), sur une copie qui se trouve dans la vie de saint Thomas de Cantorbéry, mais qui forme un manuscrit postérieur. Les deux copies ne paraissent pas être de la main de la même personne; mais elles ont été prises sur le même texte original; ce dernier doit être plus ancien que le plus vieux des deux manuscrits. Il en existe une autre copie dans la bibliothèque du collége de l'Université.

E. CODICE K. DIGBÆI 149.

IN VITA BEATI AUGUSTINI ANGLORUM APOSTOLI DE EXCOMMUNICATIONE PRO DECIMIS.

Est vicus in agro Oxfordensi VI. miliariis distans a loco hac tempestate celebri qui dicitur Wodestoke Cumetoria nomine. Igitur cum beatus Augustinus divini Verbi semina ex more gentibus erogando pervenisset, accessit ad eum ejusdem villæ presbyter, dicens : Reverende pater et domine suggero sanctitati tuæ quod hujus fundi dominus multimoda a me exhortatione commonitus, nullatenus adquiescit, ut sanctæ Dei ecclesiæ ex hiis quæ superna ei confert largitas decimas velit persolvere, et excommunicationis insuper sententiam sepissime in eum jacula [ri] comminatus, eo amplius rebellem et obstinatum reperi. Provideat ergo sanctitas vestra quid inde facturum sit. Quod audiens Sanctus Augustinus precepit militem accersiri ante se. Cui et dixit, Quid hoc fili quod audio de te? Cur decimas tuas Deo omnium bonorum largitori et sancte ecclesie reddere recusas? An ignoras quia decimæ non tue, sed Dei sunt? Prompto ergo et

libenti animo et cum gratiarum actione Deo omnipotenti debitum persolve, ne anno sequenti unde tribuas pro obstinatione tuá severa districti judicis tibi subtrahat sententia. Ad hoc miles iracundie stimulis agitatus viro Dei respondit. Quis inquit domine terram excoluit? Quis semen ad serendum præstitit? vel fruges jam ad maturitatem perventas metere fecit? Nonne ego? Hoc igitur noverint omnes, quia ejus erit decimus manipulus cujus erunt et novem. Cui Sanctus Aug'. Noli inquit fili ita loqui, non enim ignorare te volo quod si fidelium consuetudinem sanctorum patrum traditionem decimas tuas dare recusaveris, absque dubio excommunicabo te. Et hiis dictis, conversus ad mensam dominicam ut misteria divina celebraret, coram omni populo clara voce dixit, Ex parte Dei præcipio ne aliquis excommunicatus missarum solempniis [al. solemniis] interesse præsumat. Quod cum dixisset, res miranda et retro acta et [al. retroactis] inaudita seculis contigit. Nam in ipso introitu ecclesie cadaver sepultum se erigens atque cimiterium egrediens ibidem stabat immobile quamdiu sanctus vir missarum solempnia celebrabat. Quibus expletis fideles qui ibi præsentes erant fere extra se positi venerunt ad beatum pontificem et rem gestam trementes ex ordine pandunt. Quibus ait, Nolite pavere, sed

præcedat nos cum aqua a nobis consecrata crucis Dominicæ vexillum, et videamus quid hoc sit quod nobis ostensum ést. Precedens autem pius pastor oves Christi pavefactas pervenit cum eis ad ingressum cimiterii, vidensque cadaver tetrum et deforme sic inquit, Precipio tibi in nomine Domini quatenus indices mihi quis sis, ut [al. vel] cur ad illudendum populum Christi huc veneris. Cui respondit, Non ad terrorem huic populo incutiendum, vel ut eis illuderem sanctissime pater Augustine huc veni; sed cum ex parte Dei juberes ne aliquis excommunicatus missarum solempniis interesset, angeli Domini qui itineris tui assidue comites assistunt ejecerunt me de loco ubi positus fueram sepultus, dicentes, quod amicus Dei Augustinus carnes fetentes de ecclesia jussisset proici. Ego enim tempore Britonum, antequam gentilium Anglorum furor hanc vastasset regionem, hujus ville patronus fui, etiam licet sepius ab hujus ecclesie presbitero commonitus fueram, tamen dare decimas meas nunquam consensi. Ad ultimum vero excommunicationis ab eo mulctatus sententia me miserum inter hoc de medio sublatus sum, et quia in eis nullus resistere potuit in loco de quo surrexi intra ecclesiam sepultus, animam ad claustra infernalia gehennalibus jugiter cruciendam incendiis emisi. Tunc flentibus omnibus

qui aderant et hoc audierant ipse sanctus lacrimis faciem ubertim irrorans crebrisque singultibus dolorem cordis ostendens, Scis inquit locum ubi sepultus fuit presbiter qui te excommunicavit? Quo respondente quod bene sciret, et quod in eodem cimiterio monumentum haberet, dixit archiepiscopus, Precede ergo nos et nobis locum demonstra. Precessit igitur defunctus veniensque ad locum quendam prope ecclesiam ubi omnino nullum adhuc signum alicujus sepulturæ apparebat, sequente se Augustino, populo que universo clara voce dixit, Ecce locus, hic si placet fodite, et presbiteri de quo me interrogatis ossa poteritis invenire. Ex jussu ergo pontificis ceperunt quidam fodere, et tandem in alto defosso loco pauca invenerunt ossa et ipsa præ temporis diuturnitate in viriditatem conversa. Sciscitante autem Dei servo si hæc essent presbiteri ossa, respondit defunctus, Etiam Domine. Tunc Sanctus Augustinus fusa diutius oratione dixit, Ut cognoscant omnes quia mors et vita in manibus Dei sunt, cui nihil est impossibile in ejus nomine dico frater surge opus enim te habemus. Res stupenda, et humanis auribus inaudita, ad jussionem enim alimissimi præsulis videbant omnes qui aderant pulverem pulveri uniri et ossa nervis compaginari, ac sic demum humanum corpus de sepulcro amotum erigi. Cumque ante beatum

virum staret, Cognoscis, inquit, istum frater? Qui respondit, Novi Pater, et utinam non nossem. Et adjecit almificus præsul, Tu eum anathemate ligasti? Ligavi, ait, et digne pro meritis. In omnibus enim sanctæ ecclesie semper rebellis extitit decimarum retentor, multorum insuper flagitiorum usque ad diem ultimum patrator. Tunc vir Dei Augustinus altius ingemiscens, Nosti, inquit, frater, quia miserationes Dei super omnia opera ejus. Unde et nos misereri simul et compati oportet creaturæ et imagini Dei, que ejus pretioso redempta sanguine tam longo jam tempore tenebroso reclusa in carcere penas sustinuit gehennales. Tunc tradidit ei flagellum, et flexis ante illum genibus absolutione flebiliter petita, mortuus mortuum magno gratie Die dono ad declarandum servi Augustini merita relaxavit. Quo absoluto præcipit sanctus pater noster ut sepulcrum rediens in pace diem præstolaretur ultimum. Qui statim ad locum unde surrexisse visus est reversus mauseoleum intravit, in cinereamque pulverem protinus est resolutus. Tunc ait presbitero sanctus. Quantum tempus est ex quo hic jacuisti? Qui respondit c. l. [centum quinquaginta anni] et eo amplius sunt. Quomodo, inquit, huc usque fuisti? Bene ait in gaudio Domini mei constitutus, eterne vite deliciis interfui. Visne ait ut communem pro te exorem

Dominum quatenus ad nos iterum revertaris, simulque animas diabolica fraude deceptas evangelii nobiscum verba serendo ad suum Creatorem reducas? Absit, inquit, a te venerabilis pater ne me a quiete mea perturbatum ad seculi laboriosam simulque erumpnosam reverti facias vitam. O magna et plena de Dei misericordia præsumptio. O gloriosa præcellentissimi cordis conscientia que Deum ita potentem et misericordem et de Deo tantum promeruisse non dubitavit ut tam magnificum tamque stupendum pro eo facere dignaretur miraculum. Hoc forte illi videbitur incredibile qui Deo aliquid esse impossibile credit. Sed tamen nulli dubium est quod nunquam Anglorum dure cervices Christi jugo subjici nisi per magna consenserunt miracula. Porro Sanctus Augustinus, presbitero non consentiente hujus vite vias iterum ingredi, dixit, Vade, karissime frater, et per longa annorum tempora quiesce in pace. Simulque ora pro me et pro universa sancta Dei ecclesia. Qui statim sepulcrum intrans favilla et cinis effectus est. Tunc accersivit ad se militem sanctus episcopus cui et dixit, Quid est fili? Adhuc decimas tuas Deo reddere consentis? An adhuc in obstinacia tua perdurare disponis? Tremefactus autem miles procidit ad pedes ejus flens et ejulans, et reatum suum confitens et veniam petens. Relictisque omnibus

komam disposuit, Beatum Augustinum omnibus diebus vite suc tanquam salutis sue auctorem secutus in omnibus; mentis et corporis puritate consummatus diem clausit ultimum, et eterne felicitatis gaudia sine fine victurus intravit. Quod nobis præstare dignetur IHS KPS Dominus noster Qui cum Prē et Spū sancto vivit et regnat Deus in secula seculorum. — Amen.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

